Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Joseph Henri Boex dit

Rosny Aîné

LA FORCE MYSTÉRIEUSE

Journal *Je sais tout* n°96 à 100
15 janvier au 15 mai 1913 (mensuel)

Table des matières

AVERTISSEMENT 4
CHAPITRE PREMIER 6
Les déboires de Gérard Langre 9
La lumière serait-elle malade ? 12
Le mystère des préférences 18
CHAPITRE II 21
Sabine s'enfuit 23
La nuit rouge 29
CHAPITRE III 36
Poignante tristesse des lendemains d'émeute 39
Langre et Meyral reprennent leurs expériences 44
La fièvre s'empare de la famille humaine 50
CHAPITRE IV 54
Un grand souffle de mort passe sur l'humanité 55
Le spectre solaire se désagrège 58
Serait-ce une répétition de l'an mille ? 61
Le crépuscule d'un âge 65
La mort fauche sans arrêt 70
Vérannes implore son pardon 73
CHAPITRE V 80
L'espoir envahit l'âme de Meyral 84
CHAPITRE VI 89
CHAPITRE VII 96

Un miraculeux renouveau enchante les âmes 98
La vie s'emplit de grâces nouvelles 103
CHAPITRE VIII 107
Des êtres qui se dépersonnalisent 112
CHAPITRE IX 116
CHAPITRE X 124
CHAPITRE XI 127
Les cèpes, remède du carnivorisme 131
CHAPITRE XII 138
Ils ont tout tué... nous allons mourir ! 140
Les « carnivores » contre les « sorciers » 145
À l'assaut du pavillon 152
La victoire reste aux savants 157
ÉPILOGUE 162
I 162
II 172
À propos de cette édition électronique 175

AVERTISSEMENT

Le 11 mars 1913, un ami américain m'adressait le billet suivant :

« Avez-vous cédé à un écrivain anglais – et des plus célèbres – le droit de refaire votre roman qui paraît actuellement dans *Je sais tout* ; lui avez-vous donné le droit de prendre la thèse et les détails, comme le trouble des lignes du spectre, l'excitation des populations, les discussions sur une anomalie possible de l'éther, l'empoisonnement de l'humanité – tout ?

« Le célèbre écrivain anglais publie cela en ce moment sans vous nommer, sans aucune référence à Rosny Aîné, en plaçant la scène en Angleterre. »

À la suite de cette lettre, je parcourus le numéro du Strand Magazine, où mon confrère britannique, M. Conan Doyle, commençait la publication d'un roman intitulé : *The Poison Belt*. Effectivement, il y avait entre le thème de son récit et le thème du mien des coïncidences fâcheuses, entre autres le trouble de la lumière, les phases d'exaltation et de dépression des hommes, etc. – coïncidences qui apparaîtront clairement à tout lecteur des deux œuvres.

J'avoue que je ne pus, vu l'extrême particularité de la thèse, refréner quelques soupçons, d'autant plus que, en Angleterre, il arrive assez fréquemment que des écrivains achètent une idée, qu'ils exploitent ensuite à leur guise : quelqu'un avait pu proposer mon sujet à M. Conan Doyle. Certes, une coïncidence est toujours possible et, pour mon compte, je suis enclin à une large confiance. Ainsi, j'ai toujours été persuadé que Wells n'avait pas

lu mes *Xipéhuz*, ma *Légende sceptique*, mon *Cataclysme*, qui parurent bien avant ses beaux récits. C'est qu'il y a dans Wells je ne sais quel sceau personnel, qui manque à M. Conan Doyle. N'importe, mon but n'est pas de réclamer. Je tiens pour possible une rencontre d'idées entre M. Conan Doyle et moi ; mais comme je sais, par une expérience déjà longue, qu'on est souvent accusé de suivre ceux qui vous suivent, j'estime utile de prendre date et de faire remarquer que *Je sais tout* avait fait paraître les deux premières parties de *La Force mystérieuse* quand *The Poison Belt* commença à paraître dans le *Strand Magazine*.

CHAPITRE PREMIER

L'image de Georges Meyral semblait traversée de zones brumeuses qui tantôt se rétractaient et tantôt s'élargissaient – faiblement ; elle apparaissait moins lumineuse qu'elle n'aurait dû l'être :

– C'est inadmissible ! grommela le jeune homme.

Les deux lampes électriques, après examen, se révélèrent normales, et le miroir fut essuyé. Le phénomène persistait. Il persista encore quand Meyral eut remplacé successivement les lampes :

– Il est arrivé quelque chose au miroir, à l'électricité ou à moi-même.

Une glace à main révéla des singularités identiques : par suite, le miroir était sans reproche. Pour mettre sa propre vision hors de cause, Georges appela sa bonne à tout faire. Cette créature hagarde, à la face rôtie et aux yeux de pirate, vint examiner sa propre image. D'abord, elle ne remarqua rien, car elle avait presque perdu le sens de la coquetterie, puis, sans avoir subi aucune suggestion, elle déclara :

– On dirait qu'y a des raies et puis une petite vapeur.

– Mes yeux sont innocents ! grommela Meyral… Marianne, apportez-moi une bougie.

Deux minutes plus tard, à la lueur de la bougie, le phénomène se confirmait, aggravé par un épaississement des zones ; il

se reproduisit dans les diverses pièces du logis et encore dans l'escalier, éclairé au gaz. Ainsi ni l'électricité, ni la glace, ni les yeux de Meyral ne pouvaient être soupçonnés de quelque anomalie qui leur fût particulière. Il fallait recourir à des conjectures plus générales. Elles affluaient. Il était logique de songer d'abord à une singularité de la lumière. Mais qu'est-ce qui prouvait que la perturbation ne s'étendait pas à l'ensemble du milieu ? Et où s'arrêtait ce milieu ? Ce pouvait être la maison, la rue, le faubourg, la ville entière, la France, l'Europe…

Meyral tomba dans une rêverie passionnée. C'était un homme de trente-cinq ans, de la race des hommes maigres et musclés. Les yeux empêchaient d'abord de remarquer le visage : ces yeux, couleur béryl, étoilés d'ambre, étaient vigilants mais distraits, et passaient d'une confiance excessive à l'inquiétude ou au soupçon. Sa bouche écarlate annonçait une âme d'enfant, le front se noyait dans une chevelure en flocons et en spirales, qui n'obéissait qu'à la brosse métallique.

Meyral était de ces savants pour qui le laboratoire est un champ de guerre. Grisé par le monde corpusculaire, par les profondeurs du « sous-sol », il cherchait la Genèse dans des mélanges hasardeux, au sein de l'évolution sauvage et brumeuse des colloïdes. L'anomalie qu'il venait de surprendre le plongeait dans une de ces crises d'exaltation où il croyait entrevoir « les autres plans de l'existence ».

Cependant, l'heure le pressait. Il devait rendre visite à Gérard Langre, son maître, qu'il admirait par-dessus tous les hommes. Il acheva sa toilette et n'oublia pas d'emporter un miroir de poche. Trois fois, il s'arrêta devant des glaces pour y contempler son image. Tandis qu'il s'examinait, près de la chemiserie Revelle, une voix de cristal fêlé l'interpella :

– Tu te trouves beau, mon mignon ?

Il aperçut une jeune personne, aux yeux ensemble gouailleurs et pathétiques :

– Ce n'est pas moi que je regarde ! fit-il distraitement.

– Ah ! bien, s'esclaffa-t-elle… C'est ton père ?

– Le phénomène persiste !

– J'te crois qu'y persiste ! Est-ce qu'y paie une bleue, le phénomène ?

Meyral se mit à rire :

– Je paie une bleue, si vous voulez vous regarder attentivement dans cette glace et dire ce que vous voyez.

Elle le considérait avec effarement :

– Il est louf !

Sachant qu'il faut déférer aux manies des fous, elle obéit de bonne grâce :

– V'la, je me reluque !

– Faites bien attention.

Elle y mit de la bonne volonté.

– Qu'est-ce que vous voyez ?

– Tiens ! ma fiole…

– Sans rien de particulier ?

La petite ouvrit et referma plusieurs fois les paupières :

– Y a comme qui dirait des petites lignes qui ne sont pas ordinaires.

– Eh bien ! fit Meyral avec un sourire, c'est ça le phénomène. Voilà la bleue.

Et il lui remit une effigie de Léopold II.

Quelque exaltation régnait aux terrasses ; beaucoup de gens piaillaient. Au coin de la rue Soufflot, des sergents de ville intervinrent dans une rixe :

– L'humanité est orageuse !

LES DÉBOIRES DE GÉRARD LANGRE

Le jeune homme arriva chez Gérard Langre, à l'instant où neuf heures sonnaient à Saint-Jacques du Haut-Pas. Le physicien vint ouvrir sa porte lui-même. C'était un vieillard excitable et fatigué, dont la tête fléchissait à droite ; sa chevelure était énorme et si blanche qu'on l'avait surnommé le Phare :

– Ma bonne est au lit, dit-il. Elle a sa crise de foie et des pressentiments horrifiques.

– Pourquoi avez-vous une servante aussi lugubre ?

– La gaieté m'énerve.

Langre menait une vie désorbitée. Ses démêlés avec les universitaires lui avaient fait une jeunesse besoigneuse. Plein de

génie, doué de l'opiniâtreté et de l'adresse des grands expérimentateurs, il connut l'amertume affreuse de se voir devancer par des hommes qu'inspiraient ses découvertes ou ses brochures. Il travaillait avec des appareils si rudimentaires et des matériaux si restreints qu'il n'atteignait au but que par le miracle de son obstination, de sa vigilance et de son agilité professionnelle. Une vision exaltée suppléait à la misère de ses laboratoires. Sa défaite la plus rude, qui lui rongeait l'âme, fut celle du diamagnétisme rotatoire. Il poursuivait les expériences qui devaient élever le diamagnétisme au rang des phénomènes directeurs, lorsqu'il amena Antonin Laurys dans son laboratoire. Laurys, admirable assimilateur, était connu par trois ou quatre menues découvertes, de l'ordre parasitaire. Dans une œuvre de collaboration, ce jeune savant pouvait rendre d'immenses services. Mais il lui manquait la vue qui perce les nuages. Réduit à lui-même, il eût accumulé les travaux qui complètent ou précisent, et surtout les « variantes ». Il charmait Langre par sa compréhension éloquente et par des éloges, dont le pauvre homme, recru de fatigue et abreuvé d'injustice, avait le plus pressant besoin. Un matin, saisi d'une ferveur de confidence, Langre raconta ses misères et montra le méchant outillage à l'aide duquel il s'attaquait au diamagnétisme rotatoire. Il avait obtenu deux résultats, ensemble caractéristiques et contestables. Contrairement à son habitude, Laurys ne parut pas bien comprendre. Ses éloges passèrent à côté, son admiration se raccrocha à des tangentes. Trois mois plus tard, il communiquait à l'Académie des Sciences, une découverte capitale et qui n'était autre que la découverte de Langre, *mais incontestable*, entourée des garanties que donnent les expériences poursuivies avec d'excellents appareils et des matériaux de choix. Effondré, puis fiévreux, et fou d'indignation, Langre protesta avec véhémence.

L'autre, ayant fait une réponse modeste et déférente, répandit des notes anonymes où l'on rappelait les revendications antérieures de Langre et ses démêlés avec les universitaires. En divergeant, la querelle s'obscurcit. Gérard passa pour un esprit

chagrin, prompt à l'illusion et accoutumé aux accusations téméraires. Il eut pour défenseurs deux ou trois jeunes hommes obscurs, à qui les revues dominantes étaient closes, et perdit la grande découverte de sa vie comme on perd un héritage. Il ne s'en consola jamais. Devenu vieux, privé d'honneurs, pourvu de cette renommée branlante que vous font quelques hères acrimonieux et quelques solitaires enthousiastes, pauvre, harassé, malade, il rugissait à voir Laurys gorgé de postes, tapissé de décorations et saturé d'une gloire qui promettait d'être immortelle. Cependant le vaincu avait pour lui Georges Meyral, et un tel disciple le remplissait d'orgueil.

– Vous avez bien fait de venir, dit-il après un silence. Ma journée a été pleine d'obsessions sinistres et d'amère hypocondrie.

Il serrait à deux mains la main de Meyral ; ses yeux palpitaient, ardents, creux et lamentables.

– Je suis si las et si seul ! bégaya-t-il avec une sorte de honte. Par moments, au crépuscule, je sentais passer sur mon front ce vent d'imbécillité dont parlait Baudelaire.

Meyral le regardait avec sollicitude :

– Et moi aussi, j'ai été anormal, riposta-t-il... Comme si j'avais trop pris de café. Ma bonne s'est montrée particulièrement excitable : elle soliloquait. Enfin, ce soir, la foule avait une allure orageuse...

Il vit *Le Temps* qui traînait sur une table et s'en empara :

– Excusez-moi, grand ami.

Dépliant l'ample feuille, il fourrageait à travers les colonnes.

– Tenez… l’agitation humaine s’est accrue ; les suicides, la folie, le meurtre. Hier, déjà, c’était sensible.

Gérard, impressionné, se pencha sur la gazette. Il y eut un court silence, émouvant.

– Vous ne parlez pas à la légère, fit le vieil homme. Qu’est-ce que vous pensez ?

– Je pense qu’il se passe des choses insolites sur ce coin de la planète ! Vous êtes-vous regardé dans une glace ?

– Dans une glace ! fit Langre, surpris. Ce matin peut-être, pour démêler mes cheveux.

– Vous n’avez rien remarqué ?

– Rien. Il est vrai que je me regarde distraitement.

Meyral, soulevant une des deux lampes à pétrole qui éclairaient la chambre, la porta devant une glace :

– Voyez.

LA LUMIÈRE SERAIT-ELLE MALADE ?

Langre considéra son image avec l’attention précise d’un expérimentateur.

– Ah ! diable ! grommela-t-il. Il y a là des zones…

– N'est-ce pas ? *La lumière a quelque chose*. Depuis quand, je l'ignore… C'est tout à l'heure, au moment où je venais de revêtir un costume de sortie, que je m'en suis aperçu.

– Avez-vous fait les vérifications utiles ?

– Je me suis borné à vérifier le phénomène tel quel… je l'ai même vérifié en route, devant la chemiserie Revelle.

Les deux hommes méditaient, avec cet air brumeux et presque abruti des savants qu'absorbe une conjecture.

– Si la lumière est *malade*, reprit enfin Langre, il faudra savoir ce qu'elle a !

Il se dirigea vers une table, où l'on discernait un attirail d'appareils optiques : prismes, lentilles, plaques de verre, de quartz, de tourmaline, de spath d'Islande ; nicols, spectroscopes, miroirs, polariscopes…

Langre et Meyral prirent chacun une plaque de verre, afin de vérifier si la lumière réfractée confirmait l'anomalie signalée par la lumière réfléchie. Rien ne se décela d'abord. Il fallut un moment pour que Gérard, puis Georges, crussent remarquer quelque nébulosité sur les bords des images. Ils recoururent à des piles de plaques : la nébulosité s'accusa, les contours de l'image s'irisèrent, finement :

– Faible anomalie, marmonna Langre. Il fallait s'y attendre, puisque les milieux réfractés de l'œil ne nous avertissent point.

Meyral collait un fil noir sur une des plaques. Après avoir diversement orienté les lames, il remarqua :

Une double réfraction est perceptible, mais l'indice extraordinaire diffère à peine de l'indice ordinaire – et comme il n'y a pas trace d'axe, je suppose que chacun des rayons suit les lois de Descartes.

– Pas d'axe ! grommela Langre. Pas d'axe ! C'est absurde, mon petit !

Il baissait les sourcils, agacé.

– Rien ne permet de supposer un axe. Quelque orientation que j'essaie, les images demeurent immuables.

– Alors, il faudrait imaginer une double réfraction en milieu isotrope ? C'est de la démence.

– Oui, provisoirement, c'est de la démence, convint Meyral.

Gérard remua la pile de glaces avec humeur. Son œil demeuré perçant, ressemblait à un œil de rapace. Enfin, ayant à plusieurs reprises vérifié la distance des images à l'aide de projections micrométriques :

– C'est fou ! C'est fou ! gémit-il. Les deux rayons suivent les lois de Descartes.

Il atteignit furieusement une plaque de spath d'Islande et la posa sur une brochure. Une immense consternation lui contracta le visage ; ses mains s'élevèrent vers le plafond :

– Il y a *quatre* images !

– Quatre images !

Ils demeuraient là, béants, dans un silence où se mêlaient la curiosité, l'ahurissement et la consternation.

Ce fut Gérard qui reprit la parole.

– Notre étonnement est stupide ! La deuxième expérience est la démonstration d'une logique dans l'extravagant. Puisque le verre donne deux images, fatalement le spath doit en donner quatre.

– Toutes les images actuelles devraient nous paraître doubles, nota Georges. Sans doute, la différence des indices est trop faible pour que la rétine nous renseigne.

– Et puis, nos fâcheux pouvoirs d'accommodation ! grogna l'autre.

Ce disant, il dirigeait un faisceau de rayons parallèles sur un prisme de flint glass, tandis que Georges recevait le « spectre » sur un écran :

– L'empiétement est visible. Le rouge s'étend sur l'orangé… le jaune s'étend sur le vert. Tout se passe comme si l'on superposait imparfaitement deux spectres à peu près identiques.

Cependant Meyral s'était approché d'un appareil de polarisation rotatoire ; il darda un faisceau de rayons rouges.

– Pas besoin de vous demander le résultat ? s'écria le vieil homme. Vous n'arrivez pas à en obtenir l'extinction…

– C'est exact.

– Ergo, la lumière est positivement dédoublée sur tout le parcours du spectre… Et ce n'est pas *un phénomène de réfraction* !

– Non, acquiesça pensivement Georges, ce n’est pas un phénomène de réfraction. Chaque rayon semble vivre une vie indépendante, se réfractant et se polarisant à peu près de la même manière que son rayon jumeau. Il y a une légère, une très légère inégalité au point de départ, c’est-à-dire dans les indices normaux de réfraction, mais jusqu’à présent, nous ne constatons aucune autre dissemblance. C’est un mystère terrible.

– C’est un épouvantable mystère, une négation intolérable de toute notre expérience, et je n’entrevois pas même l’ombre d’une explication. Car, enfin, le problème est celui-ci : *étant donné une lumière, supposons qu’elle se dédouble sans faire intervenir la réfraction ou la réflexion, sans recourir à une polarisation*. Nous sommes en pleine aberration.

– Remarquons pourtant, suggéra timidement Meyral, que, dans son ensemble, l’intensité de la lumière semble avoir décru. Donc, la lumière se serait dédoublée, mais affaiblie. Le dédoublement, par suite, aurait pu se faire aux dépens d’une partie de l’énergie lumineuse disponible.

– Et qu’est-ce que cela expliquerait ? cria Gérard d’un ton agressif.

– Rien ! concéda le jeune homme. Du moins, cela tend à sauver les principes de conservation.

– Dans l’espèce, je me fiche des principes de conservation ! Ils me gêneraient plutôt… Je préfère l’idée d’une intervention énergétique extérieure, coupable de la maladie de la lumière. Au moins pourrais-je espérer pincer l’énergie perturbatrice au demi-cercle. Tandis que, s’il y a déperdition…

– Pourquoi la déperdition serait-elle insaisissable ? On peut bien retrouver un résidu !… Et la déperdition n’est pas non plus la négation d’une intervention extérieure.

– Bah ! Toute hypothèse apparaît puérile. Expérimentalement, nous avons à peine effleuré le problème… Ce qui arrive est tellement grandiose que j'ai honte d'avoir ergoté. Travaillons !

– Travaillons ! accepta Georges avec une exaltation égale à celle du vieil homme.

Ils se rapprochaient de la grande table pour reprendre leurs expériences, lorsqu'un aigre coup de timbre retentit dans le corridor :

– Le téléphone !… À cette heure ! Quel primate peut avoir quelque chose à me dire ?

Et Langre se dirigea vers l'appareil avec un regard rancuneux.

– Allô ! Qui est là ?

– Moi… Sabine. Viens vite. Il a un dangereux accès de neurasthénie… Il est presque fou !

Le récepteur dénonçait une voix de détresse qui fit blêmir le physicien. Il ne s'attarda pas à demander des explications :

– Il faut fuir, prendre une auto et te faire conduire ici.

– C'est impossible. Il m'a enfermée avec les enfants… Seul tu peux agir. Il n'écoutera que toi…

– Eh bien, j'arrive !

Langre laissa retomber le cornet du récepteur et se précipita dans son laboratoire.

– Ma fille m'appelle, clama-t-il. Ce misérable Pierre devient fou ! Attendez-moi ici.

– Je préfère vous accompagner. Vous aurez peut-être besoin d'aide.

Langre n'accepta pas tout de suite. Comme il arrive aux émotifs, son inquiétude devenait brusquement intolérable ; il était pris de vertige. Ce fut court.

– Oui, venez, fit-il. Il a une espèce d'amitié pour vous. À nous deux, nous le calmerons.

Il ajouta, pensif :

– Il n'est pourtant pas dément ?

– Il peut l'être *ce soir* !…

LE MYSTÈRE DES PRÉFÉRENCES

Tandis que l'auto les emporte, Langre songe à ce méchant mariage qui aggrave ses mélancolies. Il a toujours blâmé le choix de sa fille et le juge incompréhensible. Pourquoi a-t-elle préféré ce personnage taciturne et hypocondriaque à tant d'autres ? Pierre Vérannes est sans grâce, de caractère intraitable, d'humeur brutale, et son intelligence ne dépasse guère celle du troupeau.

– Le mystère des préférences ! soupirait le père.

Ce n'est pas le mystère des préférences. Dans la claire Sabine, rien ne s'ajuste aux qualités ni aux défauts de Vérannes. Elle n'aime pas sa structure. Surtout *elle ne l'a point choisi*. C'est lui qui l'a voulue, avec une énergie sauvage, avec une opiniâtreté intolérable. Pour la conquérir, il a su réfréner sa grossière impatience, dompter ses frénésies et dissimuler sa rudesse. Il n'a montré que sa tristesse. Humble et sombre, il parut un grand drame humain, il apporta l'infini de l'inquiétude, le sacrifice et cet air de vouloir mourir qui bouleverse les femmes. La brièveté des entrevues, leur allure craintive et furtive, loin de le desservir, lui furent salutaires ; elles permettaient une extrême densité d'émotion, elles dissimulaient les maladresses, les fissures, la lie des âmes, elles arrangeaient les paroles incomplètes et donnaient un sens subtil ou mystérieux aux jeux du visage… Il eut encore pour lui l'enfance de Sabine et les vicissitudes. Elle connaissait trop, par la vie ravagée du père, l'histoire des souffrances injustes, la légende des grandeurs méconnues. Les traits de l'homme, son accent, ses gestes, sa manière haletante, les pâleurs ardentes de la jalousie correspondaient étrangement à cette légende. Sabine était saisie jusqu'au tremblement par la pensée qu'elle agirait avec Pierre comme la société avec Langre…

Son âme pathétique subit le drame ; l'illusion fut totale, car elle aima Vérannes. Elle ne l'aima pas comme elle eût aimé un homme mieux nuancé et plus adapté à sa nature, mais enfin elle l'aima. Le sort social est aussi restreint que complexe. Ceux qui furent construits les uns pour les autres se frôlent dans la rue, au théâtre et dans les salons, mais, si proches, sont à des distances incommensurables – ou plutôt, des isolateurs subtils les séparent. Par suite, les choix sont falsifiés. Une obscure fortune les détermine où notre action propre est négligeable… Sabine subit Vérannes parce que les combinaisons de l'heure, des rencontres et des coïncidences l'avaient décidé.

Ensuite, elle paya. Enchaînée, rudoyée de jalousie, asphyxiée d'inquiétude, elle vécut la vie rongeuse des femmes autour desquelles rôde le soupçon. Parce que son compagnon l'aimait, elle devint une petite créature tremblante, qui n'avait de sécurité ni le jour ni la nuit, ni parmi les autres, ni dans le petit désert du foyer, ni dans la caresse, ni dans le travail. Dans le vaste monde et dans le monde intime, rien qui ne fût un danger. Un mot comme un silence, un geste comme une lecture, une étoile comme la lueur d'une lampe, tout excitait le fauve. Tel jour, chaque minute suggérait la paix, la sérénité et la confiance. On ne s'était pas quitté. On n'avait vu personne. Les pas ne dépassaient pas le jardin – le soir rouge se mouvait délicieusement dans la nuit noire… Et tout de même le soupçon naissait, telle une petite flamme au bout d'un brin d'herbe ; il croissait, il prenait toute l'âme de Pierre, il la remplissait de chocs odieux et sinistres…

Deux enfants étaient venus, qui n'avaient pu guérir le sombre homme. Quoiqu'il ne fût guère perspicace, en dehors de ses cornues, de ses microscopes ou de ses bobines, Langre finit par connaître la misère de sa fille. Quand elle vit qu'il savait, elle dissimula avec moins de courage. Il intervenait par intermittences ; Vérannes craignait ce grand vieillard, dont il connaissait confusément la valeur et dont l'amère éloquence l'hypnotisait.

CHAPITRE II

L'auto roulait en grande vitesse. Des gens l'injuriaient au passage ; les carrefours vomissaient des créatures furibondes ; le chauffeur faisait des gestes superflus, remuait la tête d'une façon maniaque ou répondait aux vitupérations par des cris rauques et des coups de trompe.

– Le malheureux s'exalte ! murmura Meyral, tandis qu'on atteignait le pont de l'Alma.

Lui-même subissait une griserie ; les yeux de Langre luisaient sauvagement sous les gros sourcils blancs. Cette hyperesthésie inquiétait d'autant plus le jeune homme qu'elle semblait s'accroître… Il ne s'étonna pas, avenue Marceau, de voir quatre passants bien vêtus se précipiter les uns sur les autres à grands coups de canne. Une femme se rua devant l'auto avec une clameur lugubre, et le chauffeur, qui ne l'évita que par miracle, ricanait comme une hyène. Auprès de l'Arc, débutait une vaste bagarre ; plusieurs centaines d'individus traquaient, en hurlant et en brandissant des armes, des agents aux allures de molosses. Soudain les cris se firent épouvantables : une auto, après avoir écrasé plusieurs hommes, projetait son chauffeur parmi la foule.

Ce ne fut qu'une vision. L'avenue du Bois-de-Boulogne ouvrait sa large perspective ; la voiture filait comme une auto de course, d'autres bolides trépidaient dans la pénombre et presque toutes les vitres ruisselaient de lumière.

– La fièvre s'étend, grommela Meyral avec une « mélancolie exaspérée ». La démence sabre l'humanité ainsi qu'une charge de cavalerie.

L'auto s'arrêta dans la rue Marceau, devant un petit hôtel bâti en pierres meulières, entrecoupées de briques rouges. Un frêle jardin le précédait où l'on entr'apercevait un peuplier, quelques ifs et des passe-roses :

– Nous vous gardons ! dit Gérard au chauffeur.

Le chauffeur fit une moue farouche :

– Comme vous voudrez ! rauqua-t-il. Seulement, faudrait pas que ça soye pour longtemps, vu que j'ai besoin de mon repos : y a quinze heures que je roule.

Il avait, en somme, une bonne gueule de dogue, aux yeux sanguinolents et candides, mais il était copieusement exalté. Meyral le considérait avec une attention anxieuse :

« Il est normal ! »

Et à voix haute :

– Nous tâcherons de ne pas trop vous faire attendre, dit-il avec douceur.

L'homme prit une physionomie à peu près cordiale.

Au moment où Langre étendait la main vers le bouton de la sonnerie, la porte du petit hôtel s'ouvrit avec brusquerie ; tête nue, les cheveux défaits, un homme bondit dans le jardinet et se rua vers la grille :

– Mon beau-père ! s'exclama-t-il avec une stupeur hagarde.

Et d'une voix tonnante :

– Où est Sabine ? Où sont les enfants ?

– Comment le saurais-je ? répondit fougueusement Gérard.

Ils se regardaient à travers les barreaux, comme des fauves. Leurs yeux brasillaient pareillement, le même défi contractait leurs mâchoires. Dans cette première seconde, enfiévrés par l'influence mystérieuse, ils parurent prêts à bondir l'un sur l'autre. Mais la colère céda à l'inquiétude.

– Oui, comment le saurais-je ? reprit plaintivement Langre. Il y a vingt-cinq minutes, j'étais chez moi et Sabine…

–… était encore ici, acquiesça fiévreusement Pierre.

– Elle ne peut donc être loin, intervint Meyral qui se tenait à quelque distance de la grille.

SABINE S'ENFUIT

Vérannes tourna vers lui une bouche hargneuse, mais l'observation avait porté.

– Avez-vous bien fouillé la maison et le jardin d'arrière ? demanda le vieil homme.

– Tout ! J'ai tout fouillé.

– Elle est partie seule ?

– Elle a emmené les deux enfants et une femme de chambre.

– Alors, fit impérativement Langre, il n'y a qu'à se partager le champ des recherches. Vous, Vérannes, fouillerez les rues avoisinantes. Meyral, le chauffeur et moi explorerons une aire plus large.

– Je ne veux pas que des étrangers se mêlent de ma vie intime ! cria farouchement le mari.

– Vous ne voulez pas ? fit Langre exaspéré. Vous ne voulez pas ! Ah ! n'est-ce pas, il est temps que ça finisse. Pour le moment, vous n'êtes pas le compagnon de Sabine, vous êtes un malfaiteur ! Vous ne devriez même pas participer à nos recherches. Si je consens à vous y mêler, c'est que, dans la circonstance, vous allez vous conduire comme un brave homme. Oui, vous avez beau être un maniaque, vous vous rendez compte de votre iniquité.

La haine, l'angoisse et la révolte convulsaient Vérannes. Tout de même, il était dominé. Taciturne, il se borna à faire un geste bref et dur, puis il rentra rapidement dans l'hôtel.

– Il va chercher la domestique, grommela Langre. Inutile de l'attendre. Commençons nos recherches.

– Par où ? demanda Georges.

– Par l'avenue du Bois.

– Ce n'est pas mon avis. Votre fille s'est sauvée au hasard, pendant que son mari, pour une raison ou pour une autre, était à l'étage. Elle a dû n'avoir qu'une seule idée : chercher un refuge chez vous.

– Elle savait que j'allais venir.

– Elle le savait, elle y comptait, et sûrement elle a hésité avant de sortir. Puis, la peur l'a emportée ; une peur née des allures de Vérannes, qui a inévitablement prononcé des paroles insensées, mais aussi de la surexcitation qu'elle partage avec nous tous. Elle s'est donc sauvée et je pense qu'elle se cache – non loin d'ici. Un de nous deux devrait attendre… l'autre irait soit au Métropolitain de l'avenue du Bois, soit à celui de l'avenue de la Grande-Armée, soit encore aux prochaines stations de fiacres.

– Vous avez raison ! La femme de chambre qui accompagne Sabine repassera par ici pour m'avertir. Je m'étonne même qu'elle ne soit pas encore venue…

– *Cette nuit est si difficile !* bougonna Meyral. Qui attendra ?

– Il vaut mieux que ce soit moi. Prenez l'auto.

Georges ne s'attarda point. Il donna un ordre et monta dans la voiture au moment où Vérannes ressortait du petit hôtel. Le chauffeur avait repris la grande vitesse. En deux minutes la voiture atteignait l'avenue de la Grande-Armée où Meyral inspecta la station des fiacres. Ensuite il descendit dans la station du Métropolitain. Il prit un ticket et alla jusqu'au quai d'embarquement. Quelques hommes et quelques femmes y attendaient qui donnaient des signes d'impatience.

Au moment où le physicien ressortait l'employé l'interpella d'un air furibond :

– Quèque vous faites ?

– Ça ne vous regarde pas ! répliqua Meyral.

– Faudrait voir pourquoi vous entrez ici sans motif.

L'homme n'insista point ; Georges regagna l'avenue. On y menait grand tapage. Dans un restaurant éclaboussé de lumières, des hommes et des femmes chantaient, hurlaient ou glapissaient ; deux rôdeurs, au seuil d'un bar, menaçaient de zigouiller le patron ; les passants avaient des allures insolites.

– Ça continue ! songeait Meyral.

Il allait donner un ordre au chauffeur, lorsqu'il avisa la petite gare de Ceinture, qu'il n'avait jamais utilisée et dont il ignorait à peu près l'existence : elle constituait un lieu d'attente excellent. Après avoir évité un groupe où retentissaient d'incohérentes palabres, Georges gagna la salle d'entrée. Elle était vide, ce qui le désappointa. Il examina fiévreusement le sol poudreux, un vieil homme penché devant le guichet, un cadran pneumatique qui marquait onze heures et demie, et, de morne, l'endroit devint lugubre.

Une formidable impatience secoua le jeune homme.

– Un billet pour Saint-Lazare, demanda-t-il à la buraliste.

Cette femme eut un long tressaillement et timbra le billet d'une main saccadée.

– Comment tout cela va-t-il finir ? se demandait Meyral en descendant l'escalier. Mon exaltation s'aggrave. Celle des autres doit s'aggraver aussi. Ne deviendrons-nous pas tous fous ou enragés avant la fin de la nuit ?

Un spasme le secoua, sans entraver sa marche ; les quais et les rails se décelèrent plus sinistres encore que la salle d'attente. L'éclairage était piteux, deux ombres erraient misérablement, et le cœur de Georges sursauta : il venait d'apercevoir là-bas, ca-

chée par une colonne, une femme assise. Un enfant était auprès d'elle, elle en tenait un autre sur ses genoux.

– Sabine, chuchota-t-il.

Des souvenirs s'élevaient, si doux, si frais et si tristes qu'il en était secoué jusqu'au fond de l'être. Il les refoula et se présenta devant M[me] Vérannes avec un visage calme. Eût-elle vu un loup, elle n'aurait pas paru plus saisie. On voyait trembler sa petite main ; elle étreignait convulsivement son enfant ; le feu de ses prunelles scintillait comme le feu des étoiles ; tout à la fois, elle révélait un étonnement exagéré et une terreur inexplicable.

– Est-ce le hasard qui… balbutia-t-elle.

Elle demeura court.

– Ce n'est pas le hasard, dit-il, je vous cherchais.

– Vous me cherchiez ?

Elle eut un vague sourire ; elle parut plus calme et presque joyeuse. C'était une créature étincelante par l'éclat des cheveux couleur moisson, par le teint de liseron et d'églantine, pathétique par les grands yeux variables et timides.

– Quand vous avez appelé votre père, j'étais chez lui, poursuivit Meyral. Nous sommes venus ensemble. Il vous attend près de votre hôtel, car nous avons supposé que vous lui enverriez la femme de chambre.

– Elle doit l'avoir rejoint, chuchota-t-elle.

– Vous ne voulez pas que nous allions le retrouver ?

Elle jeta une faible plainte :

– Oh ! non… oh ! non, je ne veux pas revoir l'hôtel cette nuit, je ne veux pas être exposée à rencontrer…

Elle n'acheva pas ; l'épouvante était sur elle ; ses lèvres s'agitaient à vide.

– Nous attendrons donc, fit-il, troublé par le trouble de l'émouvante créature. La distance est courte.

Par une saute de sentiment analogue à celle de naguère, elle se rassura d'un bloc.

– Oh ! que je suis nerveuse ! avoua-t-elle.

Il répondit machinalement :

– Nous sommes tous nerveux cette nuit.

Son accent marquait la tristesse et le malaise. Les souvenirs affluaient, foule cruelle, dissolvante et magique.

– Peut-être vaudrait-il mieux attendre là-haut ? reprit-il pour faire diversion.

Elle approuva d'un signe de tête ; Meyral souleva doucement la fillette qui était assise à côté de sa mère, tandis que Sabine emportait le baby.

Ils n'attendirent guère. Cinq minutes à peine s'étaient dissipées lorsqu'on vit paraître Langre avec la femme de chambre. Gérard montra une joie excessive ; ses mains tremblaient ; il avait ce sourire crispé des vieillards où le bonheur même mêle quelque chose d'instable et de tragique. Et ses yeux vifs ne ces-

saient de couver les deux petits, la race incertaine qui devait s'étendre sur le profond avenir.

– Que désires-tu, ma chérie ? murmura-t-il enfin. Veux-tu que nous rejoignions ton mari ?

Elle jeta la même plainte qu'elle avait fait entendre à Georges :

– Oh ! non... pas maintenant... plus jamais peut-être.

Elle ajouta, d'une voix basse et impressionnante :

– J'ai lutté, père, j'ai lutté avec ferveur ; je crois que j'ai été résignée, peut-être courageuse – mais je ne peux plus, je ne peux plus !

– Ce n'est pas moi qui te contraindrai à le revoir, répondit sombrement le père.

LA NUIT ROUGE

Quand le groupe se retrouva avenue de la Grande-Armée, une querelle sans cause convulsait deux hordes d'individus frénétiques ; le hourvari s'enflait ; des créatures louches rôdaient près de la barrière.

Il fut impossible de découvrir un véhicule de renfort : on convint que la femme de chambre prendrait le Métropolitain.

D'abord, le chauffeur poussa un aboiement de colère :

– Je suis pas un omnibus !

– Non, mais vous êtes un brave homme, riposta vivement Meyral, et vous rendrez service à de braves gens.

Il montrait la jeune femme et les petits. Le cocher, saisi d'un attendrissement brusque, se tapa sur le sternum, en criant d'une voix généreuse :

– On a du cœur ! Et puis du bon !

La voiture fila par des rues désertes ; on apercevait de-ci de-là, des silhouettes agitées ; presque toutes les fenêtres étaient lumineuses. Rien ne troubla les voyageurs jusqu'à l'église Saint-François-Xavier. Là, des bandes erratiques surgirent, composées d'artisans qui venaient de Grenelle ou du Gros-Caillou. Elles évoluaient rapidement, dans une même direction. Parfois, un cri, se répercutant de bouche en bouche finissait par des clameurs unanimes.

L'automobile fut saluée de vitupérations et d'injures. Un individu plâtreux, aux bras de gorille, croassa :

– La reprise !… La reprise !…

D'un élan, sur l'air des lampions, les groupes scandèrent :

– La re-pris'! La re-pris'!

À chaque tour de roue, la foule s'accusait plus dense ; des hommes débouchaient sans relâche des voies latérales, et le chauffeur, après quelques embardées, dut ralentir l'allure.

– Est-ce que tu veux écrabouiller les travailleurs ? ricana un homme noir, au nez plat et aux yeux circulaires.

– J’suis un travailleur plus conscient que toi ! hurla le chauffeur, et puis syndiqué !

– Alors, f… tes bourgeois su’le pavé de bois.

– C’est pas des bourgeois… c’est des chic types… et une femme et puis deux gosses !

Il aboyait, terrible et rauque, comme un grand molosse dans la nuit.

L’homme aux yeux ronds était déjà à trente mètres à l’arrière ; un grondement formidable émanait de la gare Montparnasse :

– La mort ! La mort !

Presque tout de suite un chant s’enfla, par vagues successives, comme une marée :

C’est le grand soir, c’est le grand soir,
C’est le grand soir des exploiteurs !

– N… de D… ! grogna le chauffeur… ça y est ! V’là la Nuit Rouge !

L’auto avançait en douceur, sans éveiller de protestations, car le chauffeur s’était mis à chanter avec les autres, et le refrain sortait de sa poitrine comme un rugissement :

Les bourreaux mordront la poussière,
Lève-toi, peuple aux mille bras,
Nous allons tuer la misère ;
La nuit rouge monte là-bas !

Des masses sans nombre galopaient vers la gare. Six grands aéroplanes dardaient la lueur de leurs phares parmi les étoiles.

Dans la voiture, Langre et Meyral s'entre-regardaient tout pâles :

– Est-ce la révolution ? fit le vieil homme.

– C'en est un épisode, murmura Meyral. Un même ordre a dû atteindre les faubourgs ; des centaines de mille hommes sont en marche.

Soudain le chant vacilla et se fragmenta ; une onde courut de tête en tête : la multitude ralentit sa course et des détonations retentirent, d'abord isolées, puis par salves incohérentes…

– Les flics ! Les flics ! Mort aux flics ! Assassins… Leur peau !

Une force arrivait, qui faisait refluer le peuple : avec des rugissements et des plaintes, il se disloquait, il se heurtait aux masses qui débouchaient par la rue de Vaugirard, la rue du Cherche-Midi, la rue de Sèvres ; les faces insanes, les yeux forcenés évoquaient les écumes et les phosphorescences de la mer.

À l'arrière, les agents formaient un radeau noir, compact et pesant, qui oscillait sans rompre. Tout fuyait devant eux. De nouvelles détonations crépitèrent, et ce fut la charge : sur les tronçons hagards de l'émeute, les dogues fondaient à l'aventure, fracassant les visages, foulant les corps terrassés à coups de bottes, enfonçant vertigineusement les ventres. Une fureur sans bornes exaltait les assaillants ; aux clameurs et aux blasphèmes des victimes répondaient des rauquements et des halètements de carnivores… Mais une rumeur immense emplit l'avenue du Maine. Incohérente comme une rafale, elle exhalait des huées,

des menaces, des exhortations ; puis le rythme y pénétra et, canalisant l'enthousiasme, le cri de guerre lui donna une âme :

Nous allons tuer la misère :
La nuit rouge monte là-bas !

Un homme au torse de squelette, haut de six pieds, brandissait une loque écarlate, une horde de terrassiers le suivait, bras entremêlés, barbes au vent ; le radeau des sergents de ville fut tronçonné et fracassé. De toutes parts les fugitifs revenaient en marée. On entendait la chute molle des corps, le choc des crânes contre le pavé, les cris des blessés et des agonisants.

– En avant ! hurlait une voix de colosse. Aux ministères, à l'Élysée, au télégraphe !

L'ouragan de clameur déferla, et la multitude se rua frénétiquement vers la gare Montparnasse. Pendant dix minutes, le courant parut inépuisable. Puis il s'éclaircit : il n'y eut plus que des bandes éparses, des solitaires éperdus, des femmes aux chevelures croulantes, des badauds et des curieux penchés sur les allèges des fenêtres.

Alors, on vit les cadavres allongés sur les trottoirs ou dans le ruisseau ; des blessés se traînaient vers les portes, d'autres pantelaient, hurlaient, ou râlaient… Les aéroplanes avaient disparu.

– C'est immonde ! criait Langre.

– Ils ne savent pas ce qu'ils font ! soupirait Meyral, tandis que Sabine, les yeux grands d'épouvante, et plus blême que les nuages, étreignait les petits dans ses bras grelottants.

L'auto était rangée contre le trottoir ; le chauffeur l'avait abandonnée pour charger la police.

– Peut-être vaudra-t-il mieux retourner à pied, remarqua Georges.

Au même moment le chauffeur reparut, la barbe pleine de sang et les prunelles furibondes.

– La misère est morte ! hurla-t-il en montrant sa face de molosse à la portière. Le règne des exploiteurs est fini. Celui des pauvres bougres commence !… Ah ! Ah !… c'est fini de souffrir… c'est fini de crever.

Une détonation lointaine et grave l'interrompit :

– Le canon !

Il bondit au hasard et tourna sur lui-même.

– Voilà, gronda-t-il… je vas vous conduire tout de même, avant de rejoindre nos frères. C'est trois minutes à perdre… et puis… et puis !… ah ! et puis…

Les mots ne venaient plus : il avait les tempes enflées, les yeux phosphorescents et la bouche béante ; une fureur béate ébranlait sa structure.

– Plus de prolos ! bégaya-t-il… oh ! oh ! plus de vampires !

Ayant violemment tripoté sa machine, il monta sur le siège et démarra. Les voies étaient libres ; de-ci de-là, un groupe retardataire proférait des injures ou levait des poings rudes – mais le chauffeur bramait :

– Vive la nuit rouge !

Quand ils arrivèrent au faubourg Saint-Jacques, une cloche s'était mise à sonner, par coupetées funèbres ; des lueurs cramoisies tremblotaient parmi les astres ; la voix du canon, retentissant par intervalles, semblait le verbe obscur des éléments mêlé à la frénésie incohérente des hommes.

CHAPITRE III

Il était deux heures du matin quand Meyral quitta Langre et Sabine. La rue du Faubourg-Saint-Jacques semblait presque assoupie, mais le nombre des fenêtres illuminées demeurait insolite ; des créatures excitées filaient le long des trottoirs ou jaillissaient d'une encoignure.

L'incendie persévérait sous les nuages, et l'on percevait des détonations lointaines. Après Saint-jacques du Haut-Pas, les humains se multiplièrent : ils pullulaient dans la rue Gay-Lussac ; ils formaient des masses profondes à l'embouchure du boulevard Saint-Michel. Georges réussit à se glisser près de la gare. Le spectacle y devenait sinistre. Toutes les lumières étaient éteintes vers l'Odéon ; le bas du boulevard apparaissait comme un abîme noir, où miroitaient confusément des casques et des cuirasses. Par intervalles, la cavalerie faisait une charge, – à vide. On entendait sonner la ferraille, on voyait surgir une masse équestre ; la foule mugissait épouvantablement. Cette foule hétérogène, où les révolutionnaires se décelaient rares, ne songeait guère à combattre. Continuellement traversée par des remous de rage et des remous de panique, elle subissait une surexcitation mystérieuse, que partageait la soldatesque. Par intervalles, il s'élevait une longue plainte, et l'on devinait que des blessés gisaient dans la ténèbre… Mais le drame était plus loin : au quartier latin, les révolutionnaires avaient subi une défaite et, après la destruction des réverbères ou le sac de quelques boutiques, ils étaient allés rejoindre les hordes qui submergeaient le boulevard Saint-Germain, les quais, le Louvre et les Champs-Élysées.

– Nos frères sont vainqueurs, là-bas ! grondait un personnage glabre, dont la lèvre supérieure se relevait continuellement sur des dents plâtreuses. C'est la fin que je dis : y mordront les pavés de bois !

Il poussait son visage jaune contre celui de Meyral :

– On va faire la reprise ! Pourquoi qu'on la ferait pas tout de suite par ici ?

Il montrait le haut du boulevard, vers l'Observatoire ; et, saisi d'une exaltation soudaine, il s'exclamait :

– Y en a de la braise par là. On n'a qu'à se mettre une vingtaine. D'abord, faut une sanquetion ! Qui qui vient avec moi ?

Des faces blafardes émergèrent de la pénombre, mais simultanément s'éleva le clapotis d'une chevauchée ; deux blocs de cuirasses semblaient flotter dans le vide ; la multitude rugissante s'écoulait éperdument.

– Qu'est-ce qui va sortir de tout cela ? se demandait nerveusement Meyral, en reculant le long des façades. Si l'exaltation continue, demain matin l'humanité tout entière sera lunatique – y compris moi-même !

Il parvint, après des détours fatigants, à rentrer chez lui. Sa bonne Césarine l'attendait, horriblement hagarde, ivre de drames et d'épouvante. Elle avait passé les heures dans un cabinet obscur, en compagnie de vieux habits, de caisses vétustes et de poteries ébréchées.

– Monsieur, geignait-elle… Monsieur ?

Des pleurs crasseux striaient son visage.

– Est-ce qu’y vont nous assassiner, ou nous rôtir vivants, ou nous enfumer comme des rats ?

L’effervescence de cette créature exaspéra Meyral. Il considérait nerveusement le visage bouilli, les yeux étincelants sous les larmes, les cheveux échappés aux épingles et qui pendaient comme un reste de crinière râpée ; il avait envie de lui briser une cornue sur la tête ou de la chasser à coups de pilon. En même temps, il avait pitié d’elle, il concevait sa terreur fuligineuse et les bondissements d’une imagination ancillaire.

– Avant tout, allez vous coucher ! commanda-t-il. Allez vous coucher tout de suite. Faites comme les cancrelats... rentrez dans votre fente : vous vous portez malheur en veillant. Le meilleur refuge c’est là-haut, dans votre chambre ; il n’y a pas de révolutionnaires qui auraient l’idée de monter là, et quand ils y monteraient ? Ce n’est pas aux servantes qu’ils en veulent.

Les paroles jaillissaient de lui comme l’eau jaillit d’un réservoir fêlé ; il faisait des gestes énormes ; son moi se déchiquetait, sans qu’il cessât de garder un certain empire sur soi-même.

– Hop ! Hop ! poursuivait-il. C’est ici que votre précieuse vie est en danger. En haut, c’est l’oasis – c’est la fontaine dans le désert, c’est le havre de la délivrance. Grimpez, vous dis-je – filez par la tangente !

Elle l’écoutait avec ahurissement, en secouant ses mèches grasses, d’abord indécise, puis convaincue. Tout à coup, elle saisit sa petite lampe de cuivre, elle se sauva par l’escalier de service, sans même dire bonsoir à son maître.

Il se réfugia dans son laboratoire et d’abord sa surexcitation parut s’accroître. Les souvenirs grondaient comme des torrents et se coloraient intolérablement ; des vagues d’espérance alternaient avec des inquiétudes asphyxiantes.

– Au travail, lamentable atome ! s’exclama-t-il.

Pendant quelques minutes, il tenta des expériences. Ses mains vacillaient ; sa rétine recueillait des images trépidantes ; ses pensées, aussi discontinues que ses mouvements, fuyaient à l’aventure.

– C’est pire qu’un homme ivre ! soupira-t-il. Pourtant… le phénomène ?… Il persiste, le phénomène, mais n’est-il pas en décroissance ? Les indices de réfraction… Sabine… Langre… Que va devenir la France ?…

Le vertige devenait insupportable. Georges abandonna le polarisateur où il analysait un rayon rouge, fit quelques pas au hasard et se laissa tomber dans une espèce de cathèdre, foudroyé par le sommeil.

POIGNANTE TRISTESSE DES LENDEMAINS D’ÉMEUTE

Il se réveilla vers huit heures : tout de suite, il eut l’impression que son excitation avait disparu. Seule, l’angoisse subsistait, aiguë, ardente, mais normale. Les événements de la veille soubresautaient étrangement dans sa mémoire.

Il appela Césarine. Elle accourut, jaune de fatigue, les lèvres pareilles à du veau haché.

– Ah ! Monsieur, susurra-t-elle.

Elle se révélait effarée, harassée, mais non plus hagarde comme la veille.

– Et l’émeute ? demanda-t-il.

– On a tué le Président ! Mais le quartier est tranquille, répondit-elle. On ramasse les morts.

– Qui ramasse les morts ?

– Ceux autres de la Croix-Rouge, puis les flics et les gens.

– Alors, le gouvernement est vainqueur ?

– Je ne sais pas, Monsieur. On le dit. J’entends plus rien, et même les incendies ont l’air d’être éteints.

– Donnez-moi les journaux.

– Y en a pas, Monsieur.

– Diable ! grommela Georges.

Il n’éprouvait aucune surprise. De l’inquiétude seulement, une inquiétude un peu lente, un peu lourde, avec des tressaillements qui faisaient rebondir le cœur comme un animal réveillé en sursaut. Il but en hâte une tasse de chocolat, endossa son pardessus et sortit. Le temps était tiède, avec un ciel obstrué de nuages nickelés, où s’ouvraient des citernes. Les gens passaient pesamment. Une marchande des quatre-saisons offrait des cerises bourgogne d’une voix larmoyante ; le garçon épicier rangeait des caisses d’un air pensif ; le boucher tranchait des viandes d’une main distraite et sale. Tout le monde semblait fatigué ; une vieille femme déclarait à une porteuse de pain :

– Demain, y aura plus de République. C’est Victor qui prendra le *foiteuil !*

À mesure qu'il approchait du boulevard Saint-Michel, Meyral rencontrait les vestiges de l'émeute ; beaucoup de boutiques étaient closes ; des pelotons de police et des escouades de cavalerie circulaient sur la chaussée. Elle révélait la brutalité des hommes : les feuilles des arbres étaient arrachées, les réverbères tordus, les devantures béaient, défoncées par des barres de fer ; les vitres manquaient aux fenêtres.

Ce spectacle terne ou blafard évoquait ensemble les démolitions, les réveils des lendemains d'ivresse, des fureurs cristallisées, des épouvantes évanouies, des bagarres mortes.

« Une fièvre humaine, songea Meyral… déjà dissipée dans la nuit des âges ! »

Les sergents de ville lui défendirent le passage ; il dut se replier par la rue Monsieur-le-Prince et franchir un secteur du Luxembourg. Comme il débouchait près de la rue Gay-Lussac, des camelots surgirent, qui agitaient tumultueusement leurs gazettes :

– *L'Éclair… Le Journal…*

L'Éclair et *Le Journal* n'avaient chacun que deux pages. Un « chapeau » avertissait les lecteurs que, faute de compositeurs, de minervistes et de force motrice, il avait fallu se contenter d'un tirage de fortune. Les manchettes portaient :

La mort du Président de la République. L'émeute triomphante et vaincue. Paris à feu et à sang. La bataille des Boulevards et des Champs-Élysées. Le siège des Ministères.

Il apparaissait que les révolutionnaires avaient pris d'assaut le ministère de l'Intérieur, envahi le Central télégraphique, massacré les sergents de ville, mis en déroute les municipaux et les dragons. À trois heures du matin, ils prenaient

d'assaut l'Élysée et capturaient le Président de la République. Un vaste incendie ravageait le boulevard des Italiens ; un autre dévorait les magasins du Printemps ; des bombes démolissaient le fronton du Palais-Législatif ; les anarchistes et les apaches fourmillaient dans le premier, le deuxième, le septième, le huitième et le neuvième arrondissements, où ils opéraient la Reprise ; on estimait la rafle à cinquante ou soixante millions de francs.

C'est le moment où le général Laveraud entrait en scène. Il amenait cinq régiments de ligne, quatre régiments de cavalerie, plusieurs batteries légères, et massait ces troupes dans le seizième arrondissement. Les hommes décelaient une extrême surexcitation, et le général lui-même montrait une humeur farouche, mais cette humeur n'enlevait rien à ses qualités militaires : elle les rajeunissait. Il semble qu'il ait été résolu à ne tenir compte d'aucun ordre supérieur. Il commença par balayer, au canon, l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue de la Grande-Armée, où les révolutionnaires étaient épars. Ensuite, disposant ses batteries, il ordonna le bombardement des Champs-Élysées et du faubourg Saint-Honoré, où s'entassaient des myriades d'énergumènes. Les obus fauchaient les existences comme des herbes. La panique des révolutionnaires fut aussi ardente que l'avait été leur audace. L'avenue nette, les troupes de Laveraud défilèrent jusqu'au rond-point. Ensuite il y eut une brève bataille. L'élite des émeutiers tenait Saint-Philippe-du-Roule, la rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'Élysée. Elle résista, pendant un quart d'heure, à des rafales de projectiles, puis céda à son tour. Des charges d'infanterie et de cavalerie déblayèrent la voie jusqu'à Saint-Philippe… Ensuite commença la boucherie. Les troupes fusillaient sans relâche les masses agglomérées, que leur multitude même tenait immobiles ; les obus fracassaient le palais présidentiel.

Alors, dans la lueur des incendies et de l'aube, un drapeau blanc s'éleva, et Laveraud consentit à écouter les parlementaires. C'étaient trois hommes ivres de rage, de poudre et de sang.

– Nous tenons le Président ! déclara le plus frénétique. Si vos troupes n'évacuent pas le quartier, nous le tuerons comme une hyène.

– Et moi, répondit Laveraud avec un tremblement de fureur, je vous donne cinq minutes pour évacuer le Palais.

– Prenez garde… Nous n'hésiterons pas, moi surtout…

Il tournait vers le général une face pourpre :

– Moi surtout, je n'hésiterai pas !

– Je n'ai qu'une consigne, grogna Laveraud : votre extermination !

Le révolutionnaire se retira, en vomissant des menaces. Cinq minutes plus tard, le bombardement reprenait ; et à quatre heures du matin, Laveraud entrait à l'Élysée. Le cadavre du Président gisait sur les marches du Palais, mais la Révolution était vaincue.

« Est-elle vaincue ? » se demanda Meyral avec stupeur.

Il considéra les humains qui l'environnaient et s'étonna de leurs visages grisâtres. Le contraste était excessif entre ce calme et les convulsions de la nuit. Lui-même se sentait une âme terne et fade.

– Eh ! oui… elle est vaincue, le rythme a disparu, le rythme exaspéré qui la poussait au meurtre.

LANGRE ET MEYRAL REPRENNENT LEURS EXPÉRIENCES

Il eut hâte de revoir Langre.

Le vieux homme venait à peine de s'éveiller ; il apparut vague et sombre.

– Il est venu, murmura-t-il. Après des grincements de dents, des plaintes et des malédictions, il a disparu. Mais c'est pour reparaître !

– Quand est-il venu ? demanda Georges.

– À trois heures… harassé d'ailleurs… sans chapeau… avec une estafilade dans le cou. Quand il est parti, une fatigue sans bornes nous a tous terrassés.

– Comme moi ! chuchota Meyral.

– Sabine et les petits dorment encore. Il faut les sauver, Georges. Je ne veux pas qu'elle retombe dans les mains du maniaque.

Il s'éveillait, il s'animait. Son visage tragique reparaissait sous le masque las.

– J'ai commis un crime en la lui donnant ; j'ai commis un autre crime en la laissant souffrir.

– Vous ignoriez.

– Je n'avais pas le droit d'ignorer. Sans doute, je suis un mauvais observateur social : le laboratoire m'a ôté le sens des hommes, mais on ne donne pas sa fille sans prendre des garanties. Je devais consulter mes amis… et vous le premier, vous qui n'êtes pas uniquement esclave des attitudes de la substance ! Vous m'auriez mis en garde.

– Je ne sais pas.

– Si, vous savez. Ne me traitez pas avec une indulgence dégradante. Vous saviez !

– Je devinais, fit doucement Meyral, qu'elle ne pourrait pas être heureuse avec cet homme. Et depuis, je voyais…

– Vous voyiez ses souffrances ! Vous connaissiez ses périls. Il fallait m'avertir.

– Je ne m'en sentais pas le droit.

– Pourquoi ?

Un pourpre de honte montait aux joues du jeune homme. Il fit ce geste interrompu qui exprime la gêne et le doute.

– Des scrupules, murmura-t-il.

Langre ne déchiffra pas le geste et n'interpréta pas la parole.

– Mauvais scrupules !

Il tomba dans une rêverie farouche.

– Vous savez que les révolutionnaires sont vaincus ? reprit soudain Meyral. Et que le Président de la République est mort ?

– Je ne sais rien ! s'exclama Langre.

Il secoua violemment la tête, une teinte rouge se répandit sur le bistre déteint des joues.

– J'exècre mes contemporains, dit-il avec tristesse, et toutefois je suis honteux d'avoir été si étranger à leur drame !

– Nous n'y pouvions rien !… Notre humble présence n'aurait fait qu'aggraver le désordre. Ce n'est pas cela que je regrette. Notre rôle était ailleurs – et nous n'avons pas su le remplir. Qui sait ce qui s'est passé pendant les heures de notre sommeil ! Qui sait quelles observations prodigieuses nous avons perdues – et l'Humanité avec nous – si d'autres…

– Si d'autres n'ont pas pris notre place !

Ils se regardèrent, pleins de l'angoisse profonde des savants qui ont laissé passer l'heure de la découverte.

– Pourquoi serait-il trop tard ? gronda Langre.

– Hier, avant de me mettre au lit, il m'a paru que le phénomène avait décru. Je n'ai pu m'en assurer complètement : la fatigue m'abattait. Mais ce matin le grand calme, succédant à l'hyperesthésie des multitudes, indique sûrement une métamorphose du milieu.

– Eh bien ! travaillons. Puisqu'aussi bien aucune action urgente ne vous réclame.

Dès les premières expériences – les plus simples et les plus sommaires – aucun doute ne parut possible : la réfraction lumineuse était redevenue normale. Tout au plus discernait-on,

après le passage à travers une pile de glaces, quelques zones confuses dans les spectres obtenus au moyen d'un prisme de flint, des traces anormales d'empiétement. Les essais de polarisation ne donnèrent guère de résultats.

– Nous avons perdu la partie ! grommela Langre d'un ton chagrin. C'est la faute de cet abominable Vérannes. Pendant que nous étions entravés dans une aventure absurde, les autres travaillaient.

Ses yeux désespérés cherchaient dans l'invisible ces rivaux inconnus dont sa destinée inique lui donnait la hantise.

– Car enfin, reprit-il avec amertume, tous ceux qui font de l'optique…

– Qui sait ! fit rêveusement Meyral, il n'y avait peut-être pas autre chose à voir que ce que nous avons vu.

– Mais il y avait à étudier les bases du phénomène ! Et pourquoi n'auraient-elles pas été ce qu'il offrait de plus passionnant ?

Georges haussa imperceptiblement les épaules. Devant le fait accompli, il ignorait presque la révolte.

– Sans doute ! fit-il… Mais qu'y faire ? Je pense d'ailleurs que l'évolution du phénomène continue. Il se passe des choses infiniment intéressantes… je le sens !

– Ah ! vous le sentez ! cria ironiquement Langre.

Meyral avait repris le prisme de flint glass. Il regardait le spectre projeté sur une plaque, avec cette sorte d'attention distraite qu'on rencontre fréquemment chez les hommes de laboratoire.

– Il me semble, dit-il, qu'il y a une anomalie dans le violet.

Langre eut un tressaillement comparable à celui du cheval de guerre qui entend sonner la trompette.

– Quelle anomalie ?

– Une certaine pâleur d'abord… et puis, on dirait que la région violette est moins étendue. Je peux me tromper, car mon « équatation personnelle » est certainement troublée ce matin.

Sans rien dire, Gérard se mit à prendre des mesures.

– Vous avez raison ! L'extrême violet est mangé.

Une émotion égale à celle de la veille crispait leurs visages.

– Vérifions ! fit Georges.

Ils vérifièrent. Après des expériences précises au micromètre, il devint évident que l'extrême région du violet manquait et que la région voisine avait une intensité réduite.

– Le trentième environ du spectre a disparu ! conclut Langre… Et par conséquent…

Il n'eut pas besoin de poursuivre. Déjà Meyral l'aidait à dresser de nouveaux dispositifs. Les observations furent décisives. L'absence de tout effet chimique simple ou phosphorogénique ne laissa aucun doute sur la disparition ou l'extrême affaiblissement des rayons ultra-violets.

– Vous aviez raison, murmura nerveusement le vieux homme ; le désordre continue. Et la suite est aussi déconcertante que le début !

Ils analysèrent successivement des lumières produites par l'électricité, le gaz, le pétrole, la stéarine, le bois, le charbon ; elles manifestèrent la même lacune.

– Il se passe des choses formidables ! soupira le jeune homme. Si l'anomalie est générale, les pires hypothèses deviennent plausibles. Au fait, qu'est-il donc arrivé cette nuit en Europe ?

Il reprit les gazettes qu'il avait jetées sur une table et chercha les nouvelles de la province et de l'étranger. Elles étaient sans caractère, à part trois, transmises avant que l'émeute n'eût envahi le Central télégraphique : une dépêche brève annonçait des troubles à Marseille, une autre relatait le sabotage d'un cuirassé, une troisième signalait une effervescence insolite à Londres.

– On peut, à tout le moins, conclure que la perturbation s'étend à une aire considérable, conclut Langre. Voyons si d'autres journaux ont paru.

Il sonna ; la servante ne tarda pas à montrer un visage ocellé de soufre.

– Catherine, allez acheter des journaux.

– Si je peux ! répondit-elle avec acrimonie.

– Vous le pourrez, remarqua Meyral en tendant l'oreille.

LA FIÈVRE S'EMPARE DE LA FAMILLE HUMAINE

On commençait à ouïr ces clameurs sauvages qui annoncent les éditions sensationnelles des journaux.

Catherine sortit d'un air tragique. Elle ramena *La Presse*, *Le Journal, Le Petit Parisien* et *Le Figaro*. Les premières pages étaient consacrées à l'émeute vaincue. Mais, aux pages suivantes, de nombreux télégrammes signalaient l'état morbide de toute la famille humaine. À Madrid et à Barcelone, la révolution était victorieuse. Des bagarres homicides avaient ensanglanté la péninsule italienne. On s'était violemment battu à Berlin, à Hambourg, à Dresde, à Vienne, à Budapest, à Prague, à Moscou, à Pétersbourg, à Varsovie, à Bruxelles, à Amsterdam, à Londres, à Liverpool, à Dublin, à Lisbonne, à New York, à Chicago, à Buenos-Aires, à Constantinople, à Kioto, dans cinquante autres villes : partout les combats, après une période de frénésie, aboutissaient à des torpeurs étranges. L'émeute, cependant, triomphait au Mexique, dans l'Etat brésilien de Sao Paulo, à Athènes, à Canton et, sans doute, dans maintes régions que le désordre isolait complètement du monde.

– Voilà qui nous délivre du doute ! fit Langre en rejetant *Le Figaro*… La planète entière est atteinte.

– Et aucune nouvelle d'ordre scientifique !

– Eh bien ! reprenons le travail !

Ils s'acharnèrent pendant une heure à découvrir des caractéristiques nouvelles. Ils n'en trouvèrent qu'une seule : la région de l'orangé et du rouge agissait avec une intensité insolite sur les substances fluorescentes.

– Il semble même, remarqua Meyral, que cette région soit légèrement plus lumineuse qu'à l'ordinaire.

– Par comparaison, sans doute ? Ce qui reste du violet doit être affaibli ; je conjecture que l'indigo, le bleu même sont attaqués. Remarquez que le jour est jaunâtre.

La servante tragique pénétra subitement dans le laboratoire.

– Mme Sabine voudrait voir Monsieur.

– Est-ce quelle a peur d'entrer au laboratoire ? demanda Langre.

– C'est que Monsieur travaille.

– Elle ne nous dérangera point.

Sabine montra les torches blondes de sa chevelure. Son visage ne marquait plus l'agitation ni la peur, mais une mélancolie languissante, qui fonçait les yeux turquins. Meyral la regardait en dessous, avec une douceur pleine de rancune. Ce teint de jacinthe et de liseron, cette allure d'ondine au clair des étoiles, tant de lueurs, de rythmes et de fraîcheur, c'était le conte de fées où s'était égarée sa jeunesse. En partant avec l'autre, Sabine avait changé toutes les légendes… Il ne lui pardonnait pas. À sa vue, il connaissait la pesanteur des vaincus et leur rongement ; par les soirs saturés d'arômes, d'étoiles et d'aventures, elle fanait la splendeur du monde.

– Je me suis éveillée tard ! s'excusa-t-elle.

– Tu étais recrue de fatigue, riposta le père, après l'avoir embrassée. Nous avons tous succombé à un sommeil bizarre. Et les enfants ?

– Ils dorment.

– Ils ont veillé jusqu'à trois heures !

Sabine s'était dirigée vers Georges.

– Jamais je n'oublierai ! dit-elle.

Il serra les poings pour ne pas déceler l'immense frémissement qui ébranlait son être. L'amont des âges reparut avec ses sources et ses collines reverdissantes.

– Oui, tu feras bien de ne pas oublier, criait le vieil homme. Sans Georges, le temps passait – et le temps, dans cette nuit féroce…

L'inquiétude onda sur le visage de la jeune femme.

– Qu'est-il donc arrivé ?

– Des choses effroyables, mon pauvre petit ! Peut-être moins effroyables que…

Mais, coupant sa propre parole d'un geste rude :

– L'émeute est dispersée, la ville et le pays sont tranquilles ; le demeurant gît dans ce chaos où nous pataugeons depuis notre premier souffle jusqu'à notre dernier soupir !

Sabine conclut de ces paroles qu'il n'y avait plus que des dangers individuels. Et, songeant à Vérannes, elle s'enfiévra.

– Je ne pourrai plus vivre avec lui ! chuchota-t-elle.

– Tu vivras avec moi, déclara Gérard. Je me suis conduit comme un indicible idiot en permettant à cet homme de t’emmener. Je ne réparerai pas l’inévitable – mais je coupe l’amarre !

Elle se mit à sourire. Elle n’était pas prévoyante ; l’avenir se perdait dans cette brume où il se perd pour les sauvages. Mais une image menaçante la fit tressaillir.

– S’il use de violence ?

– Qu’il y vienne ! gronda fougueusement le père.

Il mit la main sur l’épaule de Meyral :

– Il me trouvera, et il trouvera celui-ci. Ah ! continua-t-il avec un mélange de colère et d’amertume, pourquoi n’est-ce pas toi, mon fils, qui as aimé Sabine !

Georges devint pâle, et un sourire convulsif passa sur sa bouche.

CHAPITRE IV

La journée fut paisible. Les radiotélégrammes annonçaient la fin de l'agitation sur toute la planète, sauf dans les États méridionaux de la République Argentine, en Tasmanie et dans la Nouvelle-Zélande où pourtant s'accusait une défervescence appréciable. À mesure, des inquiétudes nouvelles ne cessaient de croître. Elles n'atteignaient guère encore les sous-sols populaires, mais vivement disséminées par les hommes de culture supérieure, elles effleuraient les couches moyennes. Les savants suivaient avec une anxiété ardente « le mal de la lumière ». Des expérimentateurs avaient surpris la singularité primitivement notée par Meyral. Sans ajouter rien d'essentiel aux remarques de Langre et de Georges, leurs observations suivaient, jusqu'à son évanouissement, le phénomène de double réfraction anormale ou plutôt le dédoublement de la lumière. À Paris, à Berlin, à Londres, à Bruxelles, à Rome, à Amsterdam, dans toute l'Europe centrale, la fin des premières phases du phénomène se produisait vers trois heures et demie du matin. Elle se manifestait un peu plus tôt dans l'Europe orientale et en Asie, plus tôt encore dans les régions boréales. L'Amérique du Nord retardait, sauf aux hautes latitudes. Sous les tropiques et surtout dans les terres australes, le retard s'accentuait encore. Toutes les heures étaient ramenées à l'heure de Greenwich. Il apparaissait que les phases ne dépendaient aucunement de la position du soleil. Quant aux nouvelles phases, elles suivaient leur cours. Depuis sept heures du matin, heure à laquelle, tant à Paris qu'à Londres, Liverpool, Amsterdam et Iéna, on signalait la disparition d'une bande étroite de l'extrême violet (et de tous les rayons ultra-violets), on voyait progressivement pâlir et disparaître le reliquat de la zone. Toutefois, à sept heures du soir, il en subsistait une partie, mais l'indigo se révélait terne.

Différents phénomènes secondaires survinrent. On vérifia d'abord, comme l'avaient fait Langre et Meyral, que le pouvoir fluorescent de l'orange et du rouge ne cessaient de croître ; bientôt aussi, on remarqua que ces deux couleurs acquéraient des propriétés chimiques singulières, du reste peu intenses. D'autre part, la conductibilité électrique des métaux décroissait : le fer était le plus atteint. Les communications par câble sous-marin devenaient capricieuses. Si le rendement des lignes terrestres demeurait normal pour les lignes moyennes, il fléchissait sur les grandes lignes ; on produisait difficilement les ondes hertziennes ; le travail des usines électriques donnait lieu à de nombreux mécomptes.

UN GRAND SOUFFLE DE MORT PASSE SUR L'HUMANITÉ

Les perturbations s'accusèrent pendant la nuit. Au matin, la zone violette du spectre était invisible ; les communications par voie sous-marine n'existaient plus ; les grandes lignes télégraphiques fonctionnaient à peine, et seulement par intermittences ; toutes les usines électriques chômaient ; les réactions chimiques devenaient capricieuses dans les fabriques comme dans les laboratoires, et certaines cessèrent de se produire ; par suite, le bois et le charbon brûlaient mal, en donnant des flammes mornes ; le magnétisme terrestre s'affaiblissant, l'aiguille aimantée donnait des indications douteuses, qui rendaient la navigation périlleuse ; une lumière jaunâtre éclairait la planète.

Ce fut un jour funèbre. Un souffle de fin du monde passait sur l'humanité. Les êtres sentaient l'immensité du phénomène, son affreux mystère et s'assemblaient frileusement, saisis par l'instinct de troupeau. On voyait surgir ces créatures fantasmagoriques qui annoncent les cataclysmes. Et personne ne savait

rien ! Les hommes des laboratoires et ceux des livres, les savants qui nombrent les astres et ceux qui pèsent les atomes, n'offraient pas même une conjecture aux affres de la multitude : leur pouvoir se bornait à décrire minutieusement les épisodes du drame.

La troisième nuit vit disparaître les dernières communications électriques : les piles donnaient des courants dérisoires, l'induction dynamique semblait abolie, aucun appareil ne produisait plus d'ondes hertziennes. Au matin, les hommes se trouvèrent privés de ce système nerveux qui les unissait « innombrablement » à travers la planète. Le soir, ils s'avérèrent inférieurs aux peuples des vieux âges : la vapeur les abandonnait à son tour. Les alcools, les pétroles et plus encore le bois ou le charbon étaient devenus inertes. Pour produire un peu de feu, il fallait recourir à des produits rares qui, on en avait la certitude, ne tarderaient pas à sombrer dans la mort chimique.

Ainsi, en trois jours, et sans qu'aucun indice décelât les origines de la catastrophe, l'humanité se trouvait réduite à l'impuissance. Elle pouvait encore naviguer à la voile ou à la rame, atteler des chevaux à ses voitures, mais il lui était interdit d'allumer ces feux dont l'ancêtre sauvage goûtait la caresse rouge à l'orée des forêts, dans la plaine profonde ou sur la rive des fleuves.

Chose infiniment énigmatique : la vie se maintenait. L'herbe continuait à croître dans les prairies, le froment dans les emblavures, la feuille au bout des ramuscules ; la bête et l'homme accomplissaient leurs fonctions subtiles ; en somme, *la chimie organisée semblait intacte*. Pas tout à fait. Une teinte cuivreuse se mêlait aux verdures, la peau humaine se cendrait ; partout, les physiologistes percevaient un ralentissement des fonctions pigmentaires. L'émotivité aussi semblait décroître. Sans doute, une peur continue agitait les créatures, mais les « pulsations » de cette peur se décelaient moins violentes qu'au

début. Parce que la menace atteignait tout le monde, elle semblait moins terrifique. On n'éprouvait pas la révolte individuelle, qui est de beaucoup la plus âpre et la plus intolérable. Chez les vieillards, les malades, les débiles, et plus encore chez ceux qui se savaient atteints d'un mal mortel, un sentiment de « revanche » atténuait la détresse. Mais outre ces éléments psychologiques, il y avait de la narcose. Les nerfs perdaient leur sensibilité habituelle : contusions et blessures n'éveillaient que des souffrances sourdes ; l'imagination se trouvait appesantie et appauvrie. Seule l'intelligence déductive ne montrait aucune défaillance. Quant à l'esprit d'observation, ce qu'il perdait en promptitude, il semblait le regagner en précision et en constance.

Le matin du quatrième jour, Langre et Meyral, après un déjeuner sommaire, tenaient conseil dans le laboratoire.

– Le bleu a presque disparu ! murmura le vieillard.

Il était pâle et affligé ; ses yeux perdaient leur fièvre ; une stupeur détendait son masque fervent.

– Rien ne peut plus sauver les hommes, affirma-t-il.

– C'est probable ! acquiesça Meyral. Les chances de salut sont faibles. Toutefois, elles ne sont pas nulles. Cela dépend de ce que j'appellerais la trajectoire du cataclysme. Car je ne crois pas du tout, grand ami, que ces phénomènes soient durables. Ils passeront !

– Quand ? demanda morosément Langre.

– C'est le nœud du problème. Si l'on supposait que les phases sont régulières et comparables, on pourrait passer à la limite.

– Quelle limite ? J'en vois plusieurs ! Car, enfin, toute la lumière et les rayons infra-rouges vont disparaître, ou bien la destruction s'arrêtera… soit au vert… soit au jaune… à l'orangé… au rouge… Autant de limites !

LE SPECTRE SOLAIRE SE DÉSAGRÈGE

La limite serait alors la fin de toute radiation et la fin de toute vie supérieure. Je suppose que les mammifères ne résisteraient pas à la disparition du jaune et de l'orangé, même en admettant que la dernière phase fût courte. Il est inutile d'envisager cette éventualité. Mais imaginons que la crise atteigne son maximum quand une partie des rayons jaunes seront éteints et qu'à ce moment commence la réaction ? Il semble évident que plus les phases seront brèves et plus nous aurons chance de survivre. Eh bien ! il a fallu trois jours pour manger le violet, l'indigo et le bleu… Il faudra environ un jour pour faire disparaître le vert. Mettons encore un jour pour entamer le jaune. Dans quarante-huit heures nous atteindrions la limite et, en même temps, la rétrogradation commencerait !

Gérard regardait son compagnon avec pitié :

– Mon pauvre enfant ! Quand tous les calculs humains sont aussi effroyablement bafoués, comment peut-on encore construire des hypothèses ! Il n'y a aucune raison pour que les radiations ne disparaissent pas jusqu'à la dernière !

– J'aperçois pourtant une certaine logique « compensatoire » dans la marche du phénomène : outre que le rouge et l'orangé sont décidément devenus plus intenses, la température est à peu près normale. Ce dernier fait permet une espérance.

– Une si faible espérance ! protesta chagrinement Langre. Certes, cela peut signifier que l'énergie perdue d'une part tend à s'accroître d'autre part, mais cela peut n'être qu'un résidu de transformation ! Car si nous supposons que les radiations d'ordre lumineux sont converties graduellement en énergies inconnues, on doit s'attendre à des réactions… Mais ces réactions ne prouvent aucunement que la conversion n'ira pas jusqu'au bout… Puis, je ne crois pas que l'humanité supporte la disparition, même momentanée, des ondes vertes ! J'ai toujours tenu que c'était une couleur essentielle à la vie. Pour le demeurant, acheva-t-il avec un rire triste, il est possible – en toute autre circonstance je dirais probable – que le phénomène soit transitoire. Les débuts sont trop brusques et son évolution trop rapide pour que notre logique y voie autre chose qu'un immense accident. Mais que vaut ici notre logique ?

Il se tut et se remit au travail. Pendant une demi-heure, ils se livrèrent à de mélancoliques expériences. Puis, Meyral soupira :

– L'accident est-il dû à l'espace interstellaire ?

– Comme simple perturbation de la planète, il me paraîtrait excessif, riposta Langre qui épiait une plaque fluorescente, et comme perturbation solaire, invraisemblable : il faudrait compliquer à l'infini l'influence solaire pour concevoir que l'abolition des ondes supérieures se vérifie exactement de même la nuit et le jour… pour le moindre feu allumé par l'homme et pour la lumière des étoiles. J'incline à admettre que la catastrophe est d'origine interstellaire.

– Elle influencerait alors le soleil et, dans ce cas aussi, on devrait découvrir des différences entre l'action diurne et l'action nocturne ?

– Mais des différences incomparablement moins grandes que si le soleil agissait seul. N'importe, il est nécessaire que nous les recherchions. Peut-être une lecture attentive de notre journal d'expériences nous en révèlerait quelques-unes… Alors…

Un peu de cet enthousiasme amer, qui l'avait soutenu contre les spoliations et les dénis de justice, houla sur son visage.

– Pauvre vieux maniaque ! grommela-t-il, en se frappant ironiquement la poitrine. Misérable machine à rêves ! L'humanité va périr, et toi !…

Une affliction frileuse fit frémir ses épaules.

– Je n'en puis plus ! gémit-il. Groupons-nous. Unissons nos petites vies, avant de sombrer dans le brouillard sans forme.

Meyral l'écoutait avec une compassion immense, qui se déversait sur sa propre personne.

– Oui, répondit-il, il faut vivre ensemble ; il ne faut plus vous séparer des vôtres… fût-ce pendant une heure. C'est impie !

– Catherine ! cria le vieillard.

La sinistre servante apparut. Dans la lumière cuivreuse, elle montrait un visage où l'épouvante avait creusé des trous et des rides. Ses prunelles se dilataient comme des prunelles de chat au crépuscule :

– Dites à Mme Vérannes que nous l'attendons ici avec les enfants, ainsi que Berthe et Césarine, fit le vieux savant d'un ton amical. Vous-même resterez avec nous si vous le préférez…

– Oh ! oui, Monsieur, bien sûr que je le préfère ! s'exclama-t-elle.

L'instinct de troupeau se manifestait dans le geste des bras projetés vers son maître : elle avait confiance non seulement dans ce vieillard, dont elle prisait l'âme farouche et fidèle, mais encore dans les instruments énigmatiques assemblés sur les tables et contre les murailles.

– Il n'y a pas de lettres ? demanda-t-il… ni journaux ?

– Ni lettres, ni journaux ; Monsieur sait que je les lui aurais apportés.

– Hélas !

– Y aura peut-être un journal à midi… comme hier.

Quelques instants plus tard, Sabine parut avec les enfants et la femme de chambre. Césarine suivait à pas furtifs. La lueur rougeâtre dissimulait mal la pâleur des visages, mais les enfants ne montraient aucune tristesse : quelque langueur, toutefois, ralentissait leurs gestes.

SERAIT-CE UNE RÉPÉTITION DE L'AN MILLE ?

Le rongement d'esprit amaigrissait la jeune femme. Elle n'avait guère d'espoir. Sa longue épreuve avec Vérannes et la vie dramatique de Langre l'avaient « entraînée » aux sensations noires. Après avoir si souvent envisagé le pire, elle s'étonnait à peine de l'immense et subtil désastre qui menaçait l'humanité. Une correspondance mystique s'établissait entre cette infortune

totale et les affections accumulées en elle. Si elle envisageait le dénouement fatal sans révolte, elle en souffrait amèrement pour les autres, et elle endurait aussi un insondable remords pour avoir fait de sa jeunesse un usage ridicule.

Son regard interrogea craintivement le visage de Langre. Le vieillard se détourna ; mais elle démêlait les nuances de ses traits impatient, inaptes à la dissimulation.

– C'est l'an mille ? fit-elle, car elle ne voulait terrifier ni Berthe, ni Césarine.

– On ne sait pas.

Elle entendit retentir le glas à Saint-Jacques ; puis un cri perçant s'éleva dans la rue.

– C'est le journal ! dit Catherine.

Trois minutes plus tard, elle rapportait une feuille intitulée *Le Bulletin*, feuille de fortune, imprimée à l'aide d'une presse à bras, où un groupe de journalistes et de savants condensait les nouvelles. On n'y relatait rien de futile ; la forme anecdotique y était abolie.

Langre la parcourut avidement. À part quelques nuances, les renseignements d'ordre scientifique ne lui apprirent rien qu'il ne sût déjà. Les autres faits n'étaient que la conséquence du fait général ; mais l'un d'entre eux était redoutable : à Paris, la mortalité avait triplé pendant les dernières vingt-quatre heures. Elle suivait une marche ascendante. De huit heures du matin à midi, les médecins avaient constaté trente-neuf décès, de midi à quatre heures, quarante-quatre, de quatre heures à huit heures du soir, cinquante-huit, de huit heures du soir à minuit, quatre-vingt-deux, de minuit à quatre heures du matin, cent dix-huit, de quatre heures du matin à huit heures, cent

soixante-dix-sept. Au total, cinq cent dix-huit. Les deux tiers des malades étaient emportés par un mal mystérieux et rapide, sans souffrance positive, hors une terrifiante crise d'inquiétude qui se manifestait environ une heure avant l'agonie.

Cette inquiétude aboutissait à un état de stupeur suivi du coma.

À aucun moment on ne constatait de fièvre, quoique les mouvements du malade accusassent, au début de la maladie, des frissons et de la courbature. Les pupilles étaient constamment dilatées, la peau sèche et rouge, d'un rouge roussâtre, qui ne tenait aucunement à l'afflux du sang.

Langre passa le journal à Meyral en disant :

– C'est le tour de la chimie vivante !

– Hélas ! fit Georges tout bas lorsqu'il eut lu à son tour, si j'espère contre l'espérance, c'est que la crise morbide aurait dû, ce semble, être atteinte plus tôt. Mais ne l'était-elle pas… dans un mode plus lent que l'autre !

Langre se promenait de long en large. Sabine, devinant que les nouvelles étaient sinistres, préférait ne pas interroger les deux hommes : à quoi bon, puisqu'elle s'attendait au pire ? Quant à Berthe, Catherine et Césarine, recoquillées dans les encoignures, elles renonçaient à rien comprendre, elles remettaient leur destinée aux mains des maîtres.

Meyral continuait sa lecture. De brefs paragraphes notaient que les animaux étaient diversement atteints : le mal frappait énergiquement les herbivores ; en revanche, les chiens et surtout les chats résistaient mieux que les hommes. Les oiseaux domestiques s'engourdissaient, sans que leur mortalité dépassât de beaucoup la normale ; on n'avait pu établir de statistique sur

les oiseaux sauvages non plus que sur les insectes, mais leur vitalité apparaissait ralentie.

Les deux hommes échangèrent un regard chagrin.

– Si les radiations vertes disparaissaient… commença Langre.

Il se mit à examiner attentivement le spectre solaire. Pendant un quart d'heure, les deux hommes prirent des mesures précises. Puis Meyral chuchota :

– Le vert est entamé !

Il y eut un silence misérable. Toute parole semblait dérisoire. Le froid du néant enveloppait cet îlot d'êtres perdu dans une catastrophe sans bornes… Par les vitres, on percevait le Val-de-Grâce et le Luxembourg dans une lueur de feu de Bengale. Quelques créatures passaient sur les trottoirs, d'un pas de fantôme ; un silence noir se condensait sur le faubourg. Cependant, midi retentit à la tour prochaine et cette sonnerie prit on ne sait quelle grandeur, comme si elle venait du fond des âges, toute frémissante de souvenirs millénaires.

– L'heure du déjeuner ! fit machinalement Langre.

Catherine se leva de l'encoignure où elle était tassée et dit :

– Je vas servir.

Dix minutes plus tard, ils se trouvaient réunis dans la salle à manger. Il y avait des fruits, des biscuits, des conserves et du vin. Langre et Meyral épiaient les mets avec méfiance ; ils redoutaient qu'ils fussent devenus immangeables. Dès les premières bouchées, ils se révélèrent intacts. Et malgré tout ce pauvre repas eut sa douceur. Tous avaient faim, une faim « ralentie »

mais continue, et le vin les animait : sa gaieté confuse, glissant de fibre en fibre, réveillait d'insolites confiances.

LE CRÉPUSCULE D'UN ÂGE

– En un sens, le cataclysme est clément pour la vie ! fit Meyral…

Langre avala une pleine rasade pour combattre le brouillard pessimiste qui épaississait sa pensée, et mentit avec un sourire :

– Nous nous en tirerons !

Il avait pris la petite Marthe sur son genou ; il était comme un condamné à mort dont l'opium ou la morphine auraient tout ensemble exalté le sens du néant et apaisé la détresse. Une tendresse extraordinaire emplissait son vieux cœur – l'amour du père et de l'aïeul étroitement amalgamé à l'amour de la race humaine, à l'amour de toute la vie terrestre qu'enveloppait une force incomparablement plus cruelle que toutes les forces qui avaient assailli les créatures à travers les temps myriadaires.

– Allons voir nos semblables ! fit-il, mû par un désir subit et violent.

À peine eût-il parlé, le même désir émut Georges, Sabine et jusqu'aux servantes. Chacun, à la mesure de son instinct et de son intelligence, sentait le grand lien de l'espèce.

La rue des Feuillantines était déserte ; des passants circulaient dans la rue Saint-Jacques et la rue Gay-Lussac ; ils marchaient furtivement dans la lumière roussie ; ceux qui allaient

par couples ou par groupes ne s'adressaient guère la parole. On avait l'impression de ces crépuscules qu'évoquent les poètes du Nord et qui ne sont pas les crépuscules d'un jour mais d'un âge. L'absence de voitures aurait suffi pour rendre la ville silencieuse ; dans l'atmosphère molle, les bruits se dissolvaient ; les bottines des passants semblaient feutrées. Toutes les faces révélaient la mélancolie, l'amertume et une crainte qu'atténuait la stupeur.

Au boulevard Saint-Michel, la foule devint compacte. Les jeunes hommes, s'abandonnant à l'instinct de troupeau, formaient des bandes ; de pauvres filles enfarinées et la lèvre pourpre, comme si elles eussent accompli un rite, se glissaient lugubrement le long du trottoir ; de-ci de-là, émergeait quelque tête blême de savant ou de philosophe ; on rencontrait des artisans, des domestiques, des boutiquiers, des rentiers, des industriels du pavé, des parasites de la vadrouille, des mendiants et même une bouquetière qui, d'un air ahuri, offrait des lilas flétris.

Les frontières subtiles qui départagent les instincts, les goûts et les mentalités, séparaient encore ces êtres et maintenaient une hiérarchie vague. D'ailleurs, la foule était douce et ralentie. La nature de la catastrophe, la sinistre subtilité des péripéties, refrénaient les impulsions brutales. L'épouvante même était contenue et comme dilatée par la stupeur. Et il y avait une grande unité d'émotion ; les simples sentaient aussi vivement que les plus intellectuels combien cette aventure était en contradiction avec la destinée humaine. Que la terre engloutit ses habitants, que les mers noyassent les continents, qu'une épidémie funeste enlevât tous les êtres, que le soleil s'éteignit, qu'un astre de feu les calcinât ou qu'une planète désorbitée fracassât notre planète, – c'étaient des événements concevables, à l'image de ce qui s'était accompli depuis les origines… Mais cette mort fantastique de la lumière, cette agonie des couleurs qui atteignait la plus humble flamme aussi bien que les rayons

du soleil et ceux des étoiles, démentait dérisoirement l'histoire entière des animaux et des hommes !

– *Ils acceptent* plus facilement que je ne l'eusse imaginé, constata Langre. Et pourquoi pas, après tout ? La destruction qui les menace tous ensemble devait les menacer l'un après l'autre… Combien évitent le cancer, la colique néphrétique, les nuits d'étouffement, les névralgies faciales, tout ce qui menace l'infime créature !

Son discours ne le consolait point. Cette humanité qu'il croyait mépriser et haïr, lui devenait étrangement chère. Quoique l'attente de sa mort et de la mort des siens suffît à remplir son âme, il éprouvait une horreur sacrée, une douleur fraternelle, qui dépassaient de loin son propre drame.

Cette horreur était plus profonde en Meyral. Il épiait la multitude avec une compassion tendre. Dans les réserves de son moi, s'élevait un sentiment religieux, car il était de ceux pour qui l'avenir de l'humanité est une passion et une promesse. En tout temps, l'énergie et la persistance de l'espèce avaient exalté sa propre énergie et le sentiment de sa persistance.

Tandis qu'ils passaient devant Cluny, Sabine eut un sursaut et se rapprocha des enfants. Quelques secondes plus tard, Meyral tressaillit à son tour ; il venait d'apercevoir Vérannes.

– Et qu'importe ! se disait-il. Ce n'est plus qu'un malheureux.

Dans la lumière orange, Vérannes avait un air souffreteux et débile. Il était de l'autre côté de la rue ; il se dissimulait à demi dans la foule ; visiblement, il épiait la jeune femme.

– Que regardez-vous ? demanda Langre.

Tournant la tête, il aperçut à son tour le personnage. Cette vue le ranima jusqu'à le courroucer ; il esquissa un geste de menace. Un rassemblement cacha le mari de Sabine, et l'on vit un adolescent qui venait de s'évanouir ; deux hommes le soutenaient. Une rumeur s'étendit, rumeur d'une foule languissante, aux émotions ralenties.

Puis, coup sur coup, un étudiant s'affaissa contre une façade, un enfant roula sur le pavé… On les releva, on les emporta ; il y eut une sorte de halètement collectif.

– Le mal s'aggrave ! susurra un long homme maigre qui remontait le boulevard.

Langre et Meyral reconnurent le docteur Desvallières.

– Quel mal ? demanda machinalement le vieux physicien.

Desvallières, qui s'apprêtait à franchir la chaussée, tendit la main à Langre.

– Je ne sais pas, avoua-t-il. Le mal planétaire ? Ces trois dernières heures ont été effrayantes. En outre, les morts sont de plus en plus subites.

Tandis qu'il parlait, on entendit une plainte légère. Une femme venait de crouler sur le trottoir. Un sergent de ville et deux ouvriers la soulevèrent. Elle avait les yeux larges ouverts ; on voyait son regard s'éteindre de seconde en seconde. Desvallières, penché sur elle, lui tâta le cou, à la place d'une des carotides. Des mots confus errèrent au bord des lèvres livides :

– Cécile… je veux… ah !…

Il y eut un faible râle, très court :

– Elle est morte ! déclara le médecin.

L'horreur paralysait Sabine ; elle avait les yeux pleins de larmes. Meyral chuchota à l'oreille de Langre :

– Il faut rentrer au plus tôt. Je crains la contagion mentale.

Avant que le petit groupe eût tourné le coin de la rue du Sommerard, on put voir encore un vieillard qui s'évanouissait devant le café Vachette et une fillette inanimée dans les bras d'un artisan. Langre avait saisi la main de Sabine ; Meyral portait un des enfants ; et les servantes marchaient à grands pas. Dans la rue Saint-Jacques, presque déserte, les passants ne flânaient plus ; tous se hâtaient de gagner leur abri ; on voyait, dans le ciel fauve, rougir sinistrement le soleil.

La route parut interminable, une fatigue croissante appesantissait la marche et l'angoisse eût été affreuse, si la faculté de souffrir n'avait été singulièrement réduite :

– Enfin ! soupira Langre, lorsqu'il se vit devant sa porte.

Il poussa vivement Sabine car, là-bas, il discernait des hommes qui emportaient un corps inerte… Trois minutes plus tard, ils se trouvèrent réunis dans la petite patrie des chambres. Douceur du refuge ! L'immense péril cessait d'être perceptible ; ils se rapprochaient, ils cherchaient comme des enfants cette sécurité qui vient d'être ensemble, dans le même nid, au sein des éléments mystérieux.

Cela ne dura point. Un grand malaise faisait frissonner leur faiblesse ; ils s'effrayaient de leurs faces où la pâleur prenait des teintes cuivreuses, où le secret de l'heure inscrivait ses menaces.

Furtivement, Meyral s'était dirigé vers une des grandes tables du laboratoire ; Langre le suivit :

– Le vert décroît ! fit le jeune homme à voix basse.

– Chose peut-être aussi grave, répondit Langre sur le même ton, la température baisse – il semble que l'éclat du rouge ait cessé de s'accroître. *Il n'y a plus compensation…*

– Un degré – ce n'est guère, et cela peut tenir à des causes normales. Quant à l'éclat du rouge, s'il est resté stationnaire dans la région élevée, il s'est accru dans le voisinage de l'infrarouge. Il semble même… oui, il semble que la région se soit légèrement élargie…

Ils mesurèrent la largeur de la bande rouge au micromètre :

– Elle s'est élargie.

– C'est encore une manière de compensation ! fit amèrement le vieillard.

LA MORT FAUCHE SANS ARRÊT

Il grelotta. La servante tragique aussi grelottait ; un froid subit pénétrait au tréfonds des chairs. Ce froid fut suivi d'une période de surexcitation et de peur. Une détresse intolérable pesait sur les nuques. La femme de chambre Berthe rôdait le long des murs, avec des allures de bête qui cherche une issue :

– La mort ! La mort ! La mort ! rauqua-t-elle.

Elle tourna sur elle-même, comme si elle avait reçu une balle dans le crâne, leva les bras dans un geste de suprême angoisse et brusquement roula sur le plancher. Langre et Meyral la relevèrent. Elle frémissait, avec de courts tressauts, ses joues se creusaient entre les mâchoires ; ses yeux restés larges ouverts « perdaient » fantastiquement leur regard.

– Berthe !… Pauvre Berthe ! gémissait Sabine.

Elle aimait cette jeune femme, pour sa douceur et pour sa patience.

– Berthe est morte ! murmura l'agonisante.

Ses mains s'agitaient dans le vide, puis un sourire tragique crispa la bouche, et le regard continuait à s'éteindre.

– Un médecin ! commanda Langre.

La servante tragique se dirigeait vers la porte, en titubant, mais Meyral la devança… Quelques mots roulèrent encore confusément, sur les lèvres de la mourante, comme des cailloux dans une rivière ; elle poussa un gémissement, puis un râle, et s'ensevelit dans la nuit éternelle.

Le médecin que ramena Meyral était un homme trapu et bancal, dont la barbe grisonnait à gauche, tandis qu'à droite elle demeurait noire. Il considéra le cadavre avec indifférence et bégaya :

– Nous ne savons plus ! Ce mal n'a point de nom. Si ça continue… personne… personne !…

Il fit un geste de renoncement et considéra en silence les yeux ouverts de Berthe.

– Leur regard ! soupira-t-il…, jamais ce regard n'avait existé auparavant.

Il secoua la tête et boutonna machinalement sa redingote :

– Rien à faire ! Les excitants échouent. Notre présence est vaine… vaine !

Et passant la main sur le front, d'un geste d'immense lassitude :

– On m'attend ailleurs… on m'attend partout !

Il se glissa hors du laboratoire comme un spectre.

L'heure passa, écrasante et monotone. Ils étaient là, dans l'attente innommable, plus perdus au sein du mystère que des naufragés au sein des océans. Leur faiblesse seule les soulageait. Elle comportait de longues pauses d'engourdissement, pendant lesquelles pensées et sensations passaient au large de l'organisme, si lentes, si indécises, qu'elles diluaient la souffrance. Il y avait d'atroces réveils, des réveils grelottants, où l'âme s'emplissait de terreur, où l'angoisse serrait les gorges comme un nœud coulant. Réveils et torpeurs correspondaient à un rythme : ils se produisaient simultanément chez les adultes et chez les enfants.

Vers cinq heures, Langre et Meyral constatèrent que la température baissait plus vite :

– Et cette fois l'intensité des rayons rouges demeure stationnaire ! murmura le vieillard, d'une voix sinistre. La fin est proche…

Un coup à la porte d'entrée l'interrompit :

– Un visiteur ? grommela-t-il avec une faible ironie.

La servante tragique se traîna jusqu'à l'antichambre ; on entendit une exclamation et des chuchotements, puis une haute silhouette se dressa au seuil du laboratoire :

– Vérannes ! gronda le vieillard.

– Oui, Vérannes ! répondit le visiteur.

Il montrait un visage humble, creux et pitoyable ; sa forte stature semblait tassée, un grelottement continu agitait les mains musculeuses :

– Je suis venu, reprit-il du ton d'un suppliant, parce que tout va finir – et je voudrais finir auprès de mes enfants et de celle que j'aime.

– Vous ne le méritez pas ! s'écria Langre.

VÉRANNES IMPLORE SON PARDON

Si Vérannes était venu au moment où la crise d'engourdissement durait encore, on l'aurait peut-être accueilli sans révolte. Mais la phase d'excitation atteignait à son paroxysme : la vue de « l'ennemi » exaspéra le vieillard et désespéra Sabine :

– Non ! poursuivait Gérard, dont l'exaltation se mêlait de quelque délire, vous ne méritez pas de périr avec votre victime et nous ne méritons pas d'avoir nos derniers instants troublés par une présence odieuse.

– Je suis un malheureux ! soupira Vérannes. Mes torts sont irréparables, mais songez qu'ils tiraient leur source d'un amour sans bornes ! Songez aussi que ces pauvres créatures sont mes enfants. Je ne demande qu'un peu de compassion. Accordez-moi un coin, dans une chambre où j'aie l'impression d'être voisin de celle que j'aime… Sabine, n'auras-tu pas pitié de moi ?

– Oui, oui… qu'il reste ! soupira la jeune femme en se cachant le visage.

Il y eut un long silence. Le froid semblait s'accroître, la lumière rousse était autour des êtres comme la lueur d'un bûcher prêt à s'éteindre, la mort planait dans l'épouvante, et tous grelottaient lamentablement.

– Que faire ? demanda le vieillard en se tournant vers Meyral.

– Pardonner ! répondit le jeune homme.

– Pardonner, jamais ! se récria Langre. Mais j'endurerai sa présence.

– Merci ! soupira Pierre, d'une voix éteinte.

Il grelottait plus fort que les autres ; l'on eût dit que son visage maigrissait de minute en minute.

– Où me mettrai-je ? demanda-t-il après un nouveau silence.

– Restez avec nous ! dit Sabine.

Il saisit la main de sa femme avec des sanglots et y mit un baiser d'esclave.

L'heure passa, le crépuscule fut proche. On pouvait voir, par la fenêtre occidentale, un immense soleil sombrer ; les nuages semblaient trempés dans le sang coagulé. Depuis un moment, Vérannes semblait assoupi. Sa tête retombait sur son épaule droite ; un de ses yeux était clos, l'autre entr'ouvert ; il respirait durement, comme un animal harassé… Tout à coup, il releva la tête, examina le laboratoire et ses compagnons d'un regard lointain, et chuchota :

– Il se passe… des choses hideuses !

Puis, se dressant, secoué de longs tressauts, il se mit à fuir vers la fenêtre crépusculaire. On eût dit qu'il allait se ruer à travers la vitre. Mais il se retourna, revint sur ses pas et se mit à genoux devant Sabine :

– Oh ! gémissait-il, pardonne-moi… fais-moi grâce ! Je t'ai tant aimée : tu ne peux pas savoir ce que tu étais pour moi… Toute la vie, tous les printemps, toute la beauté de la terre ! Chaque battement de ma poitrine te voulait heureuse ! Pour ton amour, j'étais prêt à tous les crucifiements ! Mais j'avais si peur de te perdre ! Et cette peur me torturait comme une bête implacable, elle faisait un bourreau de celui qui te chérissait plus que lui-même.

Il avait saisi les petites mains de Sabine, il y mettait des baisers dévorants :

– N'est-ce pas… tu me pardonnes ?

– Mon cœur est sans rancune, murmura-t-elle.

– Merci ! fit-il dans un sanglot rauque.

Il demeurait là, comme en prière, puis le tremblement de ses membres s'accrut, il tourna sa face convulsive vers le couchant et se mit à rôder le long de la muraille :

– La mort ! haleta-t-il… La mort !

Meyral le retint au moment où il allait crouler et l'assit dans un fauteuil. Il claquait des dents ; son regard se vitrait ; ses mains tâtonnaient faiblement. Il agita deux ou trois fois la tête d'une manière lugubre et, après un râle, disparut dans la nuit éternelle.

Alors Sabine, avec un grand cri, se jeta sur sa dépouille et lui donna un baiser. Tous se tenaient autour de la statue pâle. La mort profonde dissolvait les rancunes… Là-bas, au fond des ramures, s'évanouissait le soleil immense que, peut-être, aucune prunelle ne verrait jamais plus.

Meyral disait :

Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot tout chargé d'adieux !

Humblement, il contemplait Sabine. Dans le fauve crépuscule, il remontait à l'amont de sa jeunesse, lorsque tous ses rêves planaient autour de la vierge, telle une bande de ramiers farouches… Sabine lumineuse, Sabine odoriférante… grande chevelure magique des Édens !… La voici libérée ; les espoirs sans bornes pourraient croître autour d'elle – et c'est la fin du monde !

Le soleil avait abandonné la vitre, un crépuscule de cendre sanglante errait dans la nuée, la nuit venait, épaisse et meurtrière. En quelques minutes, la température baissa de plusieurs degrés ; Langre dit :

– Il va faire très froid – et très noir. La lune ne se lèvera qu'après minuit. Couvrons-nous !

Catherine demanda :

– Faut-il coucher les enfants ?

– Pas dans leur chambre, répondit le vieillard. Nous ne nous séparerons pas. Allons prendre des manteaux, des couvertures et des matelas avant que les ténèbres n'arrivent.

Une literie sommaire fut étendue dans le laboratoire. Tous avaient revêtu des habits chauds. Ils firent un repas sommaire, tandis que les dernières lueurs trépassaient dans l'étendue ; quelques astres rouges parurent aux déserts du ciel, Vesper, Altaïr, Wega, la Brillante du Cygne, Aldébaran, Jupiter, Capella : les petites étoiles devaient rester invisibles…

La crise de torpeur commençait. Une somnolence évaporait la tristesse. Dans un dernier sursaut, Langre, Meyral et Sabine prirent des mesures contre le froid croissant.

– C'est l'hiver !… l'hiver éternel ! ricanait sourdement le vieil homme.

Les formes s'effaçaient ; elles devenaient pareilles à des blocs d'obscurité :

– Ah ! ah ! reprit la voix rauque de Gérard, nous ne verrons pas même disparaître les rayons verts.

Dans le demi-sommeil qui l'engourdissait, Catherine avait les gestes raides des somnambules. Elle tenait une boite d'allumettes, elle cherchait d'instinct à faire de la lumière ; elle parlait comme dans les rêves :

– Est-ce qu'il n'y aura plus jamais de feu ?

Ils ne se voyaient plus ; ils étaient noyés dans la nuit ; la lueur exténuée des étoiles rouges ne faisait pas même reluire les vitres, les loupes, les miroirs et les prismes.

Quand les enfants furent couchés, Catherine et Césarine, titubantes, allèrent s'étendre à leur tour.

– Ma pauvre petite Sabine ! Mon cher Georges ! balbutia le vieillard.

Il les attira contre lui, il chuchota, déjà saisi par l'engourdissement :

– Voici la dernière nuit des hommes ! Ah ! nous aurions pu… Je vous ai si tendrement aimés !… Plus jamais…

Ils l'écoutaient, glacés. Le froid devenait intolérable.

– Adieu ! sanglota le vieillard. L'Océan des âges…

Ils s'étreignirent dans un élan de douleur et de tendresse. Langre eut encore la force d'aider Sabine à s'étendre auprès des petits, puis il se laissa tomber sur un matelas. Seul, Meyral demeurait debout.

Un rêve l'emplissait, le rêve immense des Hommes, le rêve des siècles et des millénaires. Dans les ténèbres infinies, à la surface d'un astre noir, il revoyait les aurores de son enfance, aussi jeunes que les premières aurores de la bête verticale, lorsqu'elle allumait le feu au bord du fleuve ou sur les collines.

Malgré le manteau dont il s'était couvert, il sentait le froid se glisser dans ses membres :

« Des millions de mes semblables vivent leur dernière heure ! » songea-t-il.

Puis il écouta le souffle saccadé de ses compagnons. Son grelottement augmentait ; une grande faiblesse faisait fléchir ses muscles. L'instinct le conduisit auprès de son matelas. Il s'enveloppa dans les couvertures et tomba comme une masse.

CHAPITRE V

Quand il s'éveilla, une lueur faible et couleur de cuivre filtrait par la fenêtre orientale. Il demeura une minute tout tremblant, plein encore de la pesanteur du rêve. Peu à peu, ses pensées s'éclaircirent et se coordonnèrent. L'horreur du réveil apparut. Le froid était devenu insupportable ; la face de Meyral en était toute transie… Il regarda autour de lui, il aperçut confusément les matelas où étaient couchés ses compagnons. Aucun souffle ne s'entendait dans le grand silence.

– Ils sont morts ! balbutiait Meyral terrorisé.

Il se dressa, la tête vertigineuse, il se dirigea vers le matelas le plus proche et discerna confusément une chevelure pâle. Une angoisse mortelle le tint immobile ; il faillit retourner vers sa couche et attendre le décret de l'invisible… La force qui était en lui, et qui ne voulait pas désespérer avant le dernier soupir, le ranima : il tâta le visage de Langre.

Ce visage était froid. Aucun souffle ne semblait s'exhaler des lèvres.

Georges se traîna successivement auprès des autres couches. Toutes les faces étaient froides comme celle du vieillard, aucune respiration ne soulevait les poitrines.

– Misère ! soupira le jeune homme.

Il se pencha plus longuement sur Sabine ; une sanglot le secoua. Mais sa douleur avait quelque chose de trop vaste et de trop religieux pour se répandre en larmes. Agenouillé dans

l'ombre, prêt à la mort, puisque tous ceux qu'il aimait venaient de disparaître et puisque tous ses frères humains étaient condamnés, plein cependant d'une révolte farouche, il ne pouvait admettre que le long effort des âges sombrât dans ce néant abominable. Pendant quelques minutes, cette révolte le secoua jusqu'aux racines de l'être. Puis, il découvrit une grandeur farouche à la catastrophe. Elle lui parut presque belle. Pourquoi ne symboliserait-elle pas les ressources infinies du monde ? Le sacrifice d'une humanité ne comptait guère plus, dans le cycle inépuisable des énergies, que le sacrifice d'une ruche et d'une fourmilière. Ces millénaires, pendant lesquels se suivirent les générations sorties de la mer primitive, étaient aussi fugitifs dans la vie de la voie lactée qu'une seconde dans la vie d'un homme. Peut-être était-il admirable que la longue tragédie de la Bête et de la Plante aboutît à une destruction dédaigneuse… Qu'avait été la vie terrestre sinon une guerre sans merci, et qu'était l'Homme, sinon celui qui avait massacré, asservi ou avili ses frères inférieurs ? Pourquoi la fin eût-elle été harmonieuse ?

– Non ! non ! se récriait Meyral. Ce n'est pas admirable… C'est hideux !

Ses pensées commençaient à se détendre et à se ralentir. L'engourdissement ressaisissait à la fois ses membres et son intelligence. Il n'était plus qu'une pauvre petite chose grelottante et douloureuse. Il ployait sous les forces énormes comme l'insecte au froid des automnes.

Bientôt les pensées cessèrent de se coordonner ; les images mêmes devinrent rares ; l'instinct domina. Il regagna péniblement sa couchette et s'ensevelit dans ses couvertures.

L'aube était venue, puis le jour, un jour qui ressemblait aux nuits du pôle, quand l'aurore boréale monte à travers la nuée.

Dans le grand laboratoire, rien ne bougeait. Ce fut encore Meyral qui se réveilla. Il demeura d'abord dans les limbes des rêves, les yeux entre-clos et la pensée captivée. Puis, la réalité le saisit à la gorge, l'épouvante grandit comme une horde de fauves. Et se levant à demi, il regarda longuement les formes vagues et immobiles de ses amis :

– Je suis seul !... Tout seul !

L'horreur l'emplissait. Puis il eut une sorte de délire. Aucune idée, aucune impression n'étaient saisissables : elles viraient comme des brins d'herbe dans la rivière. Ce vertige lui donna une manière de force ; il parvint à se dresser, et il n'y eut plus qu'une seule sensation, ardente, intolérable : la faim... Elle le mena hors du laboratoire, le conduisit dans la cuisine, où il mangea goulûment et pêle-mêle, quelques biscuits, du sucre, un peu de chocolat. Ce repas fut efficace, la pensée redevint lucide et un vague optimisme gonfla la poitrine du jeune homme :

– Jusqu'au bout !... Il faut vouloir jusqu'au bout !

Mais la douleur revint dès qu'il se retrouva dans le laboratoire. Il n'osait pas se pencher sur ses compagnons ; il voulait garder une ombre d'espérance – et, pour se donner un délai, il se dirigea vers une des grandes tables.

Le thermomètre marquait sept degrés au-dessous de zéro.

– Vingt-trois degrés au-dessous de la normale ! murmura machinalement le savant.

Ensuite il analysa le spectre solaire. Tout de suite il eut une palpitation : la zone verte était stationnaire ! Ou du moins, ce qui revenait presque au même, elle avait à peine décru :

– Étant donné le rythme du phénomène, soliloquait-il, le vert aurait dû disparaître. Il est probable…

Il s'interrompit, examina encore la zone et reprit, car cela le soulageait de formuler sa pensée :

– Il est vraisemblable que le vert fut entamé plus profondément. Donc, la réaction aurait commencé.

Il répéta d'un ton mystique :

– La réaction aurait commencé !

Et cela lui donna le courage de retourner vers ses amis. Il se pencha d'abord sur le petit Robert. Le visage de l'enfant était toujours froid : on ne percevait aucun souffle. Meyral tâta la poitrine et tenta vainement de surprendre les battements du cœur, les membres se décelaient roides mais leur rigidité semblait incomplète.

Successivement, le jeune homme examina Langre, la petite Marthe, les servantes ; il osa à peine toucher aux joues et au cou de Sabine. Leur état paraissait identique à celui de Robert.

– Ce n'est pas la raideur des morts ! songeait Georges.

D'ailleurs, leur température, prise sous l'aisselle, chez Langre et chez le petit garçon, approchait de vingt degrés. Meyral s'assura que cette température ne baissait point.

– Ils vivent !… Certes, une vie précaire… une vie infime… Mais ils vivent ! Ah ! si la réaction continuait…

Son émotion, d'abord ardente, décroissait. Il crut que la période d'engourdissement allait le ressaisir : s'il se rendormait, ils seraient seuls devant les forces funestes !

L'ESPOIR ENVAHIT L'ÂME DE MEYRAL

Après un quart d'heure d'attente, il constata que son état actuel différait des états de la veille. Sa sensibilité était amortie, ses mouvements un peu tardifs, mais il ne ressentait ni torpeur ni stupeur. Au contraire, il était très lucide, et tout en continuant d'observer ses amis, il se remettait à mesurer les zones du spectre. Bientôt, il eut la certitude que les rayons verts ne décroissaient pas. Il prit des précautions extraordinaires pour la prochaine expérience, qu'il remit à plus tard, afin de réduire « l'aléa de l'équation personnelle », et il fit quelques constatations au polariscope.

À dix heures, le thermomètre marquait neuf degrés au-dessous de zéro ; de ce côté, la situation s'aggravait, et toutefois aucun changement ne se marquait dans l'état des malades. Car Meyral n'en doutait plus : ni Langre, ni Sabine, ni les servantes, ni les enfants n'étaient morts ; leur état semblait intermédiaire entre l'état des êtres saisis par le sommeil hibernant et la léthargie pathologique. Mais le péril était profond. Ils ne pourraient vraisemblablement résister au froid, quoique le jeune homme eût accumulé sur eux de nouvelles couvertures et eût bien enveloppé leurs têtes.

À dix heures et demie, Meyral se décida à reprendre la vérification du spectre solaire… Il poussa un grand cri ; malgré son apathie, il avait le visage convulsé par une espérance accablante : la zone verte s'était accrue – la réaction commençait !

– Ah ! balbutiait-t-il, les yeux pleins de larmes, tout de même !… Ce drame hideux n'ira pas jusqu'au bout !

Dans cette première minute, il s'oubliait, sa frêle structure disparaissait dans l'océan des créatures : il ne songeait qu'au salut de la Vie. Puis son apathie reparut. Il eut à peine un tressaillement, tandis qu'il se demandait :

– N'est-ce pas un simple sursaut du phénomène ?

À midi, il lui fut impossible de repousser la certitude : la zone verte continuait à s'élargir ! Par malheur, le thermomètre tombait à dix degrés au-dessous de zéro. Malgré le manteau et les couvertures, Georges ressentait amèrement le froid.

Une fringale analogue à celle du matin l'ayant ressaisi, il re-dévora du chocolat, des biscuits, du sucre. Ce repas lui fit du bien, mais lui donna sommeil. Enseveli dans un fauteuil, les pieds sous un édredon, la tête bien couverte, il sombra dans l'inconscience.

Au réveil, il se sentit très surexcité et s'assura fiévreusement de l'état de ses compagnons : le mal demeurait stationnaire. Ensuite, il s'élança vers les appareils…

Le vert avait reconquis ses limites, les rayons bleus s'esquissaient !

Alors, les doutes de Meyral se dispersèrent. Son âme s'épanouit comme une primevère à l'avrillée. Ce fut la grande espérance, l'espérance de résurrection, vaste comme l'aube d'un univers. Toute la poésie des genèses gonflait le cœur du jeune savant ; il récitait avec ferveur :

Et plus tard un ange, entrouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

C’était une fête de l’infini, un printemps d’astre, une béatitude où transsudaient des lueurs de Voie lactée. Et dans cette grande minute, il ne doutait pas du salut de ses compagnons d’arche.

Quand l’exaltation fut passée, il comprit que les circonstances demeuraient obscures et redoutables. Le froid sévissait toujours ; la léthargie, si elle n’avait pas empiré, ne manifestait aucun symptôme d’amélioration ; en vérité, ces êtres immobiles, dont le souffle était insaisissable à l’ouïe, dont le visage pâle demeurait étrangement roide, ressemblaient plus à des morts qu’à des vivants.

– Si je pouvais faire du feu ? songeait Meyral.

À tout hasard, il le tenta. Les allumettes ne « prirent pas » ; aucune combinaison chimique ne put être amorcée ; les appareils électriques demeurèrent inertes. Cependant, avec une extrême lenteur, la lumière continuait à remonter vers les ondes supérieures : la bande bleue devenait toujours plus nette. Vers trois heures, il y eut un second phénomène « de retour » ; l’aiguille aimantée, jusqu’alors insensible, tendit à se fixer vers le Nord-Ouest, à quinze degrés en deçà de sa position habituelle. Ce fait, menu en apparence, réjouit considérablement Georges : le magnétisme terrestre était une des « constantes » dont la disparition l’avait le plus impressionné.

– L’électricité va se déceler à son tour.

Elle ne reparut qu’une heure après, à l’appareil de Holz ; mais, quelque vigueur que déployât le jeune homme pour faire tourner la machine, il ne put obtenir d’étincelle.

Un retour de tristesse l’accabla. Ce n’était plus la tristesse de naguère, la tristesse du drame planétaire, c’était une détresse

purement humaine. Il continuait à tenir pour assuré que ses compagnons vivaient, mais il semblait plus improbable de minute en minute qu'il pût les ranimer. Et comme le désespoir prend une forme adéquate aux circonstances, ce qui le désolait maintenant, c'était de se dire que la vie allait partout renaître, la divine lumière reprendre l'œuvre créatrice, et que son vieux maître ni Sabine n'assisteraient à la résurrection…

La chaleur seule les sauverait, croyait-il, mais la nuit se passerait sans doute avant qu'il obtînt du feu. À plusieurs reprises, il essaya, par des changements de position ou par des massages, d'obtenir quelque effet sur les enfants, dont la vitalité lui inspirait plus de confiance que celle des adultes.

L'heure avançait vite, malgré tant d'inquiétudes. Le soleil descendait déjà sur les masses feuillues du Luxembourg et son orbe grandissait de minute en minute. Avant une demi-heure il disparaîtrait, et moins d'une heure plus tard, ce serait la nuit complète : la lune ne se lèverait que vers deux heures du matin.

Meyral, entraîné à la fois par son émotion et par sa curiosité scientifique – que naguère l'approche même de la mort n'avait pu éteindre – multipliait les expériences. Toutes concordaient, – au sens évolutif : l'aiguille magnétique se rapprochait davantage de sa position normale ; la machine de Holtz, sans encore donner d'étincelles, décelait des tensions plus fortes ; la région bleue du spectre, malgré l'approche du déclin, ne cessait de s'accroître.

– Du feu ! Du feu ! gémissait Meyral. Le froid va s'aggraver pendant la nuit. Leur faiblesse est excessive… leurs réactions insignifiantes. Ah ! du feu !

Le crépuscule vint, moins sombre que la veille ; des feux écarlates errèrent sur les cimes du Luxembourg… et subitement la machine de Holtz donna des étincelles. C'étaient des étincel-

les courtes et cuivreuses, mais elles remplissaient d'espoir le cœur du physicien. Il les contemplait avec ivresse, il écoutait leur crépitement léger qui rappelait certains vols d'insectes. Et une idée lui venant, il relia la tête de la petite Marthe au pôle positif et l'un de ses pieds au pôle négatif. Ensuite, il fit tourner la machine avec prudence, en surveillant la tension. Rien. Le corps demeurait inerte ; Georges accéléra le mouvement. Bientôt, une palpitation se décela, qui agitait les lèvres et soulevait la poitrine : Marthe respirait !

Pendant quelque temps, Georges maintint la rotation ; le résultat demeura stationnaire. N'importe ! l'expérience démontrait « positivement » la persistance de la vie chez la fillette.

Encore le soir. L'ombre froide s'épaissit dans la longue salle ; pourtant, ce n'est pas l'ombre épouvantable de la veille : les grandes constellations sont presque complètes : on voit les sept étoiles de la Grande Ourse. Au reste, le thermomètre marque trois degrés de plus que la nuit précédente. Une immense lassitude accable Meyral, mais cette lassitude aussi est normale. Il ne résiste pas au sommeil : à quoi bon ! Sans lumière, n'est-il pas réduit à l'impuissance ? Il y a bien la petite lueur du Holtz, mais pour l'obtenir il faut s'atteler à la machine. Mieux vaut dormir. Pendant son repos, les forces normales continueront à reprendre l'empire…

CHAPITRE VI

Quand Meyral s'éveilla, le grand jour pénétrait dans le laboratoire. Tout de suite, malgré un reste de fatigue, le jeune homme ressentit un grand bien-être. La lumière qui inondait la salle était presque semblable à la lumière des beaux matins de printemps. Sans doute, demeurait-elle confusément crépusculaire, mais combien différente de la sinistre lumière des jours précédents.

Dès qu'il fut debout, Georges se jeta vers les appareils. Il poussa un cri comme il en poussait aux jours de l'adolescence quand la matinée s'annonçait joyeuse : la plus grande partie de la zone bleue avait reparu.

– La réaction est plus rapide que l'action ! fit-il en se frottant les paumes. Avant midi nous atteindrons l'indigo.

Ce premier mouvement, qui d'ailleurs dura à peine une minute, fut si impétueux, qu'il en oubliait le péril de ses amis ; la vue des corps étendus ne lui suggérait que des idées de sommeil… Puis, son cœur se serra. Ressaisi par la crainte, il se dirigea vers Langre. Le vieillard gardait la position qu'il avait la veille, mais coup sur coup, Georges constata des changements capitaux ; le souffle était revenu, le cœur battait faiblement et le pouls même, lent à la vérité, devenait sensible. Il en fut de même pour les enfants, Sabine, les servantes. Néanmoins, le sommeil demeurait profond.

– Sauvés !… ils sont sauvés ! s'affirma Meyral avec un tressaillement de bonheur.

Dans ces minutes délicieuses, le doute parut impossible. Georges jeta un long regard sur le Luxembourg saturé de lumière et goûta le jeune matin avec une âme d'enfant. Il convint avec soi-même qu'il attendrait deux heures encore avant de les réveiller, plein du sentiment que, dans cette circonstance, il fallait laisser agir la nature.

Comme la veille, un terrible appétit lui creusait l'estomac ; il dévora des biscuits, du pain dur et du chocolat avec sensualité. La saveur des mets semblait renouvelée, plus fine ensemble et plus intense.

– C'est le meilleur repas de ma vie ! murmurait-il dans une griserie légère. Ce vieux pain est incomparable et l'arôme du chocolat plus doux que le parfum des aubépines, des lilas et des prairies qu'on fauche.

Il travailla d'enthousiasme, variant et subtilisant les expériences, accumulant les notes. Quand onze heures sonnèrent à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, il sursauta : Fallait-il intervenir ou attendre encore ? Incontestablement, l'état des dormeurs continuait à s'améliorer. Le pouls de Sabine et celui des enfants était presque normal ; celui de Langre s'accélérait, de même que celui des servantes. Tous respiraient pleinement.

Par ailleurs, la température montait ; depuis une heure, elle avait franchi le zéro ; elle approchait de quatre degrés. La machine de Holtz donnait des étincelles de huit centimètres. Les rayons bleus avaient reparu dans leur intégrité : la zone indigo était amorcée…

– Du feu ? grommela Meyral.

Il frotta une allumette et devint pâle ; le feu était là, le feu sacré, le feu sauveur !… Quel saisissement de le voir ramper au milieu du chétif morceau de bois. Meyral en oubliait sa science,

il redevenait la créature naïve qui voit dans la flamme une divinité. Il alla prendre dans la cuisine un fagot de bûchettes et du charbon. Quelques minutes plus tard, le feu ronflait.

Puis la chaleur commença de répandre ses ondes. Avant midi, le thermomètre marquait seize degrés… Réflexion faite, Georges avait jugé qu'aucune intervention ne vaudrait pour ses amis la montée graduelle de la température. Il attendit, allant de l'un à l'autre, scrutant les visages ou tâtant les poignets. Peu à peu, le visage pâle des enfants et de Sabine se colorait.

Ce fut la petite Marthe qui fit le premier mouvement : son bras droit tentait de rejeter les couvertures, devenues trop lourdes… Puis, elle eut un soupir et, après quelques battements, ses paupières s'entr'ouvrirent :

– Marthe ! cria gaiement Meyral.

– J'ai chaud ! répondit l'enfant.

Ses yeux bleus regardaient Georges, vaguement d'abord :

– Maman ! appela-t-elle.

Sabine eut un tressaillement. Un vague sourire passa sur son visage argenté :

– Sabine ! dit le jeune homme.

Les grands yeux s'ouvrirent comme des fleurs merveilleuses ; Sabine, à demi plongée dans le songe, continuait à sourire.

C'était l'épisode ravissant de la résurrection ; l'immense douceur des races rajeunies remplissait la poitrine de Georges.

– J’ai dormi ? demandait Sabine en considérant avec surprise le mobilier cabalistique du laboratoire.

– Vous avez tous dormi ! répondit Meyral.

Soudain, elle eut un tressaut, l’épouvante fit trembler son visage ; elle se souvenait :

– Nous allons mourir !

– Nous allons vivre !

Elle dressa la tête, elle vit la petite Marthe qui tournait vers elle sa face joyeuse et innocente.

– Sommes-nous donc sauvés ?

– Nous sommes ressuscités ! La lumière créatrice a triomphé des ténèbres éternelles… Regardez le soleil, Sabine. Dans peu d’heures, il sera redevenu le grand soleil de notre enfance.

Sabine se tourna vers la fenêtre, elle vit l’étendue rassasiée de clarté, le ciel qui commençait à reprendre la teinte dont les générations nuancèrent leurs plus beaux rêves :

– La vie ! soupira-t-elle, tandis que des larmes d’extase luisaient à ses cils.

Puis, elle devint rouge ; elle n’osait plus regarder Meyral. Il se détourna et Sabine, se souvenant qu’elle n’était pas dévêtue, souleva les couvertures et apparut dans le costume sombre qu’elle avait mis l’avant-veille, en signe de deuil.

Quand elle fut debout, quelque inquiétude rentra dans son âme… Sabine appela Langre et son petit garçon. La tête blonde et la tête blanche tressaillirent.

– Laissez-les se réveiller d'eux-mêmes… cela vaudra mieux ! conseilla Meyral.

Elle acquiesça, elle emporta Marthe jusqu'à l'une des fenêtres.

Le Luxembourg fut le jardin de sa jeunesse ; tout palpitait comme au temps où le passé et l'avenir se confondaient dans un même songe… Lorsqu'elle se retourna, elle vit Georges qui la considérait avec humilité. Et ils furent pareils à l'Homme et à la Femme, au pays des Sept Fleuves, pendant qu'Agni dévorait la chair sèche des arbres et que les troupeaux clairs paissaient sur les collines…

– Où suis-je ? demanda une voix grave.

Gérard venait de s'éveiller. Une stupeur embrumait sa cervelle. Sa vieille âme avait peine à jaillir du néant ; hagarde, elle cherchait à se coordonner.

– Le laboratoire ?… Sabine… Georges…

Il poussa une longue plainte ; les idées commençaient à prendre forme :

– Est-ce le dernier jour ?

– C'est la vie nouvelle ! répondit Meyral.

D'un geste violent, Langre rejeta ses couvertures ; son humeur combative et fougueuse émergea de la brune :

– Quelle vie nouvelle ? demanda-t-il. La lumière…

– La lumière est victorieuse !

Les prunelles de Gérard brasillèrent sous les sourcils broussailleux.

– Ne me donne pas de faux espoir, mon Georges, s'exclama-t-il. Les rayons verts ont-ils reparu ?

– Les rayons verts, les rayons bleus et même la plupart des rayons indigo…

– Le soleil ! fit la voix claire de Sabine.

Successivement les servantes et le petit Robert s'étaient réveillés. Langre contemplait avec ravissement la clarté qui ruisselait par les vitres ; il bégaya :

– Depuis quand remonte-t-*elle* ?

– Depuis trente-six heures.

– Alors nous sommes endormis depuis…

– Depuis près de deux jours.

– Et toi ! murmura le vieux physicien avec une sourde colère, tu as donc assisté à sa résurrection. Tu as vu renaître le monde ! Pourquoi ne m'avoir pas éveillé ?

– C'était impossible.

Langre demeura pensif et mélancolique. Il éprouvait une déception amère ; il était jaloux. Puis, l'allégresse domina. Ses vieilles veines charrièrent l'espérance : sur la terre renouvelée, il allait vivre des jours glorieux et connaître enfin la justice.

– Debout ! cria-t-il. Il ne faut pas perdre une seule de ces minutes magnifiques…

Et se jetant sur les appareils comme un loup sur sa proie, il se livra à des recherches hâtives ; il parcourut avidement les notes de Meyral :

– Ah ! soupirait-il par intervalles… c'est trop grand… c'est trop beau.

Cependant, Catherine préparait du chocolat. Selon le désir de Langre, on prit ce premier déjeuner dans le laboratoire. Quand parut le liquide fumant, il y eut une minute d'enthousiasme. Le vieux savant lui-même s'arrêta dans son labeur pour participer à la communion, et l'humble repas fut une fête incomparable…

– Hé là ! criait Langre en riant, il faut ménager les provisions !

– Nous manquerons peut-être de viande, riposta Georges, mais ni de farine, ni de sucre, de café ou de chocolat… La pauvre humanité doit être décimée… et ses réserves sont intactes.

Une ombre passa sur les béatitudes. Sabine songeait à la dépouille de Vérannes, étendue dans une chambre voisine.

– Des centaines de millions de nos semblables ont dû succomber ! fit le vieillard d'une voix nerveuse.

Depuis quelque temps, une rumeur croissait dans les rues. On entendait ce bruit de ressac que font les clameurs d'une multitude… Soudain, une coupetée de cloches… Hésitante d'abord, elle s'enfla, elle se multiplia : Saint-Jacques-du-Haut-Pas sonnait à grandes volées les pâques du genre humain.

CHAPITRE VII

Le lendemain, les rayons violets étaient reconquis et l'humanité recommençait son périple. Le feu reparut dans les foyers, dans les hauts-fourneaux, dans la brousse, sur la savane. Les bateaux électriques reprirent leur course sur la mer retentissante, les voitures encombrèrent les villes, les aéroplanes sillèrent dans l'étendue, le téléphone et le télégraphe, les ondes hertziennes rassurèrent les multitudes.

On commença d'évaluer l'étendue du désastre. Un tiers des hommes, un quart des animaux domestiques, dans les dernières forêts vierges, quelques myriades de bêtes carnassières et plantivores, avaient succombé.

Parmi les races blanches, l'Allemagne, les États-Unis, la Grande-Bretagne avaient subi les plus rudes pertes. La population germanique, de soixante-quinze millions d'âmes, était descendue à quarante-six ; il n'y avait plus que soixante-cinq millions d'hommes aux États-Unis ; trente-neuf en Angleterre. Moins éprouvée, l'Italie voyait sa population réduite à trente millions d'âmes, la Russie à quatre-vingt-dix millions, l'Espagne à quinze et la France à trente-quatre. Mais à Paris et le long du littoral méditerranéen, l'hécatombe se décelait exceptionnelle : sur quatre millions d'habitants, Paris en perdait quinze cent mille ; Marseille était diminuée de moitié Nice des deux tiers…

Pendant quelques jours, ces Pertes parurent irréparables. Mais quand les survivants commencèrent à se rassurer sur leur propre sort, elles causèrent plus de bien-être que de chagrins. Les mères seules, beaucoup de pères, telles créatures fidèles, subissaient des regrets profonds. Les autres connaissaient

l’indifférence ou la joie sournoise qui suit la mort du prochain ; d’innombrables héritages firent du désastre une vaste fête pour des millions de légataires. Les villes ayant plus souffert que les campagnes, la question sociale se trouva temporairement résolue : il y eut du travail pour tous, et grassement rétribué ; il y eut des biens disponibles en abondance : le fisc s’enrichit au point qu’on put réduire les impôts, entreprendre d’énormes travaux publics et secourir grassement les miséreux.

La cause du cataclysme demeurait mystérieuse, encore que les conjectures pullulassent. La plupart des savants se ralliaient à l’hypothèse d’un immense flux d’énergie, venu des abîmes interstellaires, qui avait balayé notre planète, et peut-être aussi Mars, Vénus, Mercure, le Soleil même. La nature de cette énergie échappant à toute conception, l’hypothèse n’expliquait rien. Personne ne pouvait imaginer pourquoi son effet avait été de réduire ou d’annihiler la plupart des énergies connues. Aussi quelques penseurs proposaient-ils l’hypothèse contraire. Ce n’était pas selon eux, un flux énergétique qui avait passé, mais un torrent d’éther particulièrement avide d’énergie et qui, par suite, avait absorbé la lumière, le calorique, l’électricité, à doses massives. En somme, d’après les uns, il s’agissait de forces antagonistes, d’après les autres, d’une capture de force.

La théorie de ces derniers était contredite par la rapide reconstitution des énergies terrestres : une température estivale succédait au froid des jours néfastes, le magnétisme semblait accru, les actions chimiques se manifestaient avec un surcroît de vivacité qui, dans maints cas, causèrent des accidents et qui exigeaient, dans les usines et les laboratoires, un surcroît de précautions : tout se passait comme s’il y avait une épargne de force vive.

UN MIRACULEUX RENOUVEAU ENCHANTE LES ÂMES

L'immense majorité des survivants dédaignait ces discussions savantes. Un merveilleux renouveau grisait les âmes. Les joies les plus simples prirent une intensité miraculeuse ; la douceur de l'existence supprimait presque les haines, les jalousies et les froissements qui assombrissent les jours de l'homme.

Ce bonheur, Langre, Sabine et Meyral le goûtaient dans sa plénitude. Ils s'étaient réfugiés à la campagne, dans un site frissonnant d'eaux, d'arbres et d'herbages.

La maison s'élevait, trapue et rébarbative, enveloppée de jardins. Un colonel de spahis en retraite l'avait fait construire, d'après ses propres plans, à son retour d'Afrique.

Elle avait des airs de forteresse, mais, à l'usage, elle se décelait spacieuse et confortable. Trois jardins produisaient une variété surprenante de fruits et de légumes, en même temps que des arbres de haute stature, des fleurs en surabondance et des herbes vives. Elle appartenait à la fille du colonel, créature abrutie qui, l'ayant prise en grippe, ne pouvait se décider à la vendre et la louait pour un morceau de pain.

Le colonel avait bourré les bibliothèques de livres achetés dans les châteaux avoisinants et de meubles hétérogènes. La lumière pénétrait par une multitude de fenêtres, et l'on discernait, au-dessus des clôtures, un pays de vieille France, aux ondulations élégantes, où les emblavures et les pâturages alternaient avec des futaies. Des collines charmantes enveloppaient les sites et s'échancraient à l'Occident, riche en fêtes crépusculaires.

Parmi les hêtres et les tilleuls, deux fontaines formaient un rû qui mêlait aux jardins sa voix et sa jeunesse.

C’est là qu’ils se reposèrent dans le renouveau du monde. Gérard y avait fait trimballer des instruments de physique et de chimie, encore que, pour l’heure, Meyral et lui compulsassent plutôt leurs notes et y cherchassent désespérément quelque explication du fléau qui avait ravagé la terre.

Ces travaux ne les accablaient point. Ils puisaient l’allégresse à la même source où la puisaient Sabine, les enfants, les domestiques, tous les hommes du village et même les animaux. Car les vivants semblaient recevoir quelque chose de ce surcroît d’énergie qu’on constatait dans les phénomènes : les malades mêmes goûtaient on ne sait quel miel de bonheur qui adoucissait leurs souffrances et enchantait leurs répits.

Souvent, la famille s’embarquait sur l’Yonne, dans un canot pesant que menait un villageois taciturne. À tous les détours du rivage, la beauté déployait ses prestiges. Une île plantée de joncs, de saules et de peupliers, évoquait les Robinsons. Des havres abritaient une armée de glaives verts ; parmi de longues plantes fluviatiles, les poissons menaient leur vie agile et froide ; l’herbe croissait monstrueusement ; de longues bandes de corbeaux, nourris par le désastre, passaient avec des clameurs de guerre.

Alors, Meyral cessa de lutter contre sa tendresse. Il la laissait croître, remplir ses jours comme un fleuve inépuisable et former la substance de ses rêves. Qu’importait l’avenir ! S’il le fallait, Georges acquitterait en peines les jours de son enchantement ! Du moins aurait-il passé par la porte d’ivoire et rôdé au jardin féerique. Pendant longtemps, la claire Sabine, à l’abri du peuple ennemi des mâles, n’écouterait aucune voix.

Elle était à l’heure de son plus grand charme. La soie brillante de sa chevelure semblait s’être accrue encore ; son cou, naguère frêle, avait l’éclat, la rondeur et le rythme. La forme de

ses joues était parfaite ; il s'échappait de ses yeux frais une lueur de renouveau qui faisait s'élever devant Meyral toutes les créatures passionnantes de la fable.

Quand la famille débarquait sur la rive, tandis que la servante tragique disposait le goûter, il semblait à Georges qu'ils formaient un groupe étrangement uni, et par le souvenir des épreuves subies en commun, et par quelque lien indéfinissable, qui se resserrait chaque jour. Un grand chien, que Langre avait acquis à Sens, participait à l'intimité ; il souffrait étrangement lorsqu'on prétendait le laisser seul à la maison ; son absence était une petite peine pour les adultes comme pour les enfants. Même le vieux jardinier qui logeait dans une annexe, au fond du potager, et son petit-fils, garçonnet aux cheveux d'argent à peine teintés d'un reflet paille, montraient un plaisir extrême à se rapprocher de la famille. L'on eût dit que la chèvre et l'âne éprouvaient une inclination analogue.

Trois semaines coulèrent. On avait dépassé le solstice. C'était le temps des larges crépuscules ; certains soirs, assis sur la terrasse, d'où l'on apercevait l'Yonne, pleine des beaux mensonges que lui contaient les nuages, après le départ du soleil – certains soirs, on avait le pressentiment de l'aube au teint de perle, alors que les fées du déclin répandaient encore leurs enchantements. La chaleur était extraordinaire ; elle dépassait de loin celle des années les plus ardentes ; elle n'accablait point. Il y avait dans les veines une fièvre gaie, qui se plaisait aux hautes températures. Hommes et animaux goûtaient une volupté surprenante à marcher sur les prairies chaudes ou le long des chaussées rôties. Chose plus bizarre, ni l'herbe, ni les feuilles, ni les fleurs, n'en souffraient : il est vrai que, chaque jour, l'orage tonnait pendant une longue heure et ruisselait en déluges !

– C'est le temps brûlant du Chien, de l'astre Sirius, que redoutait Virgile, dit un matin Langre, qui se promenait dans les jardins avec Georges et Sabine.

– Le Chien nous est propice ! répliqua Meyral avec un sourire.

– Il l'est étrangement… Nous devrions être harassés tantôt par la chaleur, tantôt par les orages. Au rebours, une allégresse surprenante anime tout ce qui rampe, marche ou vole. Allez ! nous ne sommes pas sortis du mystère…

Le vieillard fronça ses lourds sourcils, de cet air d'impatience qui lui était naturel, mais la joie le tenait malgré lui :

– Je suis captif de l'heure ! grommela-t-il. Jamais, même lorsque la tumultueuse jeunesse brûlait mes veines, je n'ai connu ce bonheur !… Nous le paierons ! fit-il avec un retour d'inquiétude.

– Nous avons payé, rétorqua Georges.

Puis :

– Remarquez-vous ce besoin d'être ensemble que ressentent les gens du village, et que nous partageons… Regardez !

Les enfants et Césarine les avaient rejoints ; Catherine était sortie de la maison et se rapprochait du groupe ; le chien sautelait autour d'eux ; la chèvre accourait avec un bêlement, et l'âne, dans son étable, poussait un cri d'appel ; de toutes parts picoraient les poules, voletaient les passereaux, les ramiers, les pigeons ; le crapaud montrait ses yeux topaze, trois grenouilles bondissaient au bord du rû…

– Est-ce que je me trompe ? demanda le jeune homme.

– Oh ! non, s'écria Sabine.

– Remarquez que, d'instinct, nous nous sommes rapprochés de la maison, c'est-à-dire du centre favorable. Ce qui m'étonne le plus, c'est, en somme, qu'il ne s'agit pas d'un instinct proprement social. Nous ne désirons pas nous réunir à d'autres groupes. Les groupes du village ne le désirent pas non plus… Hier, quand j'ai voulu aller seul au bord de l'Yonne, j'ai ressenti à mesure que je m'éloignais de vous tous, un véritable sentiment de détresse.

– Nous avons tous été inquiets de votre absence, fit Gérard, comme si vous étiez parti pour un long voyage.

– Il faut délivrer ce pauvre âne ! fit Sabine.

Comme s'il n'attendait que ces mots, le vieux jardinier alla ouvrir la porte de l'écurie : l'âne, jeune bête aux yeux frais et aux membres souples, arriva en bondissant.

– Bizarre, en effet ! dit Gérard, tout pensif. Je crois fermement que l'aventure interstellaire n'est pas terminée.

– Tu ne t'imagines pas qu'un retour soit possible ! fit Sabine révoltée.

– Il y a des millions de chances contre une pour que le flux qui a déferlé sur la planète ne reparaisse point. Mais, il y a un résidu. Jusqu'à ce que ce résidu soit complètement expulsé ou absorbé, nous devons nous attendre à des phénomènes insolites… comme ceux auxquels nous assistons !

– Ce serait délicieux.

– S'ils demeurent analogues, sans doute. Je crains « un changement de signe ! »

– Ne le dites pas ! s'exclama Georges. Goûtons en paix ces heures délicieuses.

Langre ne répondit point. Son inquiétude n'avait guère de force : ses facultés ombrageuses cédaient à l'ivresse universelle.

Dans les jardins et dans les emblaves, la récolte fut extraordinaire. Les fruits atteignirent des dimensions inouïes : on eut des pêches aussi grosses que des oranges de Jérusalem. Les champs de blé ressemblaient à des champs de roseaux. Les feuilles, grasses et vertes comme le pays d'Érin, avaient des aspects de feuilles équatoriales. Tout poussait à foison, les greniers comme les caves allaient déborder ; une magnifique imprévoyance envahissait le cœur des hommes…

LA VIE S'EMPLIT DE GRÂCES NOUVELLES

Un matin, Langre et Meyral firent coup sur coup deux découvertes excitantes. Le vieillard constata que la bande violette du spectre solaire s'était sensiblement élargie, tandis que Meyral remarquait qu'un détecteur d'ondes hertziennes, qu'il avait inventé, montrait une sensibilité inattendue.

– Cela correspond bien à notre hyperesthésie et à l'exagération des croissances végétales ! dit Georges.

– Mais pourquoi ne l'avons-nous pas constaté auparavant ?

Des essais minutieux montrèrent quelques autres anomalies, mais très faibles. Ainsi, la conductibilité électrique des métaux se trouvait amoindrie, mais ce phénomène était masqué, en pratique, parce que les divers appareils, piles, dynamos, machines statiques, avaient un rendement supérieur à la normale.

– Tout cela, remarquait Gérard, nous laisse en pleine ignorance. Parmi les observations que nous avons faites pendant et après le désastre, je n'en vois en somme qu'une qui ait un caractère *spécifique*.

– Évidemment ! acheva Georges. C'est que, seuls, les rayons jaunes, orangés et rouges ont résisté : ils ont reçu un accroissement d'éclat.

– Les rayons infrarouges aussi.

– Du moins les plus voisins du spectre visible ! Car, pour les autres, ils ont subi le sort commun – tout comme les ondes hertziennes.

– Je trouve pourtant quelque chose de bien caractéristique dans le dégagement actuel d'énergie. En effet, le « mal de la lumière » faisait préjuger que les forces ennemies *dévoraient* les forces terrestres et solaires. Le résultat montre clairement que l'antagonisme a formé des énergies potentielles.

– Eh ! justement, cria le vieillard avec dépit. C'est le dégagement de ces formes virtuelles qui devrait nous fournir la clef du mystère. Or, il ne nous donne que des anomalies curieuses, mais banales. Nous n'avons même plus la singulière réfraction qui a marqué le début de l'attaque. C'est exaspérant ! Et c'est ridicule !

– Nous ne pouvons pas monter sur nos propres épaules ! conclut philosophiquement Meyral.

Les jours suivants furent sans doute les plus beaux qu'ait connus l'espèce humaine. La vie, la vie la plus simple, s'emplit de grâces indicibles. Une immense floraison couvrit la terre jus-

qu'aux pôles : partout les plantes revivaient un nouveau printemps. L'air était lourd de baumes, une tendresse inlassable flottait dans les crépuscules, et semblait couler des étoiles, la nature redevenait vierge : chaque prairie évoquait les savanes, un bois devenait une forêt, la folle croissance faisait renaître tous les mystères des genèses.

Il y eut un soir plus beau que tous les autres.

C'était vers le milieu de la canicule. Après le dîner, la famille s'était réunie sur la terrasse. D'incommensurables sites se creusaient dans les profondeurs de l'Occident. Les contrées chancelantes du Nuage simulaient les splendeurs des terres, des eaux, des forêts, des montagnes et jusqu'aux œuvres de l'homme. Il n'y eut pas seulement des lacs et des marécages, des cavernes et des cimes, des fleuves d'améthyste et des golfes de vif-argent, des savanes et des brousses, il y eut aussi des cathédrales, des pyramides, des hauts-fourneaux et une nef colossale, un tabernacle nué de soufre, de perle et d'hyacinthe, un amoncellement de chasubles…

L'âne et la chèvre rôdaient sur la petite pelouse ; le jardinier s'apercevait à l'ombre d'un cytise, vieux profil gothique, aux joues creuses et à la barbe cornue ; son petit-fils rampait vers la fontaine et le chien se levait par intervalles en flairant l'étendue, les yeux ardents comme s'il apercevait des choses invisibles aux hommes ; les passereaux ivres enflaient leurs petites cornemuses et chantaient éperdument.

Georges se tenait auprès de Sabine. Vêtue de blanc, sa chevelure ramassée en buisson, elle condensait les symboles brillants qui donnent au bonheur la figure de la femme. Chaque lueur de la prunelle, chaque frisson de la nuque argentine, la nacre des dents apparue entre les lèvres écarlates, la caresse de la lumière sur les joues fines ajoutaient des nuances vives à la beauté du soir.

En même temps, il sentait ce lien bizarre qui l'unissait à tout le groupe.

– Je n'avais jamais été heureux ! murmura Langre.

– Et qui l'avait été, chuchota Georges, sauf en ces minutes qui passent comme une aile devant une vitre et qui s'évanouissent en ombres ? Qui donc avait connu l'hôte mystérieux que les hommes attendent depuis qu'ils ont de l'imagination ?

De larges papillons crépusculaires passaient sur leurs ailes cotonneuses, deux chauves-souris multipliaient leurs méandres devant les vitraux du couchant et Meyral ne cessait de contempler Sabine. Il semblait qu'il fît en quelque manière partie d'elle ; lorsqu'elle se déplaçait, il y avait dans toutes les fibres du jeune homme un passage de courants rapides et délicieux.

CHAPITRE VIII

Un matin, pendant qu'elle faisait sa toilette, Sabine remarqua des taches sur son bras et sur sa poitrine. C'étaient des taches très pâles, à peine teintées de brun. Quoique leur forme fût assez irrégulière, leurs contours se composaient de lignes courbes. Sabine les considérait avec plus d'étonnement que de crainte, et cherchait à les définir. Elle n'y parvenait point. Tout au plus rappelaient-elles, confusément, des ecchymoses légères.

Tandis qu'elle réfléchissait, la femme de chambre Césarine parut avec Marthe et Robert :

– Regardez donc, Madame, dit-elle. C'est singulier.

Sabine examina les enfants : les mêmes taches se montraient sur les corps frais, mais plus visibles et s'étendant au ventre. Alors, une petite anxiété envahit l'âme de la mère.

– Et vous, Césarine ?

La chambrière déboutonna son corsage. Elle avait la peau plus foncée que celle de Sabine et des enfants, plus dure aussi : il fallut un moment pour y découvrir les taches caractéristiques.

– Les enfants n'ont ressenti aucun malaise ?

– Non, Madame.

– Et vous ?

– Moi non plus.

– Voilà qui est surprenant ! fit la jeune femme.

L'anxiété allait et venait, mais cette grande joie, qui semblait répandue comme un élixir, empêchait Sabine d'être positivement émue :

– Il faut consulter mon père, se dit-elle.

Et, s'enveloppant d'un peignoir, elle alla trouver le vieillard avec Marthe et Robert.

Matinal comme la plupart des vieux hommes, Langre était au laboratoire. En temps ordinaire, il se fût inquiété de voir Sabine paraître à cette heure avec les deux enfants. À peine s'il s'étonna :

– *Hannibal ad portas !* fit-il avec un sourire.

Quand il eut examiné Marthe et Robert, il devint grave :

– Pour le moins insolite ! marmonna-t-il. Et tu dis que toi-même…

Sabine leva la manche flottante de son peignoir. Les taches, rares sur l'avant-bras, se multipliaient à partir du coude. Au toucher, elles ne donnaient aucune impression : la peau demeurait unie et lisse. À la vue, elles se décelaient d'abord uniformes, mais un court examen montrait des stries, des points, des figures confuses.

Langre prit une loupe et les contours révélèrent une certaine régularité : ils formaient des triangles, des quadrangles, des pentagones et des hexagones « sphériques ». Les détails extérieurs se précisèrent. Les points devenaient des ellipses, les stries étaient approximativement parallèles, les figures avaient

de l’analogie avec la forme générale des taches ; on percevait aussi un certain nombre de fines surfaces pâles.

– Je me suis jadis occupé de médecine… et je n’ai rien vu de semblable, déclara Gérard… non, rien !

Pendant quelques minutes encore, il épia la poitrine du petit Robert, chez qui le phénomène se manifestait plus intense.

– Et moi ?

Ayant retroussé sa manche de chemise – le temps était trop chaud pour travailler en veston – il ne vit rien. Sabine, toutefois, crut remarquer des taches : la loupe les dessina avec précision. Elles comportaient, plus indécises, les particularités déjà observées. D’évidence, l’imprécision de l’ensemble et les détails devaient tenir à la couleur brune et à la texture cornée de la peau.

– Je l’avais bien dit, fit Langre d’une voix assombrie. Le drame planétaire continue.

Pour la première fois depuis maintes semaines, il sentit renaître cette humeur pessimiste qui doublait l’amertume des vicissitudes. Le cœur lui pesa comme un boulet :

– Cependant, s’exclama-t-il, nous n’avons, que je sache, ressenti aucun malaise.

– Aucun ! répliqua Sabine. Jamais les enfants ne se sont mieux portés.

Meyral entra dans le laboratoire.

– Vous parlez des taches ? demanda-t-il. Je les avais notées hier soir, au moment de me coucher, sans y attacher grande im-

portance : il n'y en avait alors que six ou sept. Elles se sont multipliées pendant la nuit.

– Et vous n'êtes pas soucieux ?

Georges leva les bras d'un air perplexe :

– Il ne semble pas, dit-il. J'ai essayé de l'être – je n'ai découvert au fond de moi que de la curiosité. Et de vous savoir tous pleins de vigueur… vraiment ! je ne vois aucun motif d'inquiétude.

Peut-être bluffait-il, à cause des autres, mais à peine. Ses paroles firent évanouir l'anxiété que l'attitude de Langre avait éveillée chez Sabine.

– Je ne demande pas mieux, acquiesça le vieux homme. Et même, si j'étais sûr que cela dût rester inoffensif, je m'en réjouirais. Qui sait si nous n'apprendrons pas enfin quelque chose !

Il souriait. La manie scientifique effaçait la crainte de l'inconnu :

– Pour plus de sûreté, faisons venir le médecin, conclut-il.

Ce médecin se présentait quelques instants plus tard. Quinquagénaire au masque bourru, au poil dur, les sourcils en brosse à dents, hérissés au-dessus des yeux sardoniques, il souriait d'un seul côté de la bouche :

– Je viens de voir la même particularité chez les Ferrand, dit-il après avoir regardé les bras et la poitrine de Robert.

Il parlait pesamment et avec indifférence :

– Et qu'est-ce ? demanda Langre avec impatience.

– Je l'ignore, Monsieur. Je n'ai jamais rien vu qui y ressemble. Si ce n'est pas une maladie nouvelle, c'est une maladie inconnue en France et je crois dans toute l'Europe. Est-ce d'ailleurs une maladie ? Rien ne le prouve. Ce petit garçon est tout ce qu'on peut imaginer de plus normal. De même, les jeunes Ferrand.

Ce disant, il auscultait la fillette :

– Cette enfant aussi. Alors, je ne sais pas. Je patauge. Ma compétence vaut celle de mon chien, moins peut-être.

Dans le silence qui suivit, on entendit l'heure vibrer à la tour de Saint-Magloire.

– Évidemment, ce n'est pas « ordinaire », ronchonna enfin le médecin. Mais depuis deux mois, qu'est-ce qui est ordinaire ? Moi, j'avoue que je n'ai plus dans la cervelle la moindre petite place pour l'étonnement. Désormais, je trouve tout naturel !

Il bâilla.

– Excusez ! dit-il. Je m'ennuie. Je m'ennuie chaque fois que je sors de chez moi. Si la course est un peu longue, cela devient un supplice. Le bonheur est dans ma bicoque de célibataire, avec ma vieille servante, mon vieux domestique, mon vieux cheval, mon chien, mon chat et mes bêtes. Tous les habitants du village sont logés à la même enseigne…

– Les pigeons ne s'éloignent plus guère du pigeonnier, remarqua Gérard. Même certains oiseaux sauvages se tiennent de plus en plus près de la maison.

– Essayez de vous éloigner ! fit le médecin. Vous m'en direz des nouvelles !

Il prit congé et on le vit qui se dépêchait de rejoindre sa voiture.

DES ÊTRES QUI SE DÉPERSONNALISENT

– Eh bien ? demanda Langre, l'œil fixé sur ses petits-enfants.

– Attendons ! répliqua Meyral, presque avec insouciance. Le mystère nous domine tellement, qu'il n'y a qu'à répéter les antiques paroles : *Pater in manus*… L'heure est charmante et l'espérance nous dorlote !

Ils prirent le premier déjeuner sur la terrasse, dans une intimité lumineuse.

– Je vais jusqu'à l'Yonne, dit alors Georges, qui avait son idée.

Depuis trois semaines, il n'avait plus fait seul une promenade de quelque étendue.

Au sortir des jardins, il sentit ce besoin de retourner à la maison qu'il connaissait par expérience. Il n'y céda point : il descendit la rue qui menait vers la rivière. À mesure, un malaise s'emparait de tout son être.

C'était comme si des fils élastiques le tiraient en arrière. Plus il avançait, plus cette traction devenait forte. En même temps, il avait la sensation de la présence et des actes de ceux qu'il venait de quitter. Il assistait, avec quelque imprécision, aux déplacements de Langre, de Sabine, des enfants, des domesti-

ques, même des animaux. Arrivé près de l'Yonne, il s'arrêta, pour mieux analyser l'état de ses nerfs.

L'arrêt rendait la traction moins pénible : elle s'exerçait sur toute la peau, sur les muscles, et aussi dans le crâne et la poitrine. Seulement, tandis que la partie du corps tournée vers la demeure subissait une sorte de refroidissement, la partie tournée vers la rivière se contractait avec un sentiment de chaleur.

Georges chercha à définir les mouvements de ses amis. Chacun de ces mouvements donnait lieu soit à une traction, soit à une détente. Pour délicates qu'elles fussent, ces perceptions semblaient grossières, à côté d'autres qui n'avaient aucun rapport avec les données habituelles des sens et qui, pourtant, n'étaient pas purement psychiques… Il devinait que Langre reprenait des expériences ; il savait que les enfants jouaient devant le grand perron, avec le chien Chivat, et que le jardinier cueillait des fruits. La façon dont il savait tout cela n'était ni tactile, ni auditive, ni visuelle… Il le savait, voilà tout. Et si, par exemple, il s'émouvait à l'idée que Césarine peignait la grande chevelure de Sabine, c'est parce que l'image visuelle se superposait à la sensation inconnue, à peu près comme elle se fût superposée à une lecture ou à une rêverie.

– En somme, conclut-il, une part de leur vie est liée directement à la mienne. Toutefois, *je ne lis pas dans leur pensée…*

Il inscrivit quelques notes sur son carnet et reprit sa route. Ce fut pénible, puis douloureux. De minute en minute, la difficulté s'aggravait. Quand Meyral, ayant dépassé l'îlot, fut en vue de l'aqueduc, la marche devint épuisante : c'était comme s'il avait traîné un chariot ; de grosses gouttes de sueur coulaient dans sa nuque. En même temps, une souffrance aiguë envahissait tout le corps ; les tempes étaient comme pressées par des plaques de bois ; le cœur haletait ; des brûlures lancinaient les poumons.

Il savait que ses peines se répercutaient là-bas, moindres cependant, réparties, diluées.

Jusqu'à l'aqueduc, il persévéra. Enfin, la fatigue devenant intolérable, et se sentant à bout de forces, il s'arrêta :

– Inutile de pousser plus loin l'expérience !

Le soulagement musculaire fut instantané : il n'y avait plus qu'une tension, agaçante, mais supportable. La douleur aussi décrut ; elle prit une sorte d'allure statique : plus d'élancements, mais un mal de tête continu, une sorte de névralgie intercostale et une sensation de brûlure dans les membres.

Lorsqu'il retourna vers le village, ce fut presque du bien-être. Il marchait avec une facilité extraordinaire ; son poids avait diminué. À la hauteur de l'île, il prit un temps de galop et constata une vitesse supérieure à celle qu'il atteignait au temps où il s'entraînait à la course. Parallèlement, la douleur s'effaçait. Dès qu'il eut dépassé le tournant, elle disparut.

Il atteignit enfin l'endroit où il s'était arrêté la première fois. Sa marche redevenait normale et quand il reprit le galop, il n'obtint qu'une vitesse ordinaire.

– Votre absence nous a été tout à fait désagréable, s'exclama Langre quand Georges pénétra dans le laboratoire.

– Bien moins qu'à moi-même ! riposta le jeune homme. Vous me manquiez tous à la fois. Je subissais une impression d'ensemble : chacun de vous ne supportait qu'une impression de détail. Et puis, je faisais un effort énorme, tandis que vous demeuriez relativement passifs.

Ils tombèrent dans une rêverie profonde, puis Gérard dit avec exaltation :

– Je sais parfaitement par où vous avez passé, et où vous avez fait halte.

– Je sais tout ce que vous avez fait pendant mon absence !

– Si je n'étais en proie au plus absurde optimisme, je serais saisi d'horreur. Car tout se passe comme si nous étions devenus une sorte d'être unique.

– Est-ce si effrayant ? chuchota Meyral.

– C'est affreux. Il suffirait que cela continue pour que nous fissions partie de la même personnalité que notre jardinier… notre chien… notre âne… et les oiseaux de la basse-cour…

– De la même personnalité, oui ! acquiesça Meyral. Il est certain que nous sommes liés les uns aux autres d'une manière étrangement organique. Est-ce qu'une énergie quelconque resserre peu à peu le lien lâche qui rattache les êtres en temps ordinaire – et alors c'est un simple phénomène d'*interaction*… ou bien, sont-ce des connexions *vivantes* qui se forment entre nous… ou encore sommes-nous pris dans…

Il s'interrompit et regarda Langre. À travers son optimisme, ce fut le même lancinement qui l'avait saisi naguère, pendant que le médecin auscultait les enfants.

– Oui, acheva Langre, nous sommes pris dans un piège immense… *Nous sommes saisis par une autre vie !*

CHAPITRE IX

Les taches augmentèrent en nombre et se précisèrent, le lien qui unissait le groupe se resserra. Et le mal – si c'en était un – s'avérait universel : toute l'humanité, toute l'animalité étaient atteintes. Partout, les êtres formaient de petites agglomérations unies par une force insolite ; chaque jour il était plus difficile aux individus de s'éloigner de leur noyau, au-delà d'une certaine distance. Cette distance variait selon l'importance de l'agglomération et des conditions locales. En France, elle atteignait un minimum sur la Côte d'Azur, à Paris et dans la région lyonnaise : l'individu ressentait du malaise, dès qu'il s'éloignait des siens, à plus de trois ou quatre cents mètres. Au-delà commençait la souffrance, aggravée d'une fatigue croissante. Dans d'autres régions, la limite s'étendait jusqu'à sept cents mètres, dans quelques-unes, assez rares, jusqu'à huit et neuf cents. L'Allemagne, l'ouest des États-Unis, le sud de l'Angleterre, le nord de l'Italie se caractérisaient par l'étroitesse de « l'aire de circulation », selon l'expression du professeur Mac Carthy.

À mesure que le phénomène progressait, les perturbations sociales et individuelles se multiplièrent. Les voyages individuels devinrent impossibles. Tout déplacement de quelque importance exigeait le déplacement du groupe ou exposait aux catastrophes. Jusqu'aux calendes d'août, les séparations n'entraînaient que des souffrances ; ensuite, elles commencèrent à devenir mortelles. Des individus énergiques, entêtés ou imprudents périrent en grand nombre. « La zone mortelle » commençait à une distance de sept à vingt kilomètres, selon les terroirs.

Le groupe partageait en partie les maux de l'absent, mais aucun de ses membres ne périssait. Bien entendu, tout éparpillement du groupe était une source de malaise et de douleur, en proportion des distances : tant que l'ensemble évoluait dans « l'aire de circulation », il se produisait des sensations plus ou moins vives, mais non pénibles. Graduellement, la vie sociale se métamorphosait. Les unités d'un même groupe ne pouvaient plus travailler à grande distance les unes des autres ; le personnel des fabriques, des usines, des maisons de commerce, se trouva réduit, la production ralentie et souvent arrêtée ; par bonheur, l'abondance des récoltes et les coupes sombres de la catastrophe compensaient largement les déchets. Les excursions en automobile devinrent à peu près impraticables : il fallait que le chauffeur et chaque voyageur amenassent avec eux les membres humains et animaux de leur agglomération. On s'ingéniait à former des groupes de voitures, on imaginait des combinaisons aléatoires. Le chemin de fer offrait encore quelque ressource, mais on obtenait toujours plus difficilement des « séries convergentes » de mécaniciens, de chauffeurs, de contrôleurs, d'hommes d'équipe et de voyageurs.

Tous les peuples civilisés devinrent végétariens, ou presque, la mort des animaux domestiques et de tels animaux sauvages compromettant la santé et la sécurité des groupes. On vit s'établir des relations touchantes, bizarres et saugrenues entre les créatures. Rien n'était plus singulier que les processions de pauvres, de riches, de chiens, de chats, d'oiseaux, de chevaux, circulant par les villes, ou que les bandes de paysans escortés de leur bétail, suivis de corbeaux, de pies, de geais, de pinsons, de bouvreuils, de rouges-gorges, de chardonnerets, d'hirondelles, de lièvres, de mulots, de hérissons, parfois de chevreuils ou de sangliers.

En somme, la circulation se faisait presque aussi restreinte qu'aux débuts de la catastrophe planétaire, et les difficultés qui se rencontraient sur la terre ferme, se retrouvaient sur l'Océan.

Toutefois, les contingences de la navigation avaient créé des liaisons originales. Sur tels navires, surtout les navires au long cours, l'association s'était faite entre les matelots mêmes, de sorte qu'ils étaient attachés à leur bâtiment comme les terriens à leurs demeures. D'autre part, l'excessive mobilité de leur vie avait permis à tels marins d'échapper aux liens qui enserraient le commun des hommes. Ces privilèges, que partageaient certains nomades continentaux, entretenaient plus d'activité relative dans le transport par eau que dans les autres modes de transport. Cependant, les navires qui s'immobilisaient dans les ports étaient dix fois plus nombreux que les autres.

En revanche, les autres moyens de communication, télégraphes ordinaires, télégraphes hertziens, téléphones, demeuraient, sinon normaux, du moins suffisants. La pénurie du personnel était compensée par des besoins plus restreints : négociants, banquiers, industriels envoyaient fatalement peu de messages.

Jusqu'à la fin d'août, le désordre fut tolérable. Seuls souffrirent ceux qui s'opiniâtraient à franchir les aires de circulation, seuls mouraient ceux qui dépassaient les limites maxima assignées à leur groupe. Aux autres, l'existence semblait plutôt douce et singulièrement intime. Des joies inconnues en balançaient les servitudes. L'égoïsme était en partie remplacé par un altruisme restreint mais réel : chacun participant directement à la vie du groupe, il y avait un échange agréable d'impressions et d'énergies, sinon de pensées.

Personne ne goûtait mieux ces sensations neuves que Georges Meyral. Il passait des heures entières à s'observer lui-même, à chercher par l'introspection le sentiment de la vie d'autrui. Il connut d'étranges émotions aériennes qui venaient des oiseaux liés à la communauté, d'énigmatiques songeries où passait quelque chose de l'âme obscure du chien et de l'âne, de subtiles méditations où il découvrait en lui des reflets de la pen-

sée de Langre, de la candeur de Sabine, de la fraîche impétuosité des enfants…

Le charme de ces émotions, c'est qu'elles comportaient à la fois le sens de la vie collective et de la vie intime. Celle-ci n'était aucunement compromise. Au retour, elle semblait plus intense. En sorte qu'il n'y avait aucune déperdition ; le gain était net.

Toutefois, les êtres sournois subissaient quelques épreuves : car, si la pensée demeurait au total indéchiffrable, les actes avaient leur retentissement dans tout le groupe et les sentiments énergiques ne pouvaient être celés. Cet inconvénient était compensé par une solidarité croissante, solidarité qui reportait les haines, les colères, les jalousies *au-dehors*.

Il y avait aussi une certaine « proportionnalité » dans la communication. Une perception exclusive à deux êtres demeurait assez obtuse pour les autres. L'amour de Meyral pour Sabine ne se dévoilait clairement qu'à la jeune femme ; quoique Langre ne l'ignorât point et l'approuvât, il n'en recevait aucune révélation très précise ni très continue. Mais Sabine le percevait avec une acuité troublante ; souvent, lorsqu'elle rêvait dans le jardin ou méditait dans sa chambre, une rougeur montait à ses tempes. C'était aux instants où la tendresse de Georges avait ces sursauts qui sont les orages de l'âme.

Sabine se défendait. De tant de douleurs et d'humiliations, elle gardait une terrible méfiance. L'amour avait peine à lui apparaître sous ses formes charmantes. Elle y voyait une puissance grossière, une servitude tragique, la cruauté intime de la nature. Sans reporter sur Meyral le souvenir odieux qu'elle gardait de son mariage, elle séparait l'amour du bien et du mal individuels, elle y discernait, tout autrement que Phèdre, une force dévorante et vénéneuse.

La candeur même de ses sentiments, jointe à une richesse de pensée qu'elle tenait de Langre, l'entretenait dans son horreur. Moins craintive, elle eût mieux entrevu les combinaisons variées de la passion…

Georges recevait le choc en retour de ces débats d'âme. Il n'en saisissait pas le détail, mais ce qu'il en saisissait le remplissait de crainte. Par ailleurs, il en tirait une manière de sécurité mélancolique : du moins n'avait-il à craindre aucun rival. Tant que durerait le pessimisme de Sabine, elle ne quitterait pas son père, et lui, Meyral, serait son meilleur ami. Il en était à ce stade où l'on croit au bonheur négatif, *au bonheur de présence*, selon l'expression d'un prédicateur.

À la longue, quelque souffrance lui vint, qui grandit et troubla ses heures. Il détesta d'être redouté, alors qu'il se savait tendrement esclave ; une angoisse interrompait son rêve, lorsqu'il sentait passer toute vive l'appréhension de la jeune femme.

Un soir, ils se promenaient par le jardin, aux lueurs cuivreuses du crépuscule. Gérard suivait une sente sous les tilleuls ; les enfants jouaient auprès de la fontaine ; Sabine et Meyral se trouvèrent seuls, dans un parterre de passeroses, de tournesols, d'iris et de glaïeuls. Parce que son compagnon avait le cœur haletant de tendresse, elle était inquiète. Les pulsations de cette inquiétude pénétraient en Meyral et lui donnaient, par intervalles, une petite fièvre.

Il finit par dire :

– Je vous en supplie… soyez heureuse ! Ces heures sont peut-être les plus belles que goûtera votre jeunesse. Et c'est vous qui devriez le plus en jouir. Vous êtes libre, Sabine !

Elle rougit un peu et répondit :

– Le suis-je vraiment !

Il se tourna vers elle et s'enchanta aux pupilles baignées de la lueur couchante, aux volutes étincelantes de la chevelure, au sourire craintif sur les lèvres écarlates.

– Vous l'êtes, affirma-t-il avec force. Il faut me croire. Aucune contrainte ne vous viendra, sinon du dehors. Ne le sentez-vous donc pas, Sabine ?

– Je sens votre loyauté et votre douceur, fit-elle à mi-voix. Personne ne m'inspire une plus sûre confiance ! Ce sont les circonstances et ma propre âme qui m'effraient.

Elle baissa sa tête charmante :

– Je suis faible ! reprit-elle avec une sorte de plainte. Et j'ai été si malheureuse.

– Jamais je ne vous parlerai de mon amour. Vous saurez qu'il existe et voilà tout. Je ne romprai le silence que le jour où vous me l'aurez tacitement permis.

– Comment le saurez-vous ?

– Je le saurai, Sabine. J'ai fini par vous connaître, à de certains égards, mieux que vous-même.

Elle lui tendit sa petite main tremblante, au moment où Gérard revenait vers la maison :

– Avez-vous lu les journaux ? demanda le savant.

Il tenait *Excelsior* qu'il brandissait d'une main nerveuse.

– Pas encore ! répondit Meyral.

– Eh bien ! lisez.

Il lui montrait la manchette et un articulet en première page. On lisait :

Étranges nouvelles de la Westphalie.

La crise carnivore.

Des nouvelles singulières et alarmantes nous parviennent de la Westphalie, où, comme nos lecteurs le savent, le Groupisme est plus marqué que dans tous les autres pays d'Europe.

« Depuis plusieurs jours, une crise carnivore sévit sur la contrée, particulièrement à l'est de Dortmund. Les habitants sont en proie à une *faim de viande* qui devient d'heure en heure plus violente et se manifeste chez quelques-uns avec une fureur meurtrière. Les groupes se dérobent des bestiaux ou pourchassent sauvagement le gibier, du reste presque anéanti. Dans quelques districts, c'est une véritable guerre : les hommes s'entre-tuent ; on estime que plusieurs centaines de personnes ont péri à la suite de combats fratricides. Les nouvelles sont confuses, car il est dangereux et presque impossible d'envoyer des groupes de reportage, mais il ne saurait y avoir aucun doute sur la gravité des événements. »

– L'ère sinistre se rouvre, fit le vieil homme. Nous allons payer ces deux mois de quiétude. Ah ! je savais bien que l'aventure planétaire n'était pas finie !

Il piétinait comme un cheval ombrageux ; le pessimisme rentrait dans son âme et contractait son visage.

– Le mal approche à tire d'ailes ! continua-t-il. Le mal qui tient les habitants de la Westphalie se répandra sur l'Europe et

sur toute la terre. Une guerre monstrueuse est à craindre… et qui ne sauvera peut-être personne !

CHAPITRE X

Au laboratoire, on faisait des expériences émouvantes. Les taches, après une période d'incubation, se précisaient. Elles laissaient mieux apercevoir les détails de leur structure ; à la loupe, leurs zones se détachaient avec netteté. D'abord immobiles, elles s'étaient mises à se déplacer, et leurs déplacements rendaient évidente leur constitution extra-terrestre. En effet, lorsqu'elles quittaient une région de la peau, celle-ci ne gardait *aucune trace de leur séjour ni de leur passage* et se décelait parfaitement saine.

Ce fait acquis, Langre et Meyral cherchèrent à déterminer si les taches étaient constituées par de la substance. Les mesures les plus subtiles ne révélèrent aucune résistance. À l'endroit occupé par une tache, on pouvait piquer ou sectionner la peau, exactement comme si celle-ci était à l'état normal. Des expériences de Langre et de Georges sur eux-mêmes, ainsi que sur la servante tragique et le chien, furent décisives. Néanmoins, les taches avaient trois dimensions. Le microscope révéla qu'elles s'élevaient au-dessus de la peau, à une hauteur qui variait de huit à soixante-six microns. Les rayons inférieurs du spectre leur donnaient des colorations bizarres, qui, tout d'abord, défièrent l'analyse. L'électricité leur faisait exécuter des mouvements dont le rythme parut désordonné ; les réactifs chimiques ne produisirent que des effets indirects ; elles ne décelaient aucune masse.

D'autre part, elles conservaient rigoureusement leur configuration et leurs zones.

– Par suite, concluait Langre, elles sont assimilables à des corps solides.

– Des solides sans masse, sans résistance ?

Ils demeuraient méditatifs.

– Faut-il y voir cependant une forme de la Matière ? demandait le vieillard.

– Oui, si la matière, à son tour, n'est qu'une forme de l'Énergie… ou mieux des Énergies.

– Alors, plus de substance ?

– *Quien sabe* ? Les énergies, en somme, ne sont que des *manifestations* de différences. Des substances sont probables, mais elles n'auraient aucun rapport avec ce que nous nommons la matière.

– Et l'éther ?

– L'éther des savants n'est qu'un enfantillage. Je ne conçois que des Éthers, en nombre indéfini, analogues entre eux mais non semblables.

– Ne perdons pas pied ! protesta Gérard. Je pense qu'il faut considérer ces taches comme une forme matérielle de l'Énergie.

Un matin, ils firent une découverte capitale. Afin de tenter des expériences de masse, ils avaient assemblé tout le groupe, humains et animaux, dans le laboratoire. Or, Langre, après plusieurs tentatives, remarqua la même réfraction insolite, quoique bien plus faible, qui avait été signalée au début de la Catastrophe planétaire.

– Je conclus à l'identité essentielle des taches et du phénomène qui a failli anéantir la vie ! déclara-t-il. Les taches sont donc bien nées de ce *résidu* que je soupçonnais depuis longtemps !

Le lendemain, Meyral fit à son tour une découverte.

– Seconde démonstration que les taches sont de même nature que l'énergie qui a ravagé la terre. Je suis sûr maintenant que c'était un flux énergique.

– Vous ne croyez pas que ce flux tout entier était *vivant* ?

– Non.

– Vous croyez que les taches le sont ?

– J'en suis sûr ! Le phénomène dont nous sommes victimes est d'ordre organique. Chaque groupe, selon moi, est englobé dans un Être.

– En sorte que la vie terrestre est actuellement *une double vie.*

– Une double vie, oui. C'est l'expression juste. Car le phénomène n'est pas uniquement parasitaire : il a accru notre puissance d'extension.

Après un nouveau silence, Meyral remarqua :

– Je pense que la visibilité des filaments signifie que ceux-ci sont enveloppés d'une gaine lumineuse, car ils sont évidemment invisibles par eux-mêmes.

CHAPITRE XI

Les communications devenaient de plus en plus lentes et difficiles. Les trains ne circulaient que sur les grandes lignes et ne servaient guère qu'à transporter des vivres, des marchandises, des lettres, des imprimés ; le service des postes fonctionnait erratiquement : la correspondance et les journaux subissaient des retards considérables ou s'égaraient. L'ère de volupté était close. Après une période indifférente, les hommes commençaient à ressentir une lassitude qui les rendait peu propres au travail et prolongeait le temps du sommeil. Cet engourdissement ne cédait qu'aux districts où se développait le carnivorisme.

Là, régnait la fièvre, une excitation meurtrière, une ivresse démente qui croissait jusqu'au paroxysme. Le carnivorisme débutait par une période d'accablement. L'homme ou l'animal atteints grelottaient de froid, demeuraient couchés, dans la position des « méningiteux » et poussaient des gémissements qu'il leur était impossible de réprimer. La température descendait jusqu'à 36°, quelquefois jusqu'à 35°5. Elle remontait brusquement et atteignait 38°, souvent 38°5. C'était la période d'exaltation et de délire. Chez les animaux, elle se caractérisait par des mouvements frénétiques ; chez les hommes, elle donnait surtout lieu à des manies, à des phobies, à la folie des grandeurs ou à la folie des persécutions. Bientôt, la « faim spécifique » manifestée dès le début des crises devenait insupportable.

Dans les terroirs où l'on avait des réserves de viande, le carnivorisme n'existait guère : un repas copieux coupait les crises. Malheureusement, si les provisions végétales étaient surabondantes, les autres s'épuisaient. On n'avait plus de conser-

ves ; le gibier demeurait à peu près introuvable, soit qu'on l'eût anéanti, soit qu'il se fût réfugié dans des lieux inaccessibles aux groupes, car la chasse individuelle était devenue impossible. Quant aux animaux domestiques, à part tels troupeaux sacrifiés depuis longtemps, ils appartenaient tous à quelque groupe ; leur mort entraînait d'affreuses souffrances. Au reste, personne n'eût touché à un animal de sa communauté : les crises carnivores, loin de détruire les liens solidaires, semblaient les rendre plus invincibles. On ne convoitait que la chair des autres groupes.

Un matin, Gérard se sentit accablé. Il avait passé une nuit traversée de rêves fauves et de réveils frémissants. Au réveil, il se plaignit d'un froid intense : il grelottait. En même temps, il était tourmenté par un désir ardent de manger de la viande. D'heure en heure, ce désir devenait plus insupportable.

– Ça y est ! déclara-t-il avec révolte. Je suis atteint de carnivorisme.

Vers midi, Césarine fut à son tour prise de faiblesse et de grelottements. Après le déjeuner, ce fut le tour de la petite Marthe : elle gémissait, elle se réfugiait auprès de Sabine ou de Meyral. Son mal s'aggrava plus rapidement que celui des deux adultes. Elle avait les yeux révulsés, des épouvantes soudaines ; le grelottement s'exagérait jusqu'à la convulsion.

Il était deux heures et demie, lorsque Meyral commanda au jardinier d'atteler l'âne.

– Pourquoi ? demanda Langre.

– Nous allons dans la forêt, répondit le jeune homme.

– Tu dois avoir une idée ! insista le vieillard.

– Je ne sais pas… j'hésite ! Nous verrons là-bas.

Sa physionomie exprimait l'incertitude et une sorte d'appréhension.

Georges donnait des instructions à Catherine, lorsque le jardinier vint annoncer que l'équipage était prêt. Cet équipage se composait de l'âne et d'une charrette légère, quoique assez spacieuse, qui servait à divers usages, mais particulièrement à transporter des provisions. On y installa des sièges pour Langre, Césarine et la petite Marthe.

En tout autre temps, la caravane eût paru étrange et à quelques égards saugrenue. Outre la famille, les servantes, le jardinier et son petit garçon, la charrette était accompagnée par les poules et le coq, par le chien de garde, par trois chats, des lapins, une truie et six gorets, une bande de pigeons, des moineaux, des bouvreuils, des sansonnets, des mésanges, des fauvettes, deux pies, un gros crapaud, une douzaine de grenouilles, deux loirs, un hérisson, quelques souris – mais pas d'insectes ni de crustacés, les animaux non vertébrés ayant échappé à l'emprise mystérieuse ou la subissant d'une manière différente.

La horde, car c'était positivement une horde, traversa les champs déserts et atteignit la lisière de la forêt. La forêt aussi était abandonnée. Ses rares habitants humains, j'entends ceux qui y résidaient à demeure, l'avaient fuie pendant la catastrophe planétaire ou étaient morts. Les immenses richesses « libérées » par le désastre avaient ensuite retenu les fugitifs dans les villes ou dans le village : la forêt n'offrait que sa fortune éternelle, la fortune des temps primitifs que l'homme n'hésite point à abandonner pour les biens sociaux. Les animaux mêmes étaient rares : on les avait rudement pourchassés pour remplacer le bétail englobé par les groupes ; dans le relâchement universel, aucune autorité n'était intervenue. Au reste, les gardes-chasse ayant tous émigré, il ne se serait trouvé personne pour donner à la loi une sanction positive.

– C’est la forêt vierge ! fit rêveusement Sabine.

De-ci de-là, pourtant, quelque bande d’oiseaux sauvages s’évadaient parmi les ramures. C’était généralement un mélange disparate de sansonnets, de rouges-gorges, de verdiers, de ramiers, de geais, de pies, de merles, de faisans, de bouvreuils. On ne les apercevait que de loin : leurs vigilances, si diverses, étaient coalisées. Seuls, des corbeaux et des étourneaux se montraient en hordes homogènes : encore étaient-ils le plus souvent accompagnés d’oiseaux d’autre espèce. Il semblait que ces coalitions eussent donné aux oiseaux des facultés nouvelles. Leur fuite devant la bête humaine avait une allure plus concertée, plus sagace, on pourrait dire plus intellectuelle.

Le roulement de la charrette s’assourdissait sur la route envahie par les herbes sauvages. La végétation était prodigieuse. Personne n’avait rien vu de comparable à cette immense poussée de feuillages, à ces fougères aux allures arborescentes, ces fourrés ténébreux, ces millions de plantes qui, après avoir répandu leurs semences, se remettaient à fleurir.

Malgré l’angoisse de l’heure, Sabine et Georges subissaient la magie du spectacle :

– C’est la sève magnifique des temps primitifs ! chuchota le jeune homme.

De ci de là, la truie et le chien disparaissaient pendant quelques minutes dans un fourré ; Meyral les épiait avec persistance.

Une clairière se montra, où les herbes se livraient des batailles frénétiques. Elle s’élargit ; on vit surgir une maison qu’envahissaient les plantes sauvages, et derrière, des baraque-

ments étranges, des terrains couverts, parfois de véritables cavernes.

– Où sommes-nous ? demanda Langre, qui grelottait plus fort et dont la face était livide.

– Dans la champignonnière des Vernouze, répondit Georges.

Elle avait été créée, cinq ans auparavant, par Mathieu Vernouze et ses deux fils, qui rêvaient une exploitation grandiose et originale des champignons. La plus grande partie de leur fortune s'y était engloutie, mais le succès commençait à les récompenser, lorsque éclata la Catastrophe planétaire. Tous trois y périrent avec la plupart de leurs aides. Depuis, l'immense champignonnière vivait de sa vie propre dans la forêt déserte. Après le cataclysme, elle n'avait tenté personne : elle appartenait à des héritiers lointains, qui ne se hâtaient pas de la revendiquer. Pendant toute la Période Exaltée, elle n'éveilla aucune convoitise. Des biens plus commodes fascinaient les hommes.

LES CÈPES, REMÈDE DU CARNIVORISME

– Pourquoi nous avez-vous amenés ici ? demanda Langre d'une voix épuisée.

– Nous nous arrêterons ici ! fit Meyral.

Puis, s'adressant à Gérard :

– Excusez-moi, grand ami. Il faut que je vous laisse pendant quelques minutes.

Il se munit d’une corbeille et s’enfonça dans les méandres de la champignonnière. Comme toute la forêt, elle montrait une fécondité excessive. Dans les pénombres caverneuses ou arborescentes, le peuple des champignons poussait formidablement. On apercevait partout des chapeaux monstrueux, des cercles de sorcières, des chairs roses, écarlates, cuivreuses, rousses, bleuâtres, argentées. Équivoques, pareils à des bêtes visqueuses, à des viandes sanguinolentes, ou éclatants comme des floraisons et comme des coquillages, les champignons semblaient doués d’une vie intarissable. Cent espèces étaient présentes ; par cet étonnant début d’automne, les variétés printanières avaient repoussé, d’autres devançaient l’heure. Georges, qui s’y connaissait, discerna des oronges, des cèpes, des morilles blanches et noires, des lactaires, des russules, des coprins chevelus, des chanterelles, des champignons de couche, des mousserons, des amanites rougeâtres, des columelles, des psalliotes champêtres, des psalliotes des jachères, de quoi approvisionner une petite ville pendant plusieurs mois.

Le jeune homme choisit des morilles, des cèpes et des champignons de couche qu’il empila méthodiquement dans la corbeille. Quand sa récolte fut complète, il demeura rêveur. Des sensations primitives, étrangement séduisantes, le remplissaient de songes.

– Si nous survivons, murmura-t-il, nous reverrons le monde des ancêtres !

Les liens qui le rattachaient à son groupe devenaient impérieux : il prit le chemin du retour. L’état de Langre, de la fillette et de Césarine avait empiré ; ils étaient plongés dans une sorte de torpeur frémissante. En outre, le jardinier commençait à grelotter et Sabine était pâle.

Sur un signe de Georges, la servante tragique avait tiré de la charrette un petit fourneau à pétrole, une casserole et un paquet qui contenait du beurre, du sel et du poivre.

Dix minutes plus tard, le beurre chantait dans la casserole.

– Qu'est-ce qu'on cuit ? demanda Langre d'une voix sourde.

– Des cèpes ! répondit Catherine.

Il haussa ses épaules tremblotantes et retomba dans sa torpeur. La cuisinière surveillait la cuisson du plat ; la sylve bruissait comme une robe immense.

– C'est prêt ! fit enfin la servante.

Les cèpes répandaient une odeur appétissante. Georges posa doucement la main sur l'épaule de son vieux maître :

– Voulez-vous manger des cèpes ? fit-il.

– Pourquoi ? demanda l'autre, en regardant le jeune homme avec surprise.

– J'espère qu'ils vous soulageront.

Langre secoua la tête avec amertume :

– Soit ! grommela-t-il.

On servit à Langre une large assiettée de cèpes qu'il absorba de bon appétit ; la petite fille et Césarine en mangèrent également : tous trois avalaient et mâchaient la nourriture mécaniquement, sans sortir de leur demi-sommeil. Quand leurs assiet-

tes furent vides, il parut d'abord que la torpeur augmentait. L'enfant surtout semblait prête à sombrer dans le coma.

Soudain, Langre murmura :

– J'en voudrais encore.

Immédiatement, Catherine remplit son assiette. Cette fois, il mangea presque goulûment, redressé et les yeux larges ouverts.

– On dirait positivement que ça me fait du bien ! marmonna-t-il.

Dans le même moment, la petite, levant à moitié la tête, disait :

– J'ai faim !... Des cèpes !

– Et moi aussi, j'ai faim ! murmura Césarine.

Sabine se hâta de déférer à leur désir :

– C'est singulier, dit le vieillard... D'abord, les cèpes ne me plaisaient pas... J'aurais préféré du pain, des œufs, et maintenant, c'est presque comme si je mangeais de la viande.

Son grelottement devenait insensible ; ses yeux, naguère éteints, reprenaient leur vivacité agressive. Césarine et Marthe se ranimaient aussi, plus rapidement encore que Langre. Marthe riait aux ramures, aux fleurs et aux futaies profondes.

– Il est paradoxal que les champignons possèdent cette vertu ! remarqua Langre. En quoi peuvent-ils remplacer la viande, alors que le lait, le fromage et les œufs ne le peuvent

point ? Un champignon, après tout, n'est qu'une éponge pleine d'eau.

– Croyez-vous, demanda Georges, que le carnivorisme soit provoqué par insuffisance de nutrition, au terme banal ? N'est-ce pas plutôt par le manque de quelque substance propre à la chair et qui s'y trouve en quantité minime… peut-être même par le manque d'une certaine forme d'énergie que les Autres puisent dans notre organisme ?

– Pourquoi les champignons ?

– Mystère, hélas ! comme tout ce qui nous enveloppe depuis l'origine du Cataclysme. Remarquons toutefois que le champignon est une plante parasitaire. Elle vit à peu près comme la bête, non aux dépens du minéral, mais aux dépens de la Vie. Dès lors, on entrevoit plus d'une analogie entre la chair du champignon et celle des animaux.

– Soit ! fit Langre, encore trop las pour pousser vivement la discussion. Je me demande aussi pourquoi tu as pensé aux champignons.

– Je n'y ai pas pensé spontanément. C'est l'avidité récente du chien pour les rares champignons de nos jardins qui a d'abord attiré mon attention. J'ai observé ensuite la même avidité chez les poules, les pigeons et naturellement la truie. Cela m'a donné à réfléchir.

– Je comprends ! acquiesça Langre.

Il tournait de toutes parts son regard agile. Quand il vit la petite Marthe qui lui souriait, il eut une crise d'attendrissement. Puis, voyant le jardinier qui grelottait :

– Voilà, grommela-t-il, une occasion pour confirmer l'expérience. Y a-t-il encore des cèpes ?… Servez-en à Guillaume.

Guillaume ne demandait pas mieux. Non qu'il appréciât particulièrement les champignons, mais ce qu'il venait de voir lui donnait envie d'en manger. Il absorba la portion sans enthousiasme. Mais après quelques minutes, il redemanda des cèpes et cette fois les dévora. Son grelottement, moins intense que ne l'était naguère celui du vieillard, avait déjà disparu :

– Ça fait du bien où que ça passe ! dit-il avec un gros rire naïf.

– C'est évidemment un remède spécifique du carnivorisme ! dit Langre. Ce qui m'ébahit, c'est qu'on ne s'en soit pas avisé.

– Personne ne s'en est-il réellement avisé ? demanda rêveusement Sabine.

Il était inutile de recommander le secret au jardinier, aux servantes, ni même au petit garçon : leurs sentiments reflétaient ceux du groupe. On convint d'emporter dans la charrette une forte cargaison de cryptogames, qu'on transformerait en conserves : ceci pour parer à l'imprévu, car tout l'automne ceux-ci pousseraient en abondance.

– En surabondance ! disait Langre. Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Seulement, à Roche-sur-Yonne, nous sommes trop éloignés de la champignonnière. Il n'est pas pratique, il est même à peu près impossible que nous fassions continuellement le voyage.

– Nous pouvons faire quèque chose de ben simple, intervint le jardinier.

– Et quoi donc ? Nous établir ici…

– Les bâtiments ne manquent pas ! reprit l’autre avec un petit rire… Mais ça ne serait pas malin.

Le jardinier avait un bon visage de bœuf et des yeux dormassants :

– Y a le pavillon des Veneurs, poursuivit-il. Monsieur sait qu’il est ben installé, dans une clairière, avec un grand jardin autour. Y a neuf chambres, plus une chaumine, une écurie et encore des caves conséquentes… De quoi nous loger tous, ben sûr, et quèques autres !

– Mais il n’est pas à nous, père Castelin !

Un sourire de coin, sardonique et bon enfant, plissa la joue droite de l’homme.

– Sûr ! Mais personne s’en occupe… le plopliétaire est au diable, avec un groupe qui le tient, vous pensez ! Seulement, comme vous avez des escrupules, y a moyen voir. C’est à louer. Y a c’te couenne d’intendant qui nous donnera la permission d’y passer quèques mois, pour un morciau de pain. Allez ! je l’arrange, que je vous dis.

CHAPITRE XII

Le père Castelin ne s'était pas vanté. Il loua le pavillon des Veneurs pour un prix minime et le groupe Langre-Meyral s'y installa avec diligence. On emporta, outre des meubles, tous les instruments et tous les produits du laboratoire. Cette installation en forêt offrait un double avantage : il mettait le groupe à portée de la champignonnière et lui assurait une sécurité partielle contre les invasions des carnivores. Il n'était guère probable que ces groupes perdissent leur temps à fouiller les solitudes sylvestres : la proie se trouvait dans les villages.

Au village, le carnivorisme décelait de toutes parts ses symptômes. Après avoir accumulé des provisions à la villa, Langre et Meyral résolurent de secourir les malades. Ils se présentèrent d'abord dans la maison du facteur, où le mal devenait périlleux. Le facteur, après une période de coma, montrait une exaltation de mauvais augure. Il reçut ses visiteurs d'un air sournois et il fallut l'intervention de Sabine pour le décider à prendre le « médicament ». Les effets furent à la fois plus rapides et plus lents que dans la forêt. Plus rapides, parce que, après les premières bouchées, le facteur ressentit une sorte d'ivresse et raffola des champignons ; plus lents, parce qu'il fallut des doses considérables pour faire disparaître l'irritation. Appliqués aux autres membres du groupe, le remède se révéla infaillible. On traita successivement tous les habitants du village – sans un seul insuccès. Alors, il y eut un débordement de confiance : les « sorciers » comme on appelait familièrement Langre et Meyral, acquirent une influence qui, dans le formidable mystère de l'heure, prit une allure religieuse. Cette influence s'étendit aux hameaux de Vanesse, de Collimarre et de Rougues, qui étaient comme les forts avancés du village. Elle ne se répandit pas au-

delà. Ainsi que l'avait prévu Sabine, les groupes gardaient le secret.

Au reste, les communications étaient de plus en plus rares et pénibles. Les postes, le télégraphe, le téléphone, ne fonctionnaient plus du tout. Des bruits lugubres se répandaient obscurément de bourgade en bourgade. On parlait d'invasions farouches ; on attendait des événements formidables.

Docile aux conseils de Langre et de Meyral, le village se fortifiait. Dans la forêt, le jardinier, aidé par un groupe de Roche-sur-Yonne, avait barré les issues, étudié à fond les méandres de la champignonnière et des grottes. Langre et Meyral préparaient des explosifs et, après avoir fait creuser des excavations, posaient des pièges mystérieux.

Une nuit, Sabine, Langre et Meyral furent tirés de leur sommeil par des détonations que la direction de la brise rendait plus persistantes :

– On dirait, fit Meyral, penché à une fenêtre, que cela vient de Rougues.

Rougues était le hameau le plus éloigné du village et jouxtait la forêt, à trois kilomètres du pavillon des Veneurs.

La nuit était trouble. D'immenses nuées sillaient au-dessus des ramures, une lune tragique transparaissait dans un chaos ; l'ombre, tantôt cendrée et tantôt argentine, faisait palpiter étrangement le pays des arbres, dont l'âme émouvante semblait fuir à travers l'étendue.

À chaque minute, l'émotion des veilleurs s'accroissait ; elle se communiquait au groupe ; le jardinier surgissait sur le seuil de granit ; le chien hurla frénétiquement ; la chèvre bêla et l'âne

fit entendre son grand sanglot rauque, tandis que les oiseaux bruissaient dans les pénombres…

– L'horreur approche ! chuchota Sabine…

ILS ONT TOUT TUÉ… NOUS ALLONS MOURIR !

Aucun doute possible : le hameau de Rougues était attaqué par les carnivores. L'intensité de la fusillade révélait la multitude des assaillants.

– On ne peut pas les laisser massacrer ainsi ! reprit le jeune homme. Il faut tenter quelque chose…

Toute la maison était éveillée, même les petits enfants.

– Ce sera inutile, remarqua Gérard. Il est certainement trop tard.

Comme pour confirmer ces paroles, la fusillade après quelques sursauts venait de s'éteindre. La forêt retomba dans son rêve.

– Le drame est terminé ! murmura Langre.

– Mais comment ?

– Par la défaite du hameau.

– Est-ce sûr ? Et même en ce cas, devons-nous rester inactifs ? demanda Meyral. Notre propre sécurité exige une reconnaissance.

– Je n'y verrais rien à redire, reprit Gérard. Seulement, une reconnaissance, c'est l'abandon complet du pavillon. Aucun de nous ne saurait franchir solitairement trois kilomètres, ni même deux.

– Essayons. J'irai en éclaireur. Le jardinier et son chien formeront un relais qui facilitera mes mouvements. Certes, je ne pourrai atteindre Rougues et je ne le tenterai point : ce serait risquer le sort de tout le groupe !

Deux minutes plus tard, Meyral se dirigeait vers le hameau, avec le jardinier et son molosse. La marche fut relativement facile d'abord ; elle devint difficile à cinq cents mètres du pavillon, douloureuse ensuite. Le jardinier s'arrêta au kilomètre, baigné de sueur ; Meyral continua sa route avec des palpitations et des étouffements ; mille liens le tiraient en arrière, avec tant de force, qu'il ne franchissait pas plus de deux mètres par minute. À quinze cents mètres, il s'arrêta, épuisé : la tête bourdonnait, déchirée par la migraine.

– J'aurai du moins fait mon devoir !

Malgré les énergies qui le repoussaient vers la maisons, il attendit dix minutes, l'oreille tendue. À la fin, il crut entendre des pas. Bientôt, il en fut sûr…

Deux hommes et une femme accouraient dans la lueur cendreuse.

« Ils courent ! Comment peuvent-ils courir ? » se demandait Georges abasourdi, car il les imaginait reliés à un groupe.

Bientôt, ils furent proches. Dans le clair de la lune, apparue par une trouée des nues, Meyral discerna deux individus d'âge mûr, au poil de sanglier, dont l'un rappelait confusément le roi Louis XI. La femme, plus jeune, avait le visage fou et funèbre.

Ils reconnurent Meyral et se mirent à pousser des plaintes rauques :

– Ils ont tout tué… tout tué ! criait la femme. Et nous allons mourir !

Les hommes, à leur tour, clamaient plus fort ; leurs prunelles se dilataient comme des prunelles de chat ; un rictus dément retroussait leurs lèvres ; on devinait que leurs organismes étaient détraqués par la rupture du groupe.

– Tâchez de me suivre ! dit-il.

Tous quatre se mirent à courir vers le pavillon : la course semblait une sorte de calmant pour les fugitifs de Rougues ; elle était un délice pour Meyral. On retrouva le jardinier qui, sans poser de vaines questions, se joignit au groupe, et le pavillon parut.

On mena les fugitifs dans la pièce qui servait de salon. Leurs faces semblaient plus hagardes, leur rictus s'accentuait ; il leur était impossible de demeurer en place : un des hommes allait de long en large près des murailles, un autre marchait autour d'une table ; la femme piétinait, avec des ressauts soudains, et leurs yeux décelaient une intolérable épouvante. De leur récit, haché, balbutié, chaotique, il ressortait qu'une troupe nombreuse avait attaqué Rougues à l'improviste. Avant que les habitants eussent pu se reconnaître, les étables et les huttes à porcs avaient été démolies, les animaux tués ou blessés à coups de hache. Attirés par le bruit et plus encore par les liens qui les rattachaient aux bêtes, les gens de Rougues s'étaient précipités dehors. On les avait accueillis par une fusillade nourrie. Les assaillants, d'abord massés autour des maisons, s'étaient rapidement égaillés. Ceux de Rougues avaient essayé de répondre. Mais la surprise, et une bravoure insolite, une bravoure de groupe, ver-

tigineuse, les précipitait tous ensemble à l'assaut des ennemis. Leurs pertes, loin de les intimider, les rendaient enragés : tous, même les femmes et les enfants, continuaient leur course hasardeuse, dans l'espérance d'atteindre et de massacrer les assassins. Ceux-ci continuaient leurs salves. Ils abattirent ainsi les trois quarts des assiégés. Alors, à l'exaltation succéda, chez les survivants, une fièvre épouvantée : ils fuyaient pêle-mêle, au hasard, en reprenant plusieurs fois les mêmes circuits : les assaillants les exterminèrent comme des biches dans une clairière.

– N'avaient-ils donc pas d'animaux avec eux ? demanda Langre.

– Ils en avaient ! répondit le plus âgé des fugitifs, qui se nommait Pierre Roussard. Nous les avons vus, mais on les maintenait à distance.

La femme poussa un hurlement, leva ses deux bras comme pour se raccrocher à quelque chose et tomba d'un bloc.

Elle ne remuait plus ; elle était roide, les membres étendus… Sa chute entraîna mystérieusement celle de ses compagnons ; mais tandis que Pierre Roussard croulait dans un fauteuil, l'autre s'affaissait graduellement dans une encoignure.

Une aura d'épouvante passa sur les âmes. Pendant une minute, Meyral et Langre demeurèrent paralysés. Ce fut Sabine qui se pencha sur la femme et tenta de la ranimer.

– Elle est morte ! chuchota Georges.

Le cœur ne battait plus ; un miroir, posé contre la bouche, ne décela aucune vapeur. Quant aux hommes, ils étaient évanouis.

– C’est la rupture du groupe qui l’a tuée, remarqua mélancoliquement Gérard… et eux…

Il n’acheva pas, une stupeur funèbre dilatait ses prunelles ; les tressaillements de la forêt évoquèrent des périls plus hideux que ceux des siècles où l’ours et le loup dévoraient le voyageur solitaire…

Depuis quelques instants, le chien donnait des signes d’inquiétude. Dehors, les poules gloussèrent ; des pigeons et des passereaux voletaient dans le clair des nuages… La nervosité des bêtes se communiquait aux hommes ; on percevait fluidiquement l’approche de quelque chose.

Cette impression s’accrut. Bientôt, il fut évident que des êtres vivants se dirigeaient vers le pavillon. Le chien tantôt grondait, tantôt flairait fiévreusement les pénombres… Enfin, on commença d’entendre une rumeur sourde. Meyral, Gérard et le jardinier se hâtèrent de fermer les issues tout autour du pavillon et s’armèrent…

À travers les futaies, des formes humaines se profilaient :

– Qui vive ! clama Georges.

– Des amis ! répondit une voix claironnante. Nous sommes ceux de Collimarre.

– C’est Jacques Franières, fit le jardinier. Què qui leur arrive ?

– Par ici ! cria Meyral.

LES « CARNIVORES » CONTRE LES « SORCIERS »

On discernait maintenant une horde d'hommes, de femmes, d'enfants, de bétail, de chiens, d'oiseaux, de rongeurs. En tête marchait Jacques Franières, personnage athlétique, dont le buste en baril reposait sur des pattes de rhinocéros.

– Qué nouvelles ? demanda le jardinier.

– La campagne est envahie. Roche et Vanesse sont enveloppés, riposta Franières. Nous n'avons eu que le temps de fuir.

– Y en a plus de mille ! gémit lamentablement un individu blême.

– Les a-t-on attaqués ?

– Pas encore… les brigands se tiennent à distance.

Des détonations lointaines interrompirent le paysan. D'abord faibles et intermittentes, elles devinrent furieuses.

– C'est le village ! dit Franières, l'oreille tendue.

Un long frémissement passa dans les groupes ; les bêtes même haletaient, subitement pénétrées par la terreur des hommes ; un immense désespoir planait.

– Organisons la défense ! fit Langre.

Sa voix était impérieuse ; elle empruntait à la circonstance, une force tragique et les rustres en subissaient l'ascendant.

Il reprit, après une pause :

– Il faut cacher les femmes et les enfants. Il faut aussi cacher les animaux ; ils sont trop faciles à atteindre : leur mort nous affaiblirait dangereusement et menacerait nos existences.

– Y manque pas de caves, heureusement ! fit le père Castelin.

– Les hommes se dissimuleront derrière les barrières, les murailles et les retranchements, poursuivit Langre. Où sont les bons tireurs ?

Jacques Franières et trois autres hommes s'avancèrent. D'autre part, le jardinier avait braconné ; Meyral s'était passionnément exercé au tir pendant son adolescence.

– Il faudrait un détachement dans la champignonnière, dit Georges.

Les rustres s'entre-regardèrent indécis. Tous désiraient rester auprès des « sorciers ».

– Il le faut ! reprit le jeune homme.

Jacques se décida :

– Ce sera nous, dit-il. Qu'est-ce qu'y faudra faire ?

– Vous dissimuler d'abord avec soin et ne pas bouger… Vous connaissez l'endroit ; il vous sera facile de demeurer invisibles… jusqu'au signal.

– Quel signal ?

– Quand la cloche du pavillon se mettra à sonner, vous ferez une attaque à coups de fusil… sans quitter le couvert. Si la

cloche ne fonctionnait plus… je la remplacerais par une sonnerie de trompe.

Le groupe de Franières écoutait peureusement.

– Vous ne courrez pas plus de danger que nous, intervint presque rudement Langre… Au contraire ! Nous avons tous intérêt à vous exposer le moins possible.

Ces paroles du « vieux sorcier », le plus redoutable aux yeux des paysans, furent décisives : le groupe se dirigea vers la champignonnière.

Un silence morne succéda à ce départ, la forêt même parut plus immobile : la brise s'était éteinte ; un vaste nimbus couvrait la lune et ne laissait filtrer qu'une lueur chétive, des vapeurs pâles flottaient parmi les ramures ; on discernait de rares étoiles au fond de citernes creusées dans les nuages.

Cependant, on abrita les bêtes, les femmes et les enfants. Guidés par Langre, Meyral et le jardinier, les tireurs avaient choisi leurs postes. Les munitions ne manquaient point, ni les armes. Outre les fusils apportés par les paysans, le pavillon contenait tout un attirail de revolvers, de carabines, de pistolets et de cartouches. On distribua aux mauvais tireurs les armes inférieures et les munitions suspectes. Langre et Meyral disposèrent des pétards qui devaient corser la fusillade ; ils tenaient prêtes aussi des grenades qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes et qu'on devait lancer à la main, au cas où les ennemis tenteraient un assaut. Mais les ennemis viendraient-ils ? La forêt, où pouvaient se dissimuler tant d'embûches, et qui offrait si peu de ressources, ne devait guère tenter les bandes carnivores.

Une heure se passa. Rien ne décelait un danger prochain, encore que les chiens, les oiseaux et le bétail montrassent de l'agitation : mais cette agitation pouvait être attribuée à

l'inquiétude des hommes qui se propageait fatalement aux frères inférieurs.

L'attaque du village passait par des péripéties que signalaient les pulsations de la fusillade.

– La défense est énergique, remarqua Langre, qui examinait avec Georges un jeu de commutateurs, disposé à l'arrière du pavillon.

– C'est une chance pour nous.

Depuis un moment, l'agitation des animaux devenait tumultueuse. Les chiens grondaient ou poussaient de brusques abois ; les chevaux montraient cette surexcitation qui leur est particulière ; les oiseaux voletaient éperdument ; deux hiboux faisaient entendre des plaintes fantastiques ; les coqs chantaient… Puis, les chiens hurlèrent tous ensemble et les chevaux hennirent.

– Ils arrivent ! cria un adolescent hagard en brandissant un vieux revolver.

L'épouvante se répandit subitement d'âme en âme. Mais Langre dit, avec une gravité imposante :

– Le courage nous sauvera !

Dans cette foule, que la force mystérieuse rendait cent fois plus hypnotisable que les foules normales, une confiance impérieuse succéda à la terreur.

– Chacun à son poste, continua le vieillard. Vous n'ouvrirez pas le feu avant que je n'en aie donné l'ordre.

Les lumières s'éteignirent une à une : le pavillon et ses jardins ne reçurent plus que la lueur changeante du ciel ; les hommes occupèrent les positions qui leur avaient été assignées. Armés de fusils à longue portée, Meyral et Langre demeurèrent dans le pavillon, à proximité des appareils. La détresse était comme reléguée au tréfonds de l'inconscient. Les deux hommes concevaient, mieux que par l'intelligence – par tout leur instinct et par tout leur sentiment – que l'émotion devait être abolie. Et pendant l'attente, ils prenaient les mesures suprêmes.

On commençait à percevoir des voix sourdes, des grondements de bêtes, des piétinements. Cela venait de l'ouest, mais à mesure, la rumeur se propageait au nord et au sud. Meyral discerna le premier des silhouettes humaines. Elles avançaient avec lenteur, incertaines et prudentes. Elles se multipliaient. Bientôt on en compta une cinquantaine, vite renforcées par d'autres qui arrivaient obliquement. À l'arrière, on entrevoyait à l'œil nu et on apercevait distinctement, à travers la lunette, des profils d'animaux.

Soudain les éclaireurs s'arrêtèrent, et leur arrêt détermina progressivement l'arrêt de tous ceux qui suivaient :

– Ils aperçoivent le pavillon, fit Meyral.

L'arrêt dura plusieurs minutes. Puis un enveloppement lent commença. Continuellement, les individus venus de l'arrière s'écoulaient vers la droite et vers la gauche. Ce mouvement, net pour Langre et Meyral, demeurait assez vague pour les autres hôtes du pavillon, moins bien postés et qui ne voyaient qu'à l'œil nu.

– Ne vaudrait-il pas mieux ouvrir le feu maintenant ? grommela Langre… La surprise pourrait déterminer une panique.

– Sans doute, répondit Meyral. Mais outre qu'il serait regrettable de tuer sans provocation décisive, une panique peut être suivie d'une réaction.

– Comme tu voudras, mon fils ! répondit le vieillard. Je partage tes scrupules… Mais ils deviendraient blâmables, s'ils compromettaient la sûreté des nôtres.

Il s'interrompit, il dirigea sa lunette vers le sud, où se formait un rassemblement compact. Soudain, ce rassemblement se porta vers le pavillon ; puis une colonne déboucha au nord, appuyée par deux groupes à l'ouest. Meyral et Langre les regardaient venir, tout pâles.

– Pour la Vie ou la Mort ! chuchota Gérard.

Meyral détacha son fusil, tandis que le vieillard tournait rapidement des commutateurs. Des fanaux dardèrent leurs rais électriques. Surprises par ces lueurs brusques, les masses ennemies s'arrêtaient ou tourbillonnaient. Des détonations crépitèrent : elles ne pouvaient atteindre personne.

– Feu ! ordonna Meyral.

Une salve retentit dans les futaies profondes. Quatre ou cinq assaillants tombèrent. Les autres s'abritèrent derrière les arbres et les buissons :

– Cessez le feu !

Les fanaux s'éteignirent ; un silence noir, que les animaux mêmes n'interrompaient point, pesa sur le site. À peine si l'on percevait, dans la direction de Roche, le bruit d'une fusillade expirante. Ce silence dura plusieurs minutes. Puis des ordres mystérieux circulèrent, la forêt s'illumina de la déflagration des poudres.

– Couchez-vous ! Couchez-vous ! clamait Georges, lui-même abrité derrière une cloison épaisse…

Les fanaux se rallumèrent. Leur lueur aiguë dénonçait les embûches et les défenseurs du pavillon ne tiraient que par intermittence, d'autant plus invisibles que l'éclat des fanaux, distants des retranchements, aveuglait et trompait les agresseurs. Parfois, un cri sauvage, une plainte retentissante décelaient des blessures ou une agonie ; parfois aussi, une clameur unanime accusait la fureur des assiégeants. Jusqu'alors, aucun homme de Collimarre n'était atteint.

Meyral avait d'abord hésité à commettre l'homicide, mais les péripéties du combat, l'hypnose du péril, les sentiments solidaires dispersaient ses scrupules. Favorisé par la position, par la manœuvre des fanaux et par son adresse naturelle, il avait abattu plusieurs adversaires. Le vieux jardinier comptait trois victimes ; quatre tireurs se montraient redoutables. Morts et blessures retentissaient physiquement sur les groupes carnivores ; elles causaient des douleurs ardentes et une sorte d'ivresse sombre qui s'exhalait en hurlements…

Il y eut une trêve. Les carnivores s'immobilisaient derrière les arbres ou dans les buissons.

– Quelque chose se prépare ! murmura Meyral.

Il éteignit les fanaux ; sous les nuages épaissis, les ténèbres tombèrent comme un bloc ; la brise tirait des cimes un bruit de sources…

Bientôt, le sentiment d'un danger nouveau fit courir à travers les groupes un frisson collectif, qui, peu à peu, devenait intolérable.

Un des fanaux se ralluma et se mit à tourner, lentement. Sa lueur violette pénétrait à travers les ombres comme un faisceau de glaives. Et l'on put voir, au nord, un chariot dételé qui s'avançait, chargé de fourrage et de feuilles, il roulait pesamment, mû par une force invisible. Tout de suites Langre et Meyral devinèrent : les carnivores allaient tenter de faire sauter le pavillon.

La manœuvre devait leur être assez familière, puisqu'ils la pratiquaient en forêt : elle convenait d'ailleurs aux habitations solitaires. Graduellement, l'attention des assiégés se fixait sur cette machine énigmatique. Elle n'inquiéta guère d'abord, puis, des souvenirs se levant dans les crânes, quelques tireurs commencèrent à comprendre. Un frisson se propagea de proche en proche.

– Castelin et Bouveroy, tirez sur le flanc et dans les roues ! recommanda Meyral.

À L'ASSAUT DU PAVILLON

À la gauche du pavillon, une fusillade nourrie crépita ; les assiégeants répondirent par une rafale de balles – et le chariot continuait sa marche lente. Gêné par le tir de Castelin, de Bouveroy et de Meyral, il avait obliqué, à l'abri d'un bouquet de jeunes hêtres. Il reparut bientôt vers la droite où, protégé par un feu violent des carnivores, il cheminait avec plus d'aisance. Ceux qui le poussaient demeuraient invisibles.

– Aux roues ! répétait Georges.

Les roues avaient dû être atteintes, mais leur fonctionnement n'en était point troublé. À la longue, le chariot se trouva à cent mètres des tranchées.

– Les grenades au commandement ! clama Langre, tandis que la voiture débouchait sur un espace découvert.

Elle avançait plus vite. Meyral darda sur la gauche la lueur de plusieurs phares, ce qui guida la fusillade et détermina une embardée du véhicule :

– Ils y arrivent ! dit le jeune homme à l'oreille de Langre.

La clameur des carnivores devint triomphale. Sidérés par l'approche de la péripétie, les défenseurs du pavillon haletaient. Une fois de plus, les lueurs disparurent ; Meyral chercha un commutateur et le tourna d'une main nerveuse. Alors, des flammes livides jaillirent du sol, une explosion secoua la forêt, la terre trembla et se fendit, des fumerolles s'élevèrent, et le chariot croula dans les ténèbres…

– Vivent les sorciers ! hurlaient des voix stridentes, tandis que trois ombres éclopées sautelaient sur le terreau : une seule parvint à fuir ; Castelin et Bouveroy abattirent les deux autres.

Le chariot brûlait. La flamme, d'abord rampante, au sein des vortex de fumée, s'élançait par lames d'écarlate, par dentelures de cuivre, par lourdes ondes de pourpre ; elle projetait dans les futaies et sur le pavillon sa vie formidable, puisée au fond mystérieux des forces, dans les abîmes du monde créateur, dans l'enfer insondable des atomes… Un tonnerre la crevassa ; des hêtres craquèrent ; le chariot se répandit en miettes étincelantes, jusqu'à la cime des ramures et les vitres de l'habitation s'effondrèrent :

– Les bombes qui nous étaient destinées ! fit Gérard.

L'événement bouleversait jusqu'au tréfonds l'âme des paysans ; la foi était en eux, qui les remplissait de bravoure, qui les asservissait à la volonté de Langre et de Meyral.

Les carnivores regardaient, aux lueurs de l'incendie, le pavillon pâle et les jardins roussis : d'obscures légendes germaient dans leurs crânes et les terrorisaient… Puis, en un sursaut de rage, une rage qui naissait de l'impression *physique* des pertes subies, ils exhalèrent un gémissement fantastique, où se confondaient la douleur et l'exaltation, la voix de l'homme et la voix de la bête.

Ce fut comme le déchaînement de la mer… Cent hommes frénétiques se ruaient à l'assaut du pavillon…

– Feu ! avait clamé Langre.

Meyral tirait sans arrêt ; dans la masse, chacun de ses coups portait ; Castelin, Bouveroy, tous les hommes valides accéléraient la fusillade. Mais l'élan des carnivores parut invincible. On voyait, à la lueur des phares, le déferlement des faces, les yeux fluorescents, les bouches hurlantes. Une fatalité obscure menait ces hommes.

– Préparez les grenades !

Des fumées ardentes jaillirent de la terre ; douze à quinze hommes furent projetés avec l'humus, les racines et les plantes ; les autres bondissaient comme des loups, des sangliers ou des léopards ; l'un d'eux mugit :

– À l'assaut !

Ce fut la minute de la vie et de la mort. Le feu des défenseurs s'accroissait encore ; la cloche du pavillon se mit à tinter,

lentement d'abord, comme un glas, puis à grandes coupetées. Déjà les plus raides des assaillants arrivaient à dix mètres des retranchements…

– Lancez les grenades !

Les gars de Collimarre s'étaient dressés ; l'un d'eux, avec un han, fit tournoyer son bras et lança une première grenade ; plusieurs autres suivirent qui traçaient des paraboles lumineuses ; toutes, éclatant avec un bruit aigu, crevaient les poitrines, ouvraient les ventres, broyaient les os, emportaient des lambeaux de chair et des fragments de membres. Des plaintes épouvantables s'élevèrent, la terreur ralentit l'élan des carnivores. Mais l'arrière-garde, moins surprise et qui comprenait mal, continuait à bondir. Dès qu'elle vint à portée, les grenades la sillonnèrent : elles emportaient des rangées d'hommes ; on vit des crânes rouler sur le sol comme des boulets ; et les coupetées de la cloche, les rais aveuglants des fanaux rendaient la scène plus sinistre :

– À l'assaut ! À l'assaut ! répétaient des voix démentes.

Les futaies crépitèrent ; une fusillade sortit des pénombres sylvestres, tandis que la grande voix de Franières retentissait comme un mugissement de taureau.

Et ce fut la panique. Une clameur surhumaine, des rauquements d'épouvante, de longues plaintes poussées par les femmes, les enfants et les animaux laissés à l'arrière – et les carnivores s'éparpillèrent.

– Faut-il poursuivre ? demanda Meyral.

Langre ne réfléchit qu'une minute. L'âme collective était en lui, qui lui dérobait le péril :

– Il le faut ! dit-il.

Bientôt, les groupes de Collimarre et les habitants du pavillon sortaient en masse. Pour rendre la poursuite plus émouvante, des hommes soufflaient dans des trompes ou des clairons décrochés aux murailles ; une musique rauque et folle.

Mais la course était lente, quoiqu'on eût hissé les blessés et les enfants sur des chevaux et des bœufs. Toutefois, on rattrapa quelques traînards éclopés, que les paysans fusillèrent sans miséricorde. Ensuite, on découvrit des hommes, des femmes, des enfants et des bêtes qui se roulaient sur le sol, pris du mal qui avait tué la paysanne de Rougues.

D'ailleurs, un événement considérable hypnotisait les âmes : le village était proche. On apercevait des feux épars, le grouillement d'une multitude.

– Halte ! cria Meyral. Et silence.

Il monta sur une manière de tertre et, à l'aide de sa lunette marine, scruta l'étendue. Dès la première minute, il constata que la défense du village était acharnée. Si les agresseurs avaient pu s'emparer de deux fermes solitaires, à l'extrême sud, les retranchements tenaient bon et les assauts avaient été énergiquement repoussés. L'attaque actuelle manquait de vigueur et de consistance : une diversion propice jetterait sans doute le désordre et le découragement parmi les carnivores… On pouvait approcher à couvert, vers l'orient, et attaquer l'adversaire du haut d'une crête.

Quand il eut examiné à fond les positions des adversaires, Meyral descendit du tertre et, attirant Langre à l'écart, il lui exposa son plan.

Gérard l'adopta résolument. Il vivait dans un rêve lucide, qui élargissait toujours davantage le sens de la personnalité ; la peur était abolie ; le péril devenait une sorte d'abstraction. Cet état d'âme, qui n'excluait pas la prudence, se retrouvait dans tous les groupes.

Quand Langre donna ses ordres, il ne rencontra aucune hésitation ; les hommes se mirent en marche avec une sérénité fataliste. Ils atteignirent la crête sans rencontrer d'obstacles : toute l'attention des carnivores se concentrait sur le village. Leurs bêtes, même, lasses de tant d'alertes, affolées par les incohérences de la bataille, ne manifestaient qu'une inquiétude incertaine ; les vaincus de la forêt avaient obliqué vers le nord. Le désordre prédominait. Pourtant, ces hordes farouches pratiquaient certaines tactiques ou certaines ruses, mais leur expérience était courte et l'instinct les conduisait plutôt que l'intelligence.

LA VICTOIRE RESTE AUX SAVANTS

Langre et Meyral disposèrent les tireurs derrière les crêtes. La position se révélait difficile à tourner : des mares la défendaient vers la droite et à gauche une carrière ; on dominait une terrasse où s'entassait le gros des assiégeants, et l'on apercevait des troupeaux de bêtes dans une enclave, inaccessibles aux gens de Roche, mais faciles à atteindre de la hauteur.

– Ne tirez pas avant le commandement ! avait dit Langre.

Quelques-uns avaient emporté des grenades ; des femmes s'étaient armées avant de sortir du pavillon ; Meyral tenait une grosse lanterne à réflecteur, dont la lueur était presque aussi puissante que celle des fanaux électriques : il la tenait voilée.

Les nuages s'épaississaient encore ; des ténèbres grisonnantes s'abattaient sur le site, transpercées de lueurs laiteuses. Il y avait une manière de trêve entre les combattants, mais des crêtes, on discernait quelques files de carnivores qui se dirigeaient vers la terrasse. Des feux pâles, des éclaboussements de lumière, accompagnaient l'intermittente fusillade.

– Les coquins préparent un assaut, grommela Langre. Sommes-nous prêts ?

Meyral distribuait des trompes et des clairons à quelques femmes et à quelques jeunes garçons ; ils ne devaient s'en servir qu'au moment où les hommes de Collimarre ouvriraient le feu.

Soudain, des clameurs s'élevèrent, une fusillade tonnante partit de la terrasse, un commandement retentit et une horde farouche se précipita vers les retranchements du village.

– Feu ! cria Langre.

Georges dévoila la lanterne et projeta des rais éclatants sur les carnivores. Castelin, Franières, Bouveroy et même les tireurs médiocres ravageaient les masses grouillantes. Les trompes et les clairons sonnèrent. Une immense acclamation s'éleva du village, suivie d'une mousquetade désespérée. Abasourdis, les assaillants se heurtaient en désordre, emportés par leur élan, saisis dans des remous ou arrêtés par la chute de leurs compagnons.

Cependant, l'attaque n'était pas rompue. Une avant-garde énergique courait vers les retranchements du village, suivie de files hypnotisées. À l'arrière-garde, un homme de haute taille vociférait en montrant les crêtes. Une balle lui avait presque arraché une oreille ; il hurlait :

– Enlevons la colline !

Peu à peu, sa fièvre gagnait les autres ; des voix rauques mugirent ; l'hypnose s'accrut et devint irrésistible ; des bandes forcenées montaient vers les gens de Collimarre… Chaque coup de Meyral ou de Castelin portait ; Franières et Bouveroy besognaient efficacement ; la cacophonie des trompes et des clairons semblait la voix discorde de la terre… Les assaillants montaient toujours.

S'ils parvenaient à se précipiter sur leurs adversaires avant la période de dépression, l'écrasement de ceux-ci deviendrait inévitable. La pente dure, hérissée d'obstacles retardait la marche ; parfois, les carnivores semblaient harassés, puis l'ascension reprenait, et la grande lanterne éclairait des profils hagards, des yeux de loups, des gueules béantes… Bientôt le groupe de tête approcha. Il s'avançait avec des rauquements, il se resserrait dans un creux, entre deux rives de blocs.

Ce mouvement était prévu. Langre, attentif, attendit que le défilé fût rempli d'hommes, puis il commanda :

– À vous Gannal, Barraux et Samart !

Ces trois hommes tenaient des grenades prêtes. Ils se levèrent lentement et visèrent. On vit les projectiles décrire des paraboles, retomber sur la foule accumulée dans le creux et rebondir en miettes flamboyantes. Une clameur lugubre, des hurlées d'épouvante, des corps pantelants, des membres épars et des flots de liquide pourpre : l'attaque d'avant-garde était brisée… Mais à l'arrière, d'autres hommes accouraient, qui contournèrent les blocs et apparurent en deux hordes, sur les flancs des gars de Collimarre. Une rude fusillade les accueillit, puis, à l'ordre, Barraux, Gannal et Samart lancèrent de nouvelles grenades. L'effet fut horrible ; il rompit l'élan de gauche ; vers la droite, une trentaine d'individus s'opiniâtraient à

l'escalade. Les dernières grenades rejaillirent sur le roc… et six ou sept assaillants parvinrent aux crêtes. L'un d'eux tournoya et s'abattit ; les autres s'élançaient en râlant. Le colossal Franières les tranchait à coups de hache ; Barraux, Gannal, Samart, Bouveroy, dix autres piquaient avec des fourches, abattaient de lourds gourdins ou faisaient tournoyer des sabres ; Meyral tapait à coups de crosse… Ce fut la victoire. Tout le long de la pente, les survivants fuyaient vertigineusement.

Quoique plusieurs fussent blessés, les hommes de Collimarre poussèrent un long cri de victoire, auquel répondit une clameur venue du village. Déjà Meyral, Franières, Bouveroy, Castelin, visaient les masses carnivores et cette intervention fut salutaire. L'attaque contre les retranchements de Roche, jusqu'alors violente, fléchissait : l'aile droite recula ; l'aile gauche cessa d'avancer. Langre dirigea sur cette aile les rais puissants du phare et commanda d'y concentrer le feu. Cette manœuvre coïncidant avec la défervescence des carnivores, on vit la débandade se propager magnétiquement de l'Est au Nord et du Sud à l'occident. Pour l'accélérer, Gérard disposa une vingtaine d'hommes et leur enjoignit de descendre jusqu'au défilé. L'effet fut décisif. Lorsque ces hommes parurent sur les crêtes, ceux des assiégeants qui hésitaient encore crurent voir une foule et battirent en retraite. D'abord éparse, la masse des carnivores se rassembla vers le Nord ; elle décrut lentement dans les ténèbres nacrées ; de-ci de-là, un homme ou un quadrupède tournoyait et croulait, foudroyé par le mal mystérieux que Meyral nommait le « mal de rupture », ou bien quelque oiseau s'abattait sur le sol…

– Nous sommes sauvés ! mugit Franières.

Son cri sonna comme une fanfare d'espérance. La joie unanime, se répandant d'être en être, faisait rire les femmes et les enfants, tressaillir les quadrupèdes, et un vol de pigeons, de passereaux, de chauves-souris, tourbillonnait autour des crêtes.

Debout sur leurs retranchements, les défenseurs de Roche acclamaient Langre, Meyral et les gens de Collimarre.

ÉPILOGUE

I

Cette nuit sauva les habitants de Roche-sur-Yonne, de Collimarre et de Vanesse. Les carnivores battus ne tentèrent aucun retour offensif ; ils se répandirent vers le Nord où ils rencontrèrent des hordes parisiennes qui les anéantirent. Revenus au village, Langre et Meyral organisèrent sa défense au point d'en rendre les retranchements inaccessibles aux bandes qui sillonnaient le territoire et dont aucune n'était considérable. Deux ou trois de ces bandes esquissèrent une attaque nocturne ; elles reculèrent devant la lueur des phares, dont le nombre et l'éclat faisaient pressentir une garnison importante et des moyens de défense redoutables.

Comme les pertes avaient été minimes, sauf au hameau de Rougues, les groupes atteints n'éprouvèrent que des souffrances tolérables, qui ne déterminèrent aucune mort. Les récoltes de la champignonnière suffisaient à juguler le carnivorisme. L'état sanitaire se trouva meilleur qu'en temps normal. Le lien surnaturel qui unissait les groupes prenait un charme qui semblait s'accroître avec l'accoutumance. Chez Langre et Meyral, la collaboration atteignit une unité extraordinaire.

Leurs découvertes s'accroissaient en nombre et en profondeur.

La dernière tantôt les exaltait, tantôt les plongeait dans une sorte d'extase : ils avaient créé, après de nombreux tâtonnements, une solution colloïdale, dont la substance agissante était tirée des spores de la fausse oronge. Préparée dans des conditions particulières, cette solution semblait parfaitement isotrope. Mais, traversée par les lignes qui unissaient entre eux les membres du groupe, elle dédoublait faiblement les rayons lumineux, surtout les rayons violets. Si l'éprouvette ou le verre qui contenait la solution se trouvait entre Langre et Meyral, le dédoublement était à peine discernable, il devenait plus apparent lorsque plusieurs êtres se trouvaient réunis dans le laboratoire, et particulièrement lorsqu'ils se rangeaient de manière à ce que les lignes traversassent parallèlement le liquide. Dès les premières expériences, les savants se convainquirent qu'il ne s'agissait pas proprement d'une double réfraction, mais de faits en tout comparables à ceux qui avaient précédé la Catastrophe Planétaire.

On ne tarda pas à faire une nouvelle observation, concernant les rayons violets : ces rayons s'affaiblissaient sensiblement lorsque l'action des lignes de communication était très énergique.

En prolongeant l'expérience, on détermina la disparition d'une légère zone de rayons violets :

– Nous entrons dans le gouffre des énergies inconnues ! s'exclama Langre.

Ils s'acharnèrent et, élargissant le champ d'expériences, ils recoururent à trois autres groupes, choisis dans le village parmi ceux qui comptaient la plus forte proportion d'humains. La zone de transformation s'élargit ; on obtint la disparition d'un large faisceau de rayons violets, un affaiblissement notable des rayons indigo. Les physiciens reproduisaient presque les phases de la Catastrophe Planétaire.

Malgré les dispositifs les plus ingénieux, ils ne purent positivement faire disparaître les rayons bleus ni les rayons verts, mais ils firent d'autres découvertes.

La première montra que, longtemps soumise à l'action orientée des groupes, la solution colloïdale gardait des traces durables de l'expérience. En prolongeant les poses, on constata, à l'aide de la lumière rouge, que des lignes pareilles à des filaments persistaient dans le liquide. Ces lignes étaient la reproduction affaiblie des lignes qui reliaient entre eux les individus d'un même groupe. À force d'ingéniosité et de patience, on parvint à accroître leur visibilité, et sans doute, leur diamètre. On pouvait maintenant les rendre perceptibles à l'aide des rayons orangés et même des rayons jaunes les moins réfrangibles.

Une série d'expériences particulièrement subtiles montra que les filaments affaiblissaient les ondes violettes :

– Affaiblir ou faire disparaître, c'est tout un ! remarqua Meyral. Donc nous obtenons des lignes de force fixes qui ont les propriétés du phénomène mystérieux.

Une tentative ultime, faite à l'aide d'un pinceau très délié de rayons violets, pris aux environs de la zone ultra-violette, aboutit à l'évanouissement du pinceau.

– Encore un pas ! soupirait Langre, toujours plus exalté que son compagnon.

Ce pas fut franchi. Une des solutions, qui avait fait disparaître une quantité relativement considérable d'ondes violettes, commença, après avoir été isolée durant quinze jours, à dégager une quantité insolite d'énergie électrique et calorifique.

– Réversibilité indirecte, murmurait Langre avec recueillement.

– Et qui explique la période d'exaltation, ajoutait Georges. Vieil ami, nous atteignons vraisemblablement aux limites… Nous avons dépassé de loin nos plus belles espérances ! Nous reproduisons le phénomène dans ses grandes lignes mais nous réussirons à en garder une forme aussi stable que nos formes matérielles. Peut-être pouvons-nous conclure.

– Nous le pouvons – et hardiment ! cria le fougueux Gérard.

Il s'interrompit ; une rumeur grandissait dans la rue.

– Le facteur ! dit Georges, qui était allé auprès de la fenêtre…

– La vie sociale aurait repris ? fit Langre d'un ton incrédule.

– Un journal !

Césarine apportait le *Temps*, imprimé sur quatre petites pages. Les deux hommes considérèrent ce message social avec un attendrissement étrange. Était-ce la fin de l'ère maudite, le retour de l'harmonie humaine, ou seulement une éclaircie parmi les rafales ?… Depuis quinze jours, le terroir était tranquille ; on ne voyait plus de bandes ; mais aucun groupe n'osait se hasarder dans les plaines et les villages dont la guerre carnivore avait fait des solitudes.

Le *Temps* annonçait que le fléau était en pleine défervescence. Le carnivorisme s'éteignait ; en France, on croyait qu'il ne devait subsister que dans quelques districts lointains ; sa décroissance avait été rapide, brusque même, et coïncidant avec

un relâchement sensible des liens solidaires ; partout on constatait un relèvement de l'énergie individuelle ; quelques groupes de l'Auvergne et de la Touraine manifestaient des symptômes de dissolution ; l'existence normale tendait à reprendre dans les grandes villes.

Chaque jour, les nouvelles devenaient plus favorables. Le lien surnaturel qui entravait les sociétés se défaisait rapidement ; l'action individuelle reprenait ; on recommençait à cultiver la terre ; les usines et les fabriques se rouvraient une à une. Au printemps, il ne demeurait que des traces éparses de « groupisme », et uniquement dans les milieux où le mal avait été bénin. Parmi ces milieux, les uns manifestaient un relâchement notable du lien collectif ; les autres, très rares, ne décelaient aucune amélioration sérieuse : on sut bientôt que cette persistance coïncidait avec un régime spécial, le régime que Meyral avait introduit à Roche-sur-Yonne.

En un sens, cette situation plaisait aux deux physiciens : elle permettait de pousser jusqu'au bout les expériences, de les vérifier dans leurs moindres détails et de multiplier les preuves. Les mémoires de Roche-sur-Yonne révolutionnaient le monde scientifique. Quoiqu'ils se rencontrassent sur quelques points avec des savants anglais, allemands, américains, italiens et russes, Meyral et Langre laissaient loin en arrière les plus subtiles investigations de leurs travaux. Et quand ils annoncèrent une vérification officielle de leurs découvertes, toutes les académies du monde envoyèrent des délégués.

Quand Langre fit l'exposé synthétique des recherches entreprises à Roche-sur-Yonne, des ovations l'interrompirent, mais la péroraison fut écoutée en silence :

Il ne saurait guère y avoir de doute sur la nature de la catastrophe qui faillit détruire la vie animale sur notre planète. Un ouragan d'énergies a balayé l'étendue qui nous environne, mais

ces énergies n’ont avec les nôtres que des analogies lointaines. Toutefois les analogies existent, puisque nos énergies ont subi, au passage du cyclone interstellaire, des modifications qui, pour certaines d’entre elles, aboutirent à de véritables destructions. Des expériences qu’un concours favorable de circonstances nous ont permis de poursuivre un peu plus loin que nos glorieux confrères, on peut induire que ces destructions furent en définitive des métamorphoses. La preuve générale en a été donnée, après le cataclysme, par ce grand afflux d’énergies qui donna à la végétation une luxuriance extraordinaire et qui détermina, chez les hommes, la plus étrange exaltation vitale ; la preuve particulière, Messieurs, nous avons eu l’heureuse fortune de la produire ici même ; elle est, croyons-nous, plus décisive que l’autre. De l’ensemble de nos vérifications, nous osons conclure que les énergies incidentes comportent, outre des formes inimaginables, un grand nombre d’oscillations longitudinales, ou plutôt hélicoïdales, avec cette particularité que la partie transversale des ondes est excessivement réduite. Lorsque ces ondes rencontrent les ondes lumineuses, il y a un conflit qui, suffisamment prolongé, aboutit à la disparition des ondes ultraviolettes, violettes, indigo, bleues et même vertes.

Ces ondes sont littéralement vaincues par les ondes inconnues. Il n’en est plus de même des ondes jaunes, orangées, rouges et infrarouges. Les ondes jaunes résistent à l’attaque. Les ondes orangées, rouges et infrarouges vont plus loin ; elles l’emportent dans la lutte, elles réussissent à transformer une partie des ondes inconnues : aussi avons-nous remarqué, avec d’illustres confrères, que pendant la catastrophe planétaire, les zones rouges et orangées accusaient un léger accroissement d’éclat. Des phénomènes de fluorescence ont montré qu’il en avait été de même pour l’infra-rouge ; toutefois, au-delà d’une certaine longueur d’onde, il semble que le phénomène change de signe ou devienne plus complexe.

Le conflit entre les rayons rouges et les ondes inconnues est particulièrement captivant, parce qu'il se décèle le mieux aux yeux de l'observateur. En effet, nous remarquons que les lignes de force qui unissent notre groupe deviennent perceptibles lorsqu'on éclaire les lieux de leur passage à la lumière rouge. Cette perceptibilité est indirecte : elle résulte du conflit des ondes – les ondes rouges formant une sorte de gaine autour des lignes de liaison, qui seraient des faisceaux d'ondes hélicoïdales.

Bien des processus resteront à jamais obscurs – telle, sans doute, l'action des énergies mystérieuses sur les phénomènes chimiques, mais on peut espérer, et nous faisons à cet égard des recherches, fournir quelques suggestions sur les perturbations subies par les diverses autres formes des énergies. Dans l'état actuel de la question, mieux vaut remettre à plus tard ces délicats problèmes.

Il nous faut maintenant, Messieurs, aborder la plus troublante des énigmes, je veux dire cette étonnante série de phénomènes organiques qui, tour à tour, charmèrent et épouvantèrent notre espèce. Les faits qui ressortissent à l'observation et à l'expérience scientifiques sont de deux ordres, les uns physiologiques, les autres physico-chimiques. Nous ne parlerons guère ici des premiers, qui ne sont point de notre compétence. Toutefois, rappelons les propriétés singulières des champignons, par rapport au carnivorisme, et les effets remarquables de notre solution colloïdale, préparée à l'aide des spores de la fausse oronge. Il y a là des indices propres à intéresser non seulement le physiologiste, mais encore tous ceux qui s'occupent de la chimie physique. Quant au groupisme même, si, d'une part, il semble devoir rester un mystère, d'autre part, on ne saurait douter qu'il dépend d'un double milieu organique : le milieu organique terrestre et un milieu organique extérieur. En d'autres termes, l'homme et les animaux ont été un terrain de culture défavorable sans doute, mais possible, pour des germes

venus des espaces interstellaires. Il est permis de conjecturer que chaque groupe animal et humain fut la proie d'un de ces germes, *ergo* d'un être vivant. Les individus qui se développèrent ainsi à nos dépens ressortissent fatalement au milieu énergétique qui fut si néfaste à la lumière. Nous ne connaissons, avec une précision approximative, que deux des éléments dont se composent nos prodigieux parasites : 1° les taches, qui signalèrent d'abord le mal ; 2° les réseaux de liaison. Les propriétés physiques des taches vous sont connues. Elles ne décèlent aucune ressemblance avec notre matière et, pourtant, elles se comportent comme des corps solides – j'ajouterai comme des corps ultra-solides, puisqu'elles résistent à tout moyen de destruction ou même de déformation. Elles semblent si parfaitement perméables à tous nos corps qu'on pourrait croire que, pour elles, l'imperméabilité n'existe pas. Nous n'avons pu y découvrir aucune apparence de masse, mais elles s'étendent en tous sens. Elles doivent contenir des ondes analogues à celles qui détruisent les rayons violets et avivent les rayons rouges, puisque, en somme, elles font légèrement pâlir les premiers et accroissent faiblement l'éclat des autres. Dans l'ensemble, tout se passe comme si nous avions affaire à des énergies stabilisées[1]. Les mêmes observations s'appliquent aux faisceaux qui retiennent entre eux les individus d'un même groupe ; elles s'y appliquent d'une manière plus précise et plus saisissante. Ici, en effet, nous n'obtenons pas seulement un affaiblissement des rayons violets, mais leur destruction, pourvu que nous considérions un faible pinceau de rayons et l'action des rayons rouges est manifeste. Enfin, nous réussissons, dans nos solutions colloïdales, à immobiliser des faisceaux exactement comme nous pourrions immobiliser des courants de fluides en les solidifiant par un procédé quelconque. Dès lors, il est difficile de nier que les ouragans d'énergies qui balayèrent la surface terrestre com-

---

[1] Le lecteur n'ignore pas que notre matière est elle-même considérée par d'illustres savants modernes comme un simple complexus d'énergies.

portent des permanences de forme, comparables aux permanences de nos corps solides. Est-ce à dire qu'il faille pousser l'analogie jusqu'au bout ? Nous ne le croyons pas. Il y a, entre les énergies inconnues et notre système énergético-matériel des différences telles que les mêmes termes ne peuvent servir aux deux modes d'existence, et pourtant les analogies sont réelles, puisque nous voyons d'une part nos énergies absorbées et transformées par les énergies envahissantes et, d'autre part, celles-ci – plus faiblement, il est vrai – absorbées et transformées par nos énergies : la phase exaltante qui a suivi la phase déprimante de la catastrophe est une reprise partielle des formes d'énergies perdues.

Permettez-moi, Messieurs, de terminer par une hypothèse, mais une hypothèse que, pour notre part, nous considérons comme l'impérieuse suggestion de l'observation et de l'expérience. Considérant que l'ouragan interplanétaire a comporté un cycle de phénomènes qui, d'une part, est analogue, quoique lointainement, à nos phénomènes physico-chimiques, et qui, d'autre part, est analogue, plus lointainement encore, mais sûrement, à nos phénomènes organiques, on peut conjecturer que c'est UN MONDE ou un fragment de monde qui a rencontré notre terre. De toute évidence, CE MONDE appartient à un système très différent de nos systèmes solaires. Il ne s'ensuit pas qu'il fasse partie de systèmes situés en dehors des étendues occupées par la voie lactée et par les autres nébuleuses[2]. Il se peut que notre espace comporte des espèces différentes d'univers, tantôt susceptibles d'agir partiellement les uns sur les autres, tantôt d'une indifférence et même d'une perméabilité mutuelles à peu près complètes. Dans ce dernier cas, la coexistence des univers, quelle que soit leur proximité, ne donne lieu à aucun trouble perceptible, tandis que dans le premier cas des cataclysmes proportionnels aux analogies sont possibles. Le monde qui vient de passer au travers de notre système n'avait

---

[2] Langre prend ici le terme de nébuleuse dans son double sens.

pas assez d'analogie avec le nôtre pour détruire notre terre (la masse planétaire semble n'avoir subi aucune modification sérieuse), mais il en avait suffisamment pour attaquer nos énergies superficielles et pour menacer la vie. Un degré d'analogie de plus ou un passage moins rapide de la catastrophe et l'animalité terrestre disparaissait.

Quoiqu'il en soit, nous posons l'hypothèse que nous avons subi le heurt d'un monde, incapable de compromettre l'existence de notre globe et même de troubler sa marche, et que ce monde comporte, comme le nôtre, un règne organique.

Concluons par une parole consolante : il est tout à fait improbable qu'un tel accident se reproduise, du moins avant des milliards de millénaires – et les résidus d'énergies et d'êtres inconnus qui persistent encore parmi nous, ont cessé d'être dangereux. Les dernières expériences faites sur les groupes de Roche-sur-Yonne, dont nous faisons partie, paraissent à cet égard décisives ; les organismes parasitaires sont condamnés. Grâce à notre outillage, que des hasards heureux ont perfectionné, nous pouvons en quelque manière calculer les courbes de décroissance. Notre alimentation spéciale nous met à l'abri des crises et ces crises mêmes deviennent peu redoutables : les trames vivantes qui nous enveloppent ne nous menaceraient sérieusement que si nous tentions des séparations prématurées : il faut attendre que ces trames se rompent d'elles-mêmes. Faut-il avouer, Messieurs, que nous attendons ce dénouement sans impatience, et même que nous désirons le voir tarder pendant quelques mois encore ? À Roche-sur-Yonne, nous n'avons souffert – et faiblement – que pendant un temps très court ; des circonstances exceptionnelles nous préservaient des épreuves qui pesèrent sur l'immense majorité de nos semblables. Notre solidarité a fini par être si douce que nous la regretterons parfois, lorsqu'enfin nous aurons reconquis notre indépendance individuelle – et mon égoïsme de savant me le fera regretter plus que personne, car il est trop évident qu'elle a favorisé extraordinai-

rement ma collaboration avec Georges Meyral. Toutefois, vous n'en doutez pas, Messieurs, nous sommes profondément heureux de voir la famille humaine délivrée du plus épouvantable cauchemar qu'elle ait subi, depuis le temps où nos humbles ancêtres allumèrent les premiers feux et balbutièrent les premières paroles.

Un immense applaudissement retentit à travers les jardins, des faces houleuses s'avancèrent et le vieux Whitehead, chargé d'ans et d'honneurs, donna l'accolade aux deux physiciens, en déclarant :

– La postérité classera vos découvertes parmi les plus étonnantes qu'ait réalisées le génie de notre espèce.

L'acclamation retentit en tonnerre, les mains s'élevaient tumultueuses, un enthousiasme ardent allumait les prunelles, et Langre, les paupières baignées de larmes, sentit que cette gloire dont il avait désespéré pendant ses jours d'épreuves lui était enfin donnée et ne lui serait pas reprise.

II

Sabine s'avançait sous les hêtres rouges, d'un pas de rêve, et quand elle sortit de l'ombre des ramures, elle parut toute proche des beaux nuages qui s'assemblaient dans l'Occident. La lumière était fantasque et variable ; les pénombres palpitaient, et Sabine, considérant la rivière et ses nobles peupliers, goûtait la tiédeur vivante de la brise. La ferveur des races jeunes gonflait sa poitrine ; elle n'apercevait plus la vie comme une sylve pleine de pièges et il y avait de la témérité dans la manière dont elle secouait sa chevelure.

Tandis qu'elle s'abandonnait à l'étrange peuple des songes, elle perçut l'approche d'un être et se tourna. Meyral sortit de la pénombre. Il avançait avec une sorte de crainte ; ses grands yeux clairs n'osaient se fixer sur la jeune femme. Elle le regarda venir. Quand il fut près d'elle, il murmura :

– Bientôt, nous serons délivrés !

Une mélancolie passa sur leurs visages. Les liens qui les avaient unis pendant de longs mois étaient devenus si faibles qu'ils ne les sentaient qu'aux minutes d'exaltation. Dans la brise sourdement orageuse, devant le paysage de vieille France, ils communièrent dans un même regret :

– Je ne puis m'en réjouir, répondit-elle. Il me semble que je vais être seule.

Elle baissa la tête et ajouta à voix basse :

– J'aimais l'être mystérieux qui nous unissait !

– N'est-ce pas ? fit-il de sa voix mystique. Vous ne sauriez croire comme j'étais triste, tout à l'heure, en considérant les lignes frêles qui nous joignent encore ; j'ai cru sentir les pulsations d'agonie de Celui en qui nous vivions : mon sang s'est glacé.

– Je l'ai su !... J'ai partagé votre souffrance.

Elle le regarda fixement. Leurs cœurs s'étaient mis à battre.

Elle reprit, d'un accent un peu rauque et brusque :

– Je sais aussi pourquoi vous m'avez suivie.

– Sabine ! dit-il avec un tremblement. J'étais résigné, je puis l'être encore – mais prenez garde de ne me donner aucune vaine espérance ; le réveil serait abominable !

Elle n'hésita qu'une seconde, puis :

– Si je voulais mettre en vous ma confiance ?

– Oh ! cria-t-il avec une joie prête à se changer en détresse. Ne me faites rien entrevoir si vous ne m'aimez pas !

Elle lui sourit, avec la malice tendre de la femme ; un immense frisson la secoua ; toute la beauté du monde passa dans un ouragan d'amour ; incliné devant elle, craintif et farouche, il dit d'une voix brisée :

– Est-ce vrai ? Ne vous trompez-vous point… N'est-ce pas de la compassion ?… je ne veux pas de compassion, Sabine.

Elle lui prit la main, elle se pencha vers le visage suppliant :

– Je crois que je serai heureuse !

– Ah ! soupira-t-il.

Il n'y avait plus de passé, ou plutôt la minute présente contenait toute la vie, tout le temps, tout l'espace. Il demeura une minute agenouillé sur la terre sacrée où se tenait Sabine ; la religion des races remplit sa poitrine et, lorsque la grande chevelure blonde toucha ses lèvres, il connut que sa destinée était accomplie.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Juillet 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Arnaud, Jean-Marc, Jean-Marie, Coolmicro et Fred.